NUMÉRO SPÉCIAL

L'EXPRESS

Le journal de la Nouvelle Vague

16 OCTOBRE 1958. — N° 383 100 FR.

QUI SONT LES TRICHEURS ?

MIC « LA TRICHEUSE » (PASCALE PETIT).

« Je vois beaucoup de jeunes gens réfléchis et modestes qui ne se reconnaissent aucun droit, pas même celui d'espérer. » **(Jean-Paul-Sartre.)**

La lettre de « L'Express »

TOUT s'explique, tout s'éclaire ! Dieu soit loué, Kovacs est d'origine hongroise ! Il n'avait pas « notre sensibilité d'Occidentaux ». M. Philippe Castille dixit. M. Philippe Castille est le monsieur auquel sa sensibilité n'a pas interdit d'actionner lui-même l'arme qui a tué le commandant Rodier, au lieu et place du général Salan.

Allons, en cherchant un peu, ne lui trouvera-t-on pas une grand-mère ou un vieil oncle juif, à ce Kovacs ?

Voyez, voyez ce qui se produit lorsqu'on permet à ces métèques de venir corrompre de belles petites âmes bretonnes ou auvergnates. C'est qu'elles en arrivent à vous tuer du chef d'état-major comme du raton !

Heureusement, il a disparu, le d'origine hongroise. Tout le monde va pouvoir se réconcilier.

D'Espagne, où on l'a supplié de bien vouloir se rendre, René Kovacs, s'il lit la presse française, doit bien rire.

CETTE affaire donne soudain l'envie puissante de ne plus penser à ces gens-là, à tous ces gens-là : les accusés, les défenseurs, les témoins, les instigateurs, les profiteurs du procès « bazooka », et le sensible petit assassin, ce cher ange.

Impression purement subjective ? Peut-être. Mais tricheurs pour tricheurs, d'autres requièrent, cette semaine, l'intérêt. Leur morale n'est peut-être pas plus jolie. Mais eux du moins ne prétendent pas et ne se roulent pas dans un drapeau pour faire leur exhibition. Et puis, ils sont jeunes, ils sont beaux. Vous trouverez leur visage, leur histoire, leur problème, à partir de la page 13.

Françoise Giroud.

Aide indirecte

Tout en méditant sur la portée que pourrait avoir le dernier décret publié au « J. O. » concernant l'aide matérielle directe apportée aux membres du F. L. N., je me suis posé la question suivante : les médecins ont-ils encore le devoir et le pouvoir de porter secours à toutes les personnes en danger de mort qu'ils rencontrent ?

Malgré le démantèlement des forces du F.L.N., il arrivera encore, certainement, qu'un musulman algérien « suspect » d'être épris d'indépendance, vienne sonner à la porte d'un médecin ou se présente à une consultation d'hôpital. Or, garder ce musulman en bonne santé, c'est le laisser repartir chez lui en prenant le chemin qui passe par le réservoir d'essence ou le poste de police...

Dr W. R.
Paris.

Je dois protester

Je ne sais si vous écoutez l'émission de M. Jean Nocher : « En direct avec vous », le soir sur France I. La suffisance de ces propos, leur persiflage particulièrement déplaisant et inélégant à l'égard de la gauche française, laquelle est englobée dans une même acusation méprisante et diffamatoire, me font rougir de honte chaque fois.

L'émission du 8 octobre m'atteignait personnellement en visant le Syndicat National des Instituteurs. Le S. N. I., paraît-il, nous aurait forcés à voter non et il se distinguerait par son caractère hautement politique. M. Nocher citait « des cinquantaines » d'instituteurs qui se révoltent contre cette pression et cet embrigadement.

Contre tout cela, je dois protester. Quand j'ai déposé mon « non » dans l'urne, personne n'avait fait pression sur moi, personne ne m'avait embrigadée, j'avais conscience de n'appartenir à aucun parti.

Marguerite ALBOT,
institutrice.

Victimes des canots

Je puis affirmer que si Bombard s'est lancé dans l'expérience de la barre d'Etel, c'est à la demande expresse des marins pêcheurs de l'endroit, qui voulaient voir comment se comporterait dans leur « barre » (qu'ils connaissaient et redoutaient également bien) le canot pneumatique qu'un décret du ministère de la Marine Marchande leur imposait désormais.

Toutes les précautions préalablement prises avaient été jugées largement suffisantes par les six cents marins pêcheurs présents sur le quai, par l'Administration de la Marine, la capitainerie du port, le patron du canot de sauvetage.

S'il y a eu neuf morts, ce ne fut pas à la suite du naufrage du canot pneumatique, mais parce que le canot de sauvetage — preuve nouvelle de la justesse des théories de Bombard — a non seulement fait naufrage, mais s'est montré, dans des conditions identiques, beaucoup plus vulnérable que le pneumatique.

Par une stupide campagne de presse on risque de retarder de plusieurs années encore l'adoption officielle des canots de sauvetage pneumatiques dans la Marine Marchande et la flotte de pêche française. Quelques années à deux ou trois cents victimes par an. Victimes des canots classiques, victimes qui auraient survécu si des pneumatiques avaient été utilisés.

Haroum TAZIEFF,
ingénieur géologue,
Paris.

Le procès du bazooka

M. François Knecht nous a adressé la lettre suivante :

J'ai été plusieurs fois confronté avec Kovacs (et avec son défenseur, Me Tixier-Vignancour) au cours de la fort longue et pénible instruction que j'ai dû subir. Kovacs n'a *jamais* pu prouver quoi que ce soit ; son système de défense dès cette époque a été pulvérisé ; j'ai enfin l'immodestie de croire que ma parole d'universitaire, de père et de soutien de famille nombreuse, d'officier de réserve combattant (3 blessures de guerre homologuées) vaut très largement celle de Kovacs.

FRANÇOIS KNECHT
Conseiller technique,
Bourg-la-Reine.

Compte tenu des nouvelles instructions publiques du général de Gaulle, concernant la mise en vente des journaux métropolitains en Algérie, ce numéro de « L'Express » a été envoyé à Alger. Nous ferons connaître à nos lecteurs, la semaine prochaine, si ces instructions ont été respectées.

L'offensive des betteraviers

Dans votre dernier numéro vous avez publié un entrefilet intitulé : « Nouvelle offensive des betteraviers ».

Vous indiquez que le manque d'alcool industriel provient de la réduction d'alcool de betterave, d'une part, et d'une mauvaise révolte de vin, d'autre part.

En fait, vous avez omis l'une des raisons les plus importantes du déficit d'alcool, je fais allusion aux exportations massives qui ont eu lieu en 1955-1956 et un peu même en 1957.

Ces exportations ont été faites à des prix catastrophiques, non seulement inférieurs au prix de revient français, ce que chacun sait, mais inférieurs au prix normal sur le marché extérieur, ce qui est plus étrange. D'autre part, le volume de ces exportations était tout à fait déraisonnable.

On a donné de ces exportations certaines raisons inavouables qui fournissent une explication généralement admise par les spécialistes de ces problèmes.

Il n'est pas sans intérêt, cependant, de remarquer qu'à l'époque ces exportations n'ont soulevé aucune sorte de commentaire ou de protestation du côté des betteraviers. Ils auraient dû s'étonner du prix de vente extrêmement bas qui a été pratiqué puisque cela avait pour effet de provoquer un déficit accru au service des alcools, déficit qui leur est très souvent reproché. Il était donc naturel qu'ils s'élèvent contre ces opérations. S'ils ne l'ont pas fait, c'est, dit-on, parce qu'ils voulaient favoriser la réduction aussi rapide que possible des stocks existants afin de pouvoir s'en prévaloir pour, par la suite, demander une nouvelle augmentation des contingents de fabricants d'alcools industriels.

Pierre MANUEL,
Paris.

La mort

En espérant qu'une Haute Cour de justice, plus objective que celle de la Libération, viendra condamner vos activités antinationales à la peine qu'elles méritent — c'est-à-dire la mort — je vous prie d'agréer l'assurance de mon plus profond mépris.

Dr. JEAN-LOUIS LABADAN,
Linxe (Landes).

Deux questions d'un militaire

Militaire du contingent, mes moyens financiers ne me permettent pas d'acheter chaque semaine « L'Express », comme je désirerais le faire par souci de documentation. Aussi je me permets de vous poser quelques questions au sujet de vos abonnements :

a) Faites-vous des abonnements à tarif réduit pour les militaires ?

b) Pouvez-vous faire l'expédition sous pli fermé ?

XXX,
A. N. F.

[a) 3.000 *fr. au lieu de* 4.000 *pour un an.*

[b) *Oui, sur demande et moyennant un supplément qui varie suivant la destination.*]

A ce moment-là

Lorsque le général de Gaulle sera élu président de la Ve *République*, les pouvoirs que lui donnera la nouvelle Constitution confirmeront et étendront son prestige et son autorité. Qui peut dire honnêtement qu'à ce moment-là il ne pratiquera pas à l'égard de l'Algérie une politique libérale et qu'il n'entamera pas des négociations avec des interlocuteurs valables après le référendum ? A ce moment-là il sera beaucoup plus libre vis-à-vis des révolutionnaires du 13 mai et vis-à-vis de l'armée d'Algérie. Quand on connaît son caractère foncièrement indépendant et son libéralisme qui vient de se manifester avec éclat à l'égard des peuples d'outre-mer, on n'a pas le droit d'exclure cette hypothèse.

E. ABBOUD
Nice.

Exceptionnellement, nos lecteurs ne trouveront pas dans ce numéro, faute de place, l'un de nos « tests » : « Que savez-vous de... ? ».

Mais qu'ils aiguisent leur science : celui de la semaine prochaine est déjà prêt.

Mises au point

● M. André Bollack, directeur de « L'Information » nous fait savoir qu'il n'approuve pas que M. Daniel Mayer, dans un article publié dans « L'Express », ait qualifié le quotidien « L'Information » de « si conforme à l'ordre établi ». Il précise que son journal n'est « conformiste » qu'en raison de « l'anticonformisme » du gouvernement d'aujourd'hui et « plus encore, heureusement, du gouvernement de demain ».

■ M. de Sérigny, directeur de « L'Echo d'Alger », fait savoir que toutes les informations parues dans la presse au sujet de sa lettre au général de Gaulle « se fondent sur un faux ».

■ Dans notre précédent numéro, nous avons publié le prix de l'Aronde-Elysée : 698.000 francs. Simca nous prie de préciser qu'avant l'Aronde-Elysée il existe un modèle de 598.000 francs: la Deluxe 6.

LES PETITES ANNONCES DE L' EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS

IMPORTANT
GROUPE INTERNATIONAL
fabriquant et vendant des produits de grande consommation recherche jeunes gens possédant diplôme enseignement supérieur désireux de faire une
CARRIERE COMMERCIALE ou ADMINISTRATIVE
les amenant à occuper des postes de coordination à l'échelon le plus élevé
Les candidats devront posséder une forte personnalité, une grande facilité de création et d'adaptation les rendant aptes à assumer au cours de leur carrière des postes de nature variée, tant en France qu'à l'étranger. Il leur sera donné une formation complète dans techniques modernes de distribution, publicité, marketing, gestion administrative, etc.
Les candidatures seront examinées jusqu'au 21 octobre et les candidats retenus subiront des épreuves de sélection destinées à mieux connaître leur personnalité et à déterminer leur orientation
Age limite 29-30 ans. Bonne connaissance de la langue anglaise
Adresser curriculum vitae et photo (non retournée) à BRUYERE (service T.P.), boîte postale 318-08 PARIS

DEMANDES D'EMPLOIS

ETUDIANT CHIRURGIE DENTAIRE 24 ans cherche travail mi-journée ou soir. Ecr. Claude LABOUZE 24 rue Vauquelin, PARIS (5e)

LEÇONS

LEÇONS D'ANGLAIS
Mme THOMPSON, Diplômée d'Oxford
7, square Delambre - PARIS (14e)

ETUDIANTE - PROPEDEUTIQUE - actuellement 3e année de Sciences Po, donnerait leçons partic. toutes matières à un ou plusieurs élèves jusqu'à classe de 1re comprise.
Ecr., Mme ROGER, 29, bd de Courcelles, Paris-8e

DIVERS

DANSE Apprenez SEUL chez VOUS ou en notre studio
Méthode R du Professeur PASCAUD
Ecrire : 68, rue Saint-Antoine - PARIS (4e)

CONSTRUCTIONS NEUVES

MONTROUGE
Rue Carvès
3 ET 4 PIECES Tout confort Primes et prêt
TRAKTIR Gros œuvre term. Livr. oct. 59 22, av. Victor-Hugo. POI. 21-70

LOCATION (Demande)

URGENT
JEUNE COUPLE PORTUGAIS boursier peintre cherche chambre ou appartement. Tél. VAU. 49-30 ou écrire no 2170 L'Express, 29, r. Marignan, Paris

APPARTEMENTS (Vente)

ODEON Grand studio 2e étage sur rue possibilité confort. 1 M à cpt + crédit. Jeudi, vendredi 14 à 18 heures. MERCIER, 7, rue de Vaugirard, Paris

Réunion d'information de
L'UNION DES FORCES DEMOCRATIQUES
présidée par Daniel MAYER
avec
- Georges Beauchamp
- Manuel Bridier
- Priou Valjean
- Brigitte Gros

à Paris, mardi 21 octobre à 20 h. 45, salle Lancry, 10, rue de Lancry

PARKING PRIVE
dans l'immeuble
PLAISIR D'ACHAT
chez
BRUNSWICK
62, Bd de Strasbourg

Dans les Salons de l'Hôtel George-V
31, avenue George-V
Samedi 8 nov. 1958, de 22 h. à l'aube
GRANDE NUIT D'AUTOMNE
de la
L. I. C. A.
(Ligue Internationale contre le Racisme et l'Antisémitisme)
Communiqué.

IL EN A VU D'AUTRES !

Le vieil homme politique est condamné par les médecins à un repos absolu. Surtout pas de journaux ! les nouvelles pourraient provoquer chez lui une émotion funeste. Mais, tandis que son infirmière sommeille dans la pièce à côté, l'incorrigible vieillard, qui lui a subtilisé son journal, lit les informations en s'éclairant discrètement avec son boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
S.A. « L'EXPRESS »
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

LES AFFAIRES FRANÇAISES

DE LA MAGIE A LA POLITIQUE ?

C'EST avec joie que nous avons tous pris connaissance des instructions du chef du gouvernement à l'armée d'Algérie. Tous les républicains, les démocrates de ce pays, et *particulièrement* — nous y reviendrons — ceux qui ont voté « Non » au Référendum doivent exprimer leur adhésion à la ligne politique, enfin précise et publique, dictée par le général de Gaulle à ses représentants en Algérie. Et si ce premier acte, attendu, différé depuis tant de mois, est vraiment, comme il paraît logique qu'il le soit, le point de départ d'une politique nouvelle, c'est de tout cœur qu'il faudra alors appuyer le gouvernement.

Les « instructions générales » rédigées par le chef du gouvernement, transmises au général Salan, et surtout — *surtout* — portées à la connaissance de l'opinion, peuvent avoir une double signification politique.

D'abord elles ont pour intention et, semble-t-il à l'heure actuelle, pour effet d'amener une dislocation de l'amalgame Armée-Ultras forgé par trois années d'impuissance gouvernementale, fusionné par la sédition du 13 mai et la caution intempestive du général de Gaulle. Elles dictent à l'Armée son devoir exact et les limites de son rôle, elles tendent ainsi à enlever aux aventuriers politiques d'Alger l'instrument de leurs menaces permanentes contre la France.

Cette mesure d'autorité était la condition préalable à toute politique de paix. Il fallait, à l'évidence, commencer par là.

Les directives du chef du gouvernement à l'Armée apparaissent ensuite, selon toute vraisemblance, et selon la logique de la situation algérienne, comme la préface à une action politique vers un accord avec les nationalistes algériens.

Si, comme certains indices permettent de l'entrevoir, l'acte d'autorité de cette semaine doit être suivi d'un geste enfin raisonnable, sincère, efficace, à l'adresse des nationalistes algériens, le gouvernement de Gaulle aura choisi la voie de la sagesse et du courage.

Nous n'en sommes pas encore là. Ce qui va se produire dans les semaines à venir sera déterminant. L'épreuve de force paraît engagée entre le gouvernement de la France et les Ultras d'Alger, une nouvelle épreuve comme tant d'autres que Paris a toujours finalement perdues.

Dans cette situation, le général de Gaulle, s'il poursuit son action, pourra compter sur l'appui résolu de toutes les forces démocratiques en France, de l'immense majorité des Français. Le devoir de chacun d'entre nous sera de l'aider à faire face aux grandes difficultés qu'il va inévitablement rencontrer. L'aider, c'est-à-dire ?

L'épreuve

C'est-à-dire veiller avec plus d'attention que jamais à *l'exécution* des directives qu'il a ordonnées, en faisant connaître à l'opinion si vraiment les libertés qu'il a prescrites sont enfin respectées en Algérie (presse, opinions, candidatures, etc.) ; c'est-à-dire *préciser* clairement, publiquement comment, à partir du rétablissement de l'autorité française sur la faction d'Alger — qui n'est que le moyen — une action politique peut conduire à la fin de cette guerre stupide — ce qui est le but ; c'est-à-dire *exiger* du gouvernement et de son chef qu'ils s'appuient sur la nation en l'associant aux objectifs qu'ils poursuivent et qu'ils n'atteindront que si justement ils permettent au pays de peser de tout son poids contre les intérêts qui s'y opposent.

La semaine dernière encore, trois jours avant l'annonce des mesures prescrites par le général de Gaulle, l'Etat-Major d'Alger a imprimé et diffusé une note dans laquelle il tire du Référendum la conséquence essentielle suivante : « *Le Référendum élimine formellement toute éventualité de négociations avec le gouvernement fantôme de M. Ferhat Abbas.* » Envisageant même le cas — qui vient de se produire — où les nationalistes algériens renonceraient, pour des conversations, au « préalable » de l'indépendance, la note de l'Etat-Major précise : « *Quant aux négociations que certains souhaiteraient voir s'engager avec un « gouvernement » algérien qui renoncerait à l'exigence de l'indépendance comme préalable, il suffit d'évoquer les enseignements d'un passé tout récent pour en écarter radicalement la perspective.* »

(Keystone.)

LE CHEF DU GOUVERNEMENT.
Comme notre mandataire...

Telle est la dernière prise de position officielle de l'Etat-Major. Quant aux civils activistes d'Alger, ils ont fait connaître, dès le lendemain de la publication des nouvelles directives du général de Gaulle, leur méfiance et leur hostilité.

Il est donc certain que le pouvoir d'Alger, que chaque capitulation a renforcé — du 6 février 1956 au 13 mai 1958 — ne se conformera pas, sans coup férir, à la volonté du gouvernement. Il faudra que la politique de paix — si telle est bien l'intention du gouvernement — lui soit imposée sans défaillance.

Nous quittons donc le plan de la magie pour arriver, peut-être, aux choses sérieuses. Ce qu'on nous avait proposé jusqu'à présent, c'était la confiance aveugle, fétichiste, accordée à un homme aux paroles hermétiques, à une politique informulée, équivoque, arrangée de manière à paraître séduisante aux forces les plus opposées. Cette adhésion confuse à un Sphinx moderne non seulement devait être repoussée par principe, comme rétrograde et humiliante, mais ne pouvait pas non plus, dans le domaine de l'action concrète, créer une force politique permettant d'aboutir.

La paix

C'est sans doute ce que le général de Gaulle a découvert au cours de son dernier voyage en Algérie : les problèmes réels ne se dissolvaient pas d'eux-mêmes par l'incantation de son nom, les hommes ne se pliaient pas à ses ordres par la seule autorité de son personnage. Il a sûrement constaté que pour engager une politique, il lui faudrait amener au service de cette politique une volonté populaire précise : et c'est pourquoi, en même temps qu'il formulait par une lettre au général Salan ses intentions, il a éprouvé le besoin de les rendre publiques, afin que la nation puisse prendre parti. Dans le secret du cabinet, l'autre jour, le général Salan a simplement refusé de céder sa place, comme le lui demandait le chef du gouvernement. Au grand jour, devant l'opinion enfin prise à témoin, qui se rebellera, qui surtout, refusant de s'incliner, serait plus fort que la nation ?

Ce que nous avons déploré, et contre quoi nous avons lutté, c'est cette idée paternelle qu'avait le général de Gaulle d'appeler le peuple à « lui faire confiance », à lui, à sa personne. Cette idée que les fruits d'une politique, et d'abord la paix nécessaire en Algérie, pouvaient être « accordés » aux Français comme on reçoit des cadeaux du Père Noël, les yeux fermés, et avec une prière reconnaissante. C'était cela le Référendum, et c'était cela encore le discours de Constantine : un homme, l'un d'entre nous, réclamant un acte de foi, proposant une politique sibylline, et nous, les autres citoyens, traités comme des enfants à qui on demande d'être sages et confiants. Non.

Nous avons répondu : non, et *nous répondrons non encore* chaque fois qu'il sera demandé inconditionnellement d'abandonner nos affaires à un héros, quel qu'il soit.

Mais si vraiment aujourd'hui la novation de ces directives publiques du gouvernement aux autorités d'Alger annonce un changement et signifie qu'il va être demandé aux Français de soutenir une politique qui, étape par étape, et à chaque instant formulée, puisse conduire à la paix, alors : oui. *Oui* chaque fois qu'il sera fait appel à nous tous, citoyens libres et adultes, seuls maîtres de notre destin collectif, par un homme qui ne se considérerait plus comme un père souverain, satisfait d'être « au pouvoir », mais voudrait, comme notre mandataire, *aller vers la négociation et faire la paix.*

J.-J. S.-S.

Offrez un vison sauvage

MAURICE KOTLER

10, rue La Boëtie — Paris (8e)

CORRESPONDANCES EXPRESS

ELECTIONS : LES CANDIDATS DU 13 MAI

● Les hommes du 13 mai comptent, aux élections prochaines, profiter du crédit que leur a valu à droite leur action dans la préparation et la réalisation du « coup d'Alger » pour se présenter (ou se représenter) aux élections.

Bien entendu, MM. Soustelle, Bidault et Morice solliciteront de nouveau les suffrages des électeurs du Rhône, de la Loire et de la Loire-Atlantique. M. Arrighi, malgré la part qu'il prit aux opérations de mai en Corse, serait menacé dans son propre département. Il négocierait actuellement avec les Indépendants de Paris pour se présenter dans la Seine.

M. Delbecque, ex-dirigeant de la Fédération des Républicains-Sociaux du Nord, et qui dès le 14 mai était l'un des animateurs du Comité de Salut Public d'Alger, se présenterait dans ce département. M. Neuwirth, ancien porte-parole du Comité de Salut Public qui, huit jours avant le 13 mai, quitta sa résidence de Saint-Etienne pour gagner Alger, choisirait la Loire, mais se garderait d'entrer en compétition avec M. Bidault : celui-ci va à Roanne, M. Neuwirth prendrait Saint-Etienne. On laissera une autre circonscription à M. Pinay, qui avait juré de ne pas se représenter si le scrutin uninominal l'emportait.

M. Martel, président du « Mouvement Populaire du 13 mai », et qui fut impliqué dans plusieurs affaires de contre-terrorisme, et le général Chassin se cherchent un secteur, le premier en Algérie, le second dans la région girondine. M. Béraudier, adjoint au maire de Lyon, qui accompagna M. Soustelle à Alger, se présentera dans le Rhône.

Quant au colonel Thomazo, dit « Nez-de-cuir », il envisageait de se présenter en Algérie, mais les nouvelles instructions du général de Gaulle l'en empêchent. Il songerait maintenant à se présenter en Corse.

DE GAULLE ET FERHAT ABBAS : « PAS D'INTERMEDIAIRES »

● Après l'invitation adressée au F.L.N. par le général de Gaulle dans son discours de Constantine de participer aux élections, certains ministres ont déclaré au président du Conseil : « De toute façon, le F.L.N. n'acceptera jamais. » Le général a répondu : « Quand l'occasion me sera donnée de rencontrer Ferhat Abbas, je fais mon affaire de le convaincre. »

Une semaine auparavant, en Suisse, un journaliste de « La Gazette de Lausanne », disait à Ferhat Abbas : « Après le référendum, un accord des Algériens avec la France est impossible, n'est-ce pas ? » M. Abbas a répondu : « Que le général de Gaulle accepte de me rencontrer et rien ne sera impossible. »

U.D.S.R. : M. PLEVEN CHERCHE DES ALLIES A DROITE

● Un certain nombre de personnalités politiques, notamment MM. Pleven, Chauvel, député du Cantal, Caludius-Petit et Secrétain, anciens députés, viennent de quitter l'U.D.S.R., où ils représentaient depuis plusieurs années, contre M. Mitterrand, l'opposition minoritaire.

A la réunion du Comité directeur qui précéda le référendum, la tendanc « pleveniste », favorable au « oui », fut battue. Ses leaders décidaient peu après de quitter l'U.D.S.R. M. Pleven explique que la position des députés sortants se trouvait aggravée par la décision prise par son parti dans la bataille du référendum.

Le but de l'opération est de permettre à ses auteurs (représentant environ un tiers des effectifs de l'U.D.S.R.) de participer aux alliances électorales avec les partis de droite.

(Agip.)

MM. Claudius-Petit et Pleven.
Pour retrouver une chance.

VATICAN : LES « ANCIENS » ET LES « MODERNES »

● Le cérémonial des obsèques de Pie XII et l'organisation du Conclave font apparaître à Rome des dissensions, provoquées d'ailleurs par la nouvelle Constitution que promulgua Pie XII lui-même.

Dimanche soir, le bureau de presse du Saint-Siège annonçait que Mgr Enrico Dante officierait au cours des cérémonies funèbres pontificales. Lundi matin, on apprenait que ce serait, au contraire, Mgr Van Lierd. Le premier est rangé parmi les « anciens » et le second parmi les « modernes ».

Les modernes ont obtenu de haute lutte que les caméras de la télévision entrent à Saint-Pierre pendant la cérémonie funèbre. Mais ils avaient un argument de poids : la première émission d'Eurovision s'est faite, à Pâques 1954, de Saint-Pierre.

A travers ces détails de forme se révèle l'opposition qui dressera les partisans d'un pape conservateur contre ceux qui souhaitent l'élection d'un pape réformateur. Les uns et les autres font également l'objet de « vœux » diplomatiques.

Deux prélats incarnent plus précisément ces tendances. Le premier, le cardinal Siri, est le candidat de l'Amérique. A 53 ans, il est bien jeune. Mais il bénéficierait de l'appui du « Pentagone Vatican ». Ainsi désigne-t-on à Rome l'alliance des cinq : les cardinaux Canali (84 ans), Pizzardo (81 ans), Micara (79 ans), Ottaviani (68 ans) et Mimmi (76 ans), qui représentent ensemble la tendance la plus intransigeante de l'Eglise catholique.

Ils ont pour alliés les cardinaux d'Amérique, du Canada, d'Amérique latine, d'Espagne, du Portugal et d'Irlande. On considère qu'ils disposent donc d'au moins 30 voix au Conclave. Mais il en faut, au minimum, 34.

L'autre tendance est représentée par Mgr Montini (62 ans), archevêque de Milan. Il aurait la sympathie de la France et de M. Fanfani, chef du gouvernement italien. Mais, très forte personnalité, ses chances sont d'autant plus faibles qu'il a, jusqu'à présent, refusé la pourpre cardinalice.

Autre candidat des modernes : le cardinal Lercaro, archevêque de Bologne, auquel l'Amérique serait résolument hostile. Parmi les « modernes » on range, outre un groupe de cardinaux italiens, ceux des pays de l'Est, le cardinal indien et l'épiscopat français.

On dit à Rome que celui-ci pourrait concentrer ses suffrages sur le cardinal Agadjianian (63 ans), Arménien, ressortissant du Liban, tenu pour favorable à une prudente réforme de l'Eglise et hostile à toute aggravation de la croisade anticommuniste.

S'il renonçait au cardinal Siri, le « Pentagone du Vatican » opposerait probablement au cardinal Agadjianian Mgr Ruffini, archevêque de Palerme, franchement orienté « à droite » et favorable, en particulier, au général Franco.

Si les positions restent « dures », un compromis pourrait survenir sur le nom d'un « pape de transition », le cardinal Masella (79 ans), actuellement pro-camerlingue.

LES LOIS ORGANIQUES SERONT INTOUCHABLES

● La Constitution stipule qu'un certain nombre de ses dispositions importantes seront complétées par des « lois organiques » — très exactement dix-huit.

Aucune de ces lois ne sera votée par le Parlement. Toutes seront promulguées par voie d'ordonnances par le gouvernement.

Or la Constitution interdit aux Assemblées d'étendre le domaine réservé aux lois organiques. Le pouvoir législatif ne se voit reconnaître qu'un seul droit : celui de modifier ces textes. Et encore ne le pourra-t-il que dans des conditions très difficiles.

Si l'Assemblée Nationale et le Sénat sont en désaccord sur le texte, celui-ci peut indéfiniment faire la navette entre le Palais-Bourbon et le Luxembourg. Et, pour être adoptée, une loi organique devrait recueillir la majorité absolue des députés.

On peut donc dire qu'en fait le Parlement est dépossédé de tout moyen d'intervenir dans le domaine réservé à ces lois.

L'EXPRESS

DIRECTION :
Françoise Giroud, J.-J. Servan-Schreiber

RÉDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris (8e)
Tél. : ELY. 88-81
Les jours fériés : ELY. 93-02.

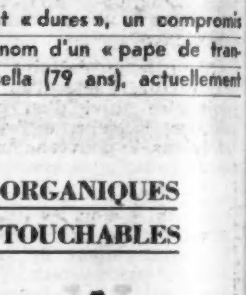
ABONNEMENTS, PUBLICITE, VENTE :
29, rue de Marignan, Paris (8e)
(angle Champs-Elysées)
Tél. : BAL 19-69

ABONNEMENTS (1 AN) :
France, Union française : 4.000 francs.
Etudiants, rappelés, maintenus : 3.000 fr.
Etranger : 5.000 francs.
Etudiants étrangers : 4.000 francs.

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.
Règlement par chèque bancaire au C.C.P. 7378-19 Paris

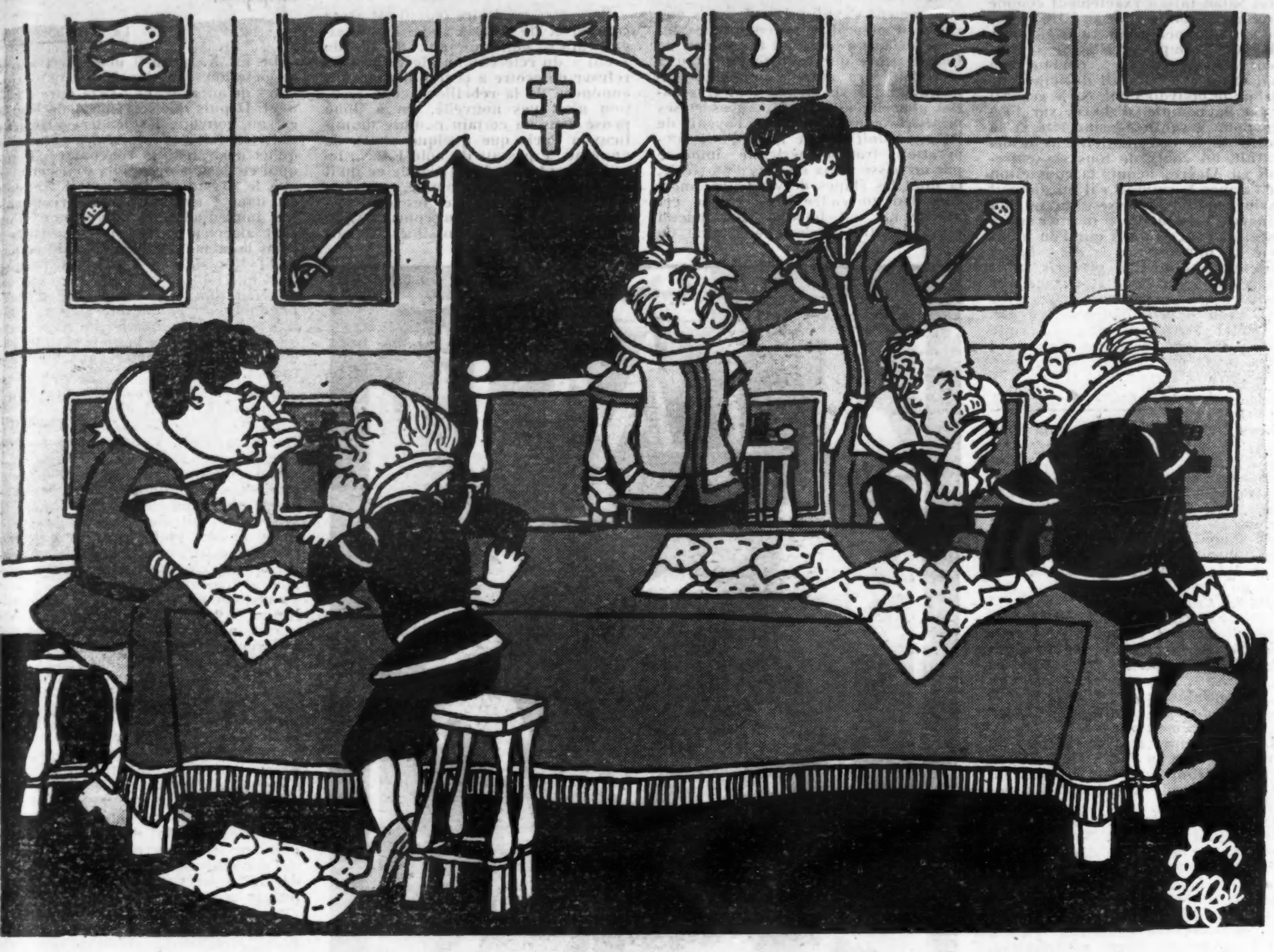
Le drink du couple élégant

Délicieuse boisson pétillante, se sert nature ou avec une tranche de citron



Schweppes
INDIAN TONIC
L'INDIAN TONIC PARFAIT COMPLÉMENT DU GIN ANGLAIS ET DE TOUS APÉRITIFS A BASE D'ORANGE

« MESSIEURS, OCCUPONS-NOUS DES AFFAIRES PUBLIQUES... »



— Donnez-moi l'arsenic, je vous cède les nègres !

(RUY BLAS, Acte III, Scène 1)

ALGÉRIE

Des chances nouvelles

● ***Après la « lettre à Salan », le général de Gaulle et le F.L.N. peuvent-ils trouver une base d'accord ?***

MARDI, lorsque fut publiée la lettre du président du Conseil au général Salan, ce dernier arrivait à Paris pour déposer au procès du bazooka. Il connaissait depuis quatre jours déjà la teneur de cette lettre. Le secret avait été jalousement gardé. Mais on avait néanmoins su à Alger, par une fuite étrange, que les Comités de Salut Public allaient être désavoués et qu'il s'agissait de se préparer à y faire face.

La lettre du général de Gaulle avait pour principal objet l'organisation des élections. Le 5 octobre, le président du Conseil avait reçu un officier qui demandait une audience depuis plusieurs mois et qui l'entretint de la façon dont l'état-major d'Alger se laissait manœuvrer par le Comité de Salut Public « Algérie-Sahara ».

LA CONVOCATION DES PREFETS

Le 6 octobre, le président du Conseil recevait deux musulmans, représentatifs de cette « troisième force » si vivement souhaitée dans le discours de Constantine et qui, eux, l'alertaient sur la préparation des listes électorales. Ils remirent au général de Gaulle la liste complète des soixante-dix candidats désignés par l'état-major et le Comité de Salut Public. Le général fit aussitôt vérifier l'authenticité de cette liste. Dès qu'il eut confirmation que de telles désignations avaient effectivement eu lieu, il se laissa aller, devant certains membres de son cabinet, à des propos coléreux :

« Quels imbéciles ! La campagne électorale n'est même pas commencée, l'avenir de l'Algérie dépend de ces élections et les voilà qui font circuler des listes destinées à saboter tous les plans !... »

Il convoqua M. Brouillet, secrétaire général aux Affaires algériennes, et lui demanda de réunir, *à Paris,* tous les préfets d'Algérie.

Le 8 octobre, le général apprit que du fait des circonstances cette réunion était difficile à organiser sur-le-champ.

Sans rien dire à personne, il écrivit et fit envoyer, le 9 octobre, la lettre impérative qui fut, ultérieurement, rendue publique. Au Conseil des ministres du vendredi 10 octobre, devant une assistance silencieuse et attentive, il déclara :

« Messieurs, je vais vous donner lecture de la lettre que j'ai adressée, hier, au délégué général en Algérie. »

Tous les regards étaient braqués sur M. Jacques Soustelle, lequel ne bronchait pas. Après avoir lu la lettre, le président du Conseil ajouta :

« J'oubliais de vous dire que cette lettre sera rendue publique dans quelques jours. »

Il classa la lettre dans ses dossiers et il n'en fut plus question.

DES INSTRUCTIONS MILITAIRES

Le président du Conseil se délivrait ainsi d'un certain nombre d'impatiences rentrées. A propos du référendum, il avait exigé qu'on pût faire campagne pour le « non » et il n'avait pas été obéi. Il avait eu à Orléansville et à Constantine des remarques désobligeantes à l'égard de tous ceux qu'il accusait de lui avoir organisé une « claque orientée » : sur ordre, des centaines de musulmans applaudissaient à contretemps et couvraient parfois ses propos des cris « Algérie française ». L'ambassadeur Hop- →

N° 352
EVIAN
L'eau du biberon
SANS SULFATE DE CHAUX
Si pure ! Si légère !

Collection Automne 58
Modèles exclusifs d'importation
AUTO-COAT, PARDESSUS, IMPERMÉABLES

GARY
73, Champs-Élysées

penot lui avait fait un rapport secret sur toutes les difficultés qu'il avait rencontrées, notamment auprès des officiers liés aux Comités de Salut Public des grandes villes. Enfin certains indices démontraient que le général Salan faisait exactement comme si son intention était de se faire représenter personnellement au Parlement.

Fallait-il remplacer alors le « vainqueur du référendum » comme cela avait été prévu ? C'était difficile sans rétablir le pouvoir civil. Or le général de Gaulle compte, d'abord, sur l'armée pour garantir la sincérité et la liberté de la consultation électorale. Il avait, au cours de tous ses entretiens en Algérie, acquis la conviction que l'armée le suivrait s'il lui donnait des instructions précises, sur un ton militaire. Le ton du « dernier avertissement ». C'est ainsi que l'on interprète les phrases : « *Je dis : toutes les tendances* », « *je prescris qu'ils s'en retirent sans délai* », « *il me sera rendu compte des mesures prises pour l'exécution de cette instruction* », etc. A l'Hôtel Matignon, on cite cette phrase du président du Conseil : « *Puisqu'ils ont réclamé d'être gouvernés, ils le seront* ».

LA « RENTREE » DU F.L.N.

Les officiers, obéissant aux instructions données, ont aussitôt quitté les Comités de Salut Public. Il n'y a pas eu dans l'armée une seule manifestation de rébellion, même verbale. Les ultras sont furieux, mais égarés. Le succès de prestige et d'autorité est donc incontestable. Mais qu'en est-il du fond même de la question ? Tout, dit-on à la présidence du Conseil, est contenu dans la péroraison du discours de Constantine :

> « *Cessez ces combats absurdes et aussitôt on verra refleurir l'espérance partout sur les terres d'Algérie. On verra se vider les prisons, on verra s'ouvrir un avenir assez grand pour tout le monde, en particulier pour vous-mêmes.* »

Littéralement le président du Conseil a offert au F.L.N. l'amnistie et la coopération avec les leaders du F.L.N. en échange d'une cessation des hostilités.

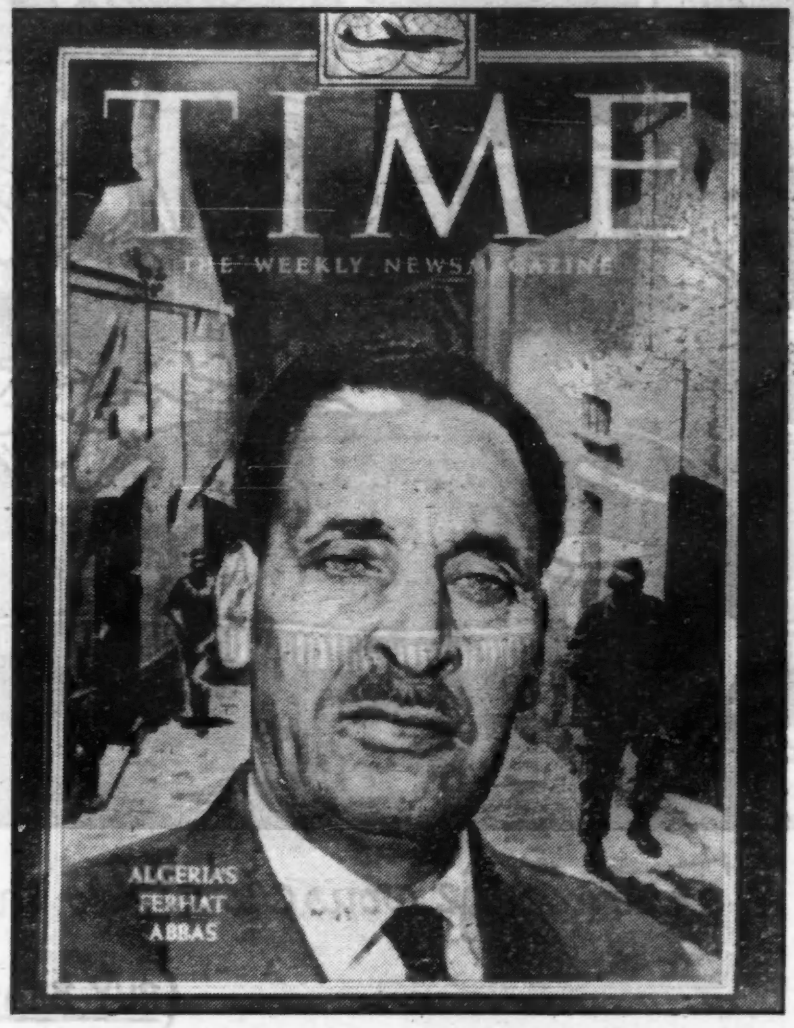
En fait, le général souhaite une partiicpation du F. L. N. aux élections, sa « rentrée » dans le jeu électoral français. Il l'a dit explicitement à Alger aux capitaines. Et c'est pourquoi il prescrit au général Salan de faciliter la présentation de tous les candidats « *quels que puissent être leurs programmes, y compris en ce qui concerne le statut ou le destin politique de l'Algérie* ». C'est pourquoi il affirme que « *le pire écueil serait la constitution de listes uniques favorisées par l'autorité officielle* ». Le but à atteindre « *consiste à obtenir que se révèle librement une élite politique algérienne* » pour « *combler le vide politique qui a ouvert la voie aux meneurs de la rébellion* ».

Ce texte est d'une importance évidente. Il dénonce avec force ces fraudes électorales dont le F.L.N. a souvent déclaré qu'elles avaient été à l'origine de la rébellion. Il souhaite l'avènement d'une élite politique responsable avec qui il sera discuté « du reste ».

Comment s'expliquent alors les mesures d'intégration économique annoncées à Constantine ? Le général de Gaulle pense que tout ce qui pourra être fait sera autant de gagné jusqu'au jour de la discussion. L'essentiel pour lui est que M. Abbas et ses ministres conviennent que l'avenir de l'Algérie doit être le fruit d'une coopération franco-algérienne imposée par un passé vieux de plus d'un siècle, et dont les étapes doivent être amorcées dans un cadre français. Que cet avenir ne soit bouché dans aucun sens, il suffit, déclare le général de Gaulle, de lire la Constitution pour s'en convaincre. Les dispositions concernant les « *collectivités territoriales* » n'ont été conçues, dit-il, qu'en fonction du futur statut de l'Algérie.

LES RUMEURS

Pour être méritoire (car il est assez courageux de ne pas accorder de signification politique aux 97 % de « oui » du référendum algérien et de refuser de croire à la liquidation tant annoncée de la rébellion) cette position n'est pas nouvelle. On a donc pensé dans un certain nombre de milieux à Paris que quelque chose de nouveau se passait du côté F.L.N., lequel accepterait de de Gaulle ce qu'il a refusé des autres. Comme, en outre, M. Abbas a multiplié les « ouvertures », des rumeurs ont couru à Alger sur des négociations possibles. On sait



La couverture du dernier numéro du magazine américain « Time » :
Une entente pourrait se faire sur...

qu'au gouvernement même, certains ministres qui disposent d'une police privée en font filer d'autres. On sait aussi qu'ils ont des rapports directs avec Alger leur permettant d'alerter leurs « amis ». La responsabilité est grave de ces hommes qui, ou bien répandent des fausses nouvelles, ou bien divulguent des secrets d'Etat au risque de faire avorter des tentatives de contact.

Si ces rumeurs sont fondées, que peuvent-elles concerner ? Il est bien vrai que le ton — et le contenu — des déclarations du F.L.N. a changé. Le dernier hommage de M. Abbas au général de Gaulle « *grand patriote et homme de bonne volonté* » n'est pas le seul témoignage. L'hebdomadaire officiel du F.L.N. « El Moujahid », publié à Tunis le 11 octobre dernier, met en bonne place ce passage d'une déclaration de M. Ferhat Abbas :

> « *Le gouvernement algérien est prêt à mettre fin à l'épreuve de force qui dure depuis quatre ans en Algérie. Il est prêt à faire rencontrer ses délégués avec ceux du gouvernement français pour déterminer les conditions politiques et militaires d'un cessez-le-feu. Si le gouvernement du général de Gaulle est dans les mêmes dispositions, la rencontre pourrait avoir lieu à bref délai.* »

Il n'est plus question de préalable. La reconnaissance de l'indépendance ou même du droit à l'indépendance n'y est plus exigée. La guerre y est appelée « *épreuve de force* ». Lorsqu'on connaît la violence habituelle des rédacteurs de cet hebdomadaire, la recherche minutieuse des termes, ce texte prend une signification particulière. Des libérations de prisonniers français par le F.L.N. sont annoncées « *sans contrepartie* ». Des regrets sont exprimés à propos des erreurs des terroristes algériens en métropole.

LA POSITION F.L.N.

Le F.L.N. serait-il donc prêt à une négociation sur des bases plus réalistes qu'auparavant ? Cela paraît évident. Depuis que le général de Gaulle est au pouvoir, les leaders algériens ont tout fait pour lui faire connaître qu'ils désiraient le rencontrer. Pourquoi ce désir alors qu'ils sont certains que le président du Conseil français est dans l'impossibilité de reconnaître immédiatement l'existence d'un Etat algérien et son indépendance ? Dans la même déclaration publiée par « El Moujahid » M. Abbas précise bien que tout ce qu'il dit « *ne saurait en rien diminuer la volonté d'indépendance du peuple algérien* », mais il n'y a rien là qui ferme une porte quelconque : cette volonté d'indépendance peut s'exprimer dans bien des cadres.

D'où vient ce réalisme nouveau ? Et jusqu'où peut-il aller ?

Le F.L.N. ne se croit pas militairement affaibli. Les insurgés ont de l'argent, beaucoup d'argent, même s'ils n'obtiennent pas aussi rapidement qu'ils le souhaitaient les quatorze milliards qu'ils ont demandés à la Ligue Arabe. Ils ont des armes, de toute sorte et de toute provenance ; ils arrivent difficilement à les faire passer en Algérie, mais leurs stocks intérieurs demeurent importants et leur permettent d'envisager assez tranquillement l'avenir. Ils ont un problème de munitions qui vient spécialement des différentes origines de leurs armes mais jusqu'à maintenant ils y ont remédié. Le recrutement — selon les renseignements officiels français — reste très facile. Il y a toujours plus de jeunes gens prêts à prendre le maquis qu'il n'en est réclamé. Ils ont essuyé de graves revers et subi des pertes immenses. Mais il faut les avoir approchés pour savoir combien leur mystique exclut tout attachement à la vie, valorise le sacrifice (le leur et aussi, hélas ! celui des autres) et spécule sur le seul avenir.

Leur seule défaite, à vrai dire considérable, concerne les populations, leur propre peuple, celui pour qui ils déclarent combattre et à qui ils ont voulu imposer un héroïsme surhumain, surestimant tantôt les forces de ce peuple, tantôt sa maturité politique, tantôt aussi, il faut le dire, sa haine de la France.

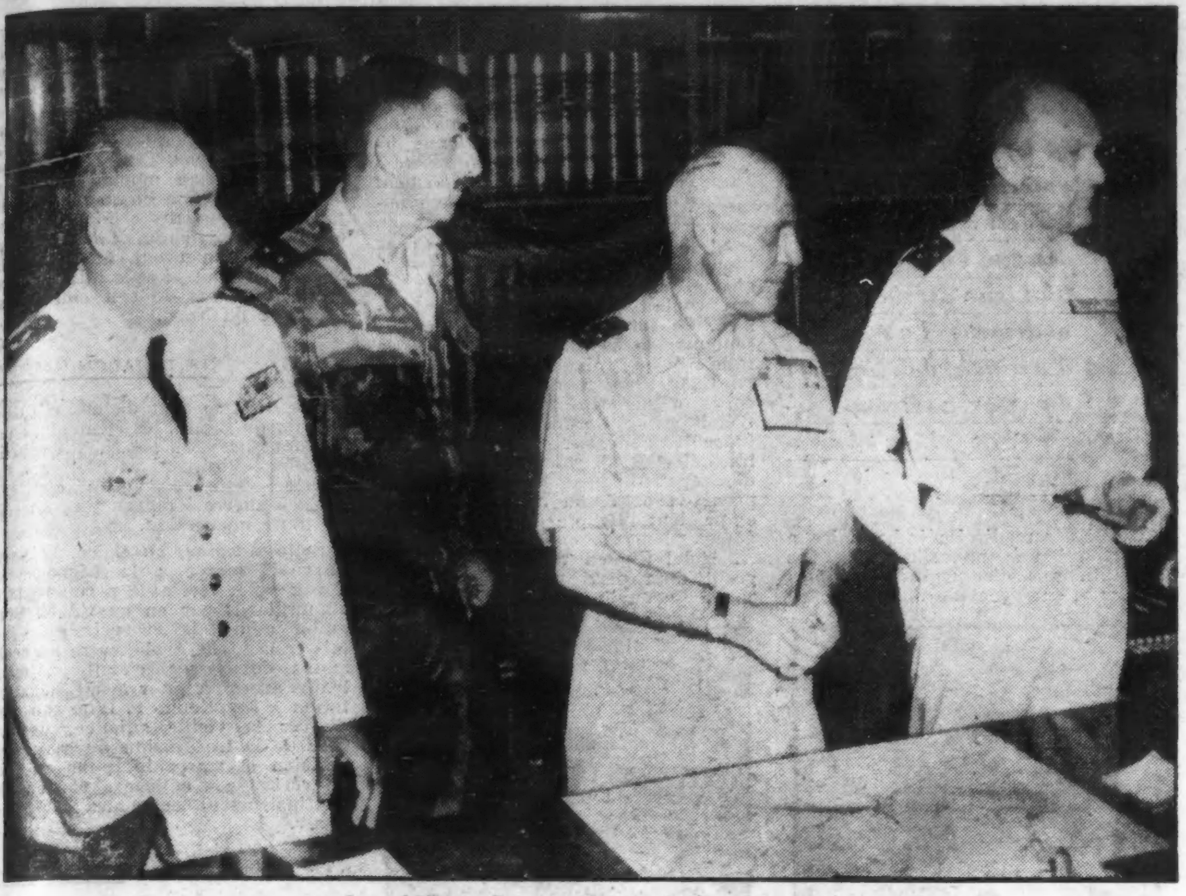
Contraints d'opérer une révolution profonde en même temps qu'ils livraient une guerre, ils ont prétendu effacer en quelques années cent vingt années d'habitude et de coexistence, qu'il est évidemment sommaire de résumer en disant que ce furent cent vingt années d'oppression coloniale. Il y a eu oppression, incontestablement, et puis il y a eu *entre chose*, cette autre chose qui survit actuellement dans les campagnes, les écoles et les rapports individuels.

DES FACTEURS NOUVEAUX

Il n'est pourtant pas certain que les leaders algériens aient conscience d'avoir subi une défaite. Pourvus désormais de titres, glorifiés par la solidarité arabe, persuadés que leur armée reste une force, spéculant à leur tour sur la compétition américano-russe dans les pays sous-développés, et ne comptant pour rien le prix à payer pour atteindre leurs objectifs, ils se sont toujours organisés en vue d'une lutte très longue et jalonnée de revers éventuels. Davantage : l'un des penseurs les plus solides parmi les révolutionnaires algériens allait jusqu'à estimer que plus la lutte était longue, mieux la patrie algérienne se forgeait dans le sang, qu'il fallait reconquérir une personnalité après l'entreprise de dépersonnalisation opérée par la colonisation française, etc.

Ces thèses sont importantes à rappeler, car elles seules peuvent faire comprendre comment les Algériens ont été conduits à créer vis-à-vis de la France des situations que certains d'entre eux ont souhaité irrémédiables : ils étaient devenus des ennemis d'autant plus acharnés de la France qu'ils sentaient en eux survivre une part française, fruit de la séculaire cohabitation. Ce sentiment est toujours vivant dans toute une élite algé-

GANTS TETINES
COLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN



Les généraux Jouhaud, Massu, Salan et Allard.
« Je prescris qu'ils s'en retirent sans délai. »

rienne et il fait obstacle au rapprochement.

En vérité, les facteurs nouveaux qui imposent le réalisme sont différents. Le F.L.N. s'est vanté, justement, d'avoir provoqué la chute de tous les gouvernements français depuis la rébellion. Aujourd'hui, il se trouve devant un gouvernement qui a toutes les apparences de la force et de la stabilité et qu'il semble difficile de faire chuter. Enfin, voilà un « interlocuteur valable » !

Si le référendum algérien n'a pas ému les chefs F.L.N., le plébiscite français les a impressionnés. Il faut donc compter ou bien avec une guerre de cinq ans ou avec une tentative de paix. Le général de Gaulle propose les mêmes choses que M. Guy Mollet ? Oui, mais c'est lui qui les propose. Il n'est pas de gauche, donc il n'a pas le complexe du bradeur. Et surtout il ne peut pas craindre d'être mis en échec comme M. Pflimlin.

Le second facteur est d'ordre international. Le F.L.N. n'a jamais entendu vraiment (sauf d'anciens leaders, désormais sans responsabilité, comme M. Ouamrane par exemple) obtenir une victoire militaire. L'objectif des délégations extérieures était de créer ce qu'ils appelaient une « caisse de résonance ». Faire en sorte que le moindre attentat retentisse, et de façon mystique, dans toutes les conférences internationales, dans tous les pays arabes, coloniaux, sous-développés, afro-asiatiques, etc.

Le troisième stade, toujours pour cette délégation extérieure, consiste à se placer, à l'exemple de Nasser, dans les compétitions internationales.

Tout cela a été parfaitement mis au point jusqu'au jour où, avec l'arrivée du général de Gaulle au pouvoir, l'enjeu français est apparu au moins aussi important aux yeux d'un certain nombre de nations puissantes que l'enjeu algérien.

Le « New York Times » a publié, il y a une dizaine de jours, un éditorial révélateur exposant qu'il y a quelques mois tout le monde essayait de pendre date sur l'avenir de l'État algérien en aidant le F.L.N. et qu'aujourd'hui, il importe aussi de prendre date sur l'avenir de la France en aidant le général de Gaulle.

Dans le même sens, des missions algériennes dans les pays communistes ont rapporté l'impression d'une tiédeur réelle sous l'apparence trompeuse des proclamations de solidarité. Ainsi c'est par le biais international que le F.L.N. a été conduit à se réintéresser à une opinion française dont il faisait profession de se passer.

Enfin, il y a nettement un malaise qui provient de la simple durée du conflit. Toutes les opinions s'usent. Les Algériens passent pour être le « fer de lance » du nationalisme arabe dans le monde : aucun congrès, aucune manifestation n'a lieu sans des vœux pieux et des quêtes. Mais ils sentent bien aussi, dans leur exil, leur profonde solitude ; ils décèlent le verbalisme et l'indifférence sous la fraternité affectée et certains d'entre eux finissent par se demander si la seule solution à rechercher n'est pas avec ceux qui ont le même intérêt vital à faire cesser le conflit : les Français.

LE CADRE D'UN ACCORD

Tout cela rapproche le gouvernement français et les leaders F.L.N. plus qu'à aucun moment dans le passé. Est-ce suffisant ? Le F. L. N. peut-il accepter une participation aux élections ? (Et à quelle Assemblée : l'Assemblée nationale française ou une Assemblée algérienne ?) Jusqu'à maintenant, tous les amis que ce mouvement compte dans le monde, et notamment en Tunisie et au Maroc, ont été gênés de voir qu'il refusait sans examen le principe des élections. Cela a toujours laissé planer un doute sur sa propre confiance et sur une représentativité que le dernier référendum paraît d'ailleurs avoir entamée. L'argument selon lequel, étant seul dépositaire de la souveraineté algérienne, il a seul le droit d'y organiser des élections, n'a jamais convaincu personne. Des élections « F.L.N. » n'ont pas beaucoup plus de chances d'être plus libres que des élections « françaises ».

Le droit que tout le monde reconnait au F.L.N. et qui mettrait le gouvernement français au pied du mur, c'est de demander un certain nombre de garanties sur les conditions mêmes de la consultation. On peut concevoir qu'une entente pourrait se faire sur des règlements provisoires qui permettraient aux deux parties de rester vigilantes. D'abord, une trêve c'est-à-dire une cessation provisoire des hostilités. Ensuite des libérations de détenus politiques ; un regroupement des forces, sans que personne ait à déposer les armes. Des candidats nationalistes auxquels le F.L.N. pourrait donner une secrète investiture. Enfin, des « conversations » entre les quarante élus musulmans et le gouvernement français...

Tout cela est à la fois peu et pourtant énorme. On ne voit pas qu'il soit possible d'espérer davantage. Le président du Conseil français vient de manifester, avec sa lettre publique au général Salan, une autorité nouvelle. C'est un fait considérable. Il crée un climat, il favorise une solution possible. Il n'est pas encore *la* solution.

JEAN DANIEL.

JUSTICE

L'apothéose du hasard

● ***L'affaire du bazooka est — si l'on peut dire — jugée. Pas de complot. Rien que des « coïncidences ».***

« U*NE histoire pleine de bruit et de fureur racontée par un idiot* ». Cette définition shakespearienne de la vie, le Tribunal militaire siégeant en la caserne de Reuilly l'aura faite de plus en plus sienne, au fil des audiences, pour qualifier « l'affaire du bazooka ». L'idiot, c'est le docteur Kovacs qui, à partir du désir « national » de sauver « l'Algérie française », convainquit quelques patriotes de la nécessité d'abattre le général Salan, jugé « trop mou » à l'époque pour cette tâche.

Il existe, paraît-il, des bombes atomiques « propres » sans retombées radio-actives. « L'affaire du bazooka » doit être de celles-là : « *Magyar imaginatif* » (selon son bras droit Castille), Kovacs, en réalité, n'avait inventé ses attaches et relations que pour convaincre ses amis d'agir. Arrêté, s'il continua de soutenir « la fable d'un complot », ce ne fut que pour brouiller les cartes.

Pendant les six mois d'instruction, tous les accusés ont, certes, soutenu le contraire. Tous ont déclaré appartenir à l'O.R.A.F. (1), organisation contre-terroriste : aujourd'hui, ils le nient. Tous ont déclaré que Kovacs jouissait de hautes protections : ils se rétractent.

Castille, *aujourd'hui*, n'a pas entendu Knecht — ami de Kovacs et, comme par hasard, de Griotteray, attaché à l'Etat-Major du général Cogny — lui déclarer au « Paris » qu'il faudrait « faire » Salan. Si le 16 décembre 1956, M. Arrighi a effectivement dit chez Kovacs « *qu'une bombe allumée à Alger exploserait à Paris* », il fallait entendre ce propos « *comme une image* ».

Pourquoi les 15 et 16 décembre 56 — dates auxquelles fut décidé l'attentat — MM. Knecht, Arrighi, Kovacs, le capitaine Griotteray et le général Cogny se trouvaient-ils à Alger et à l'hôtel Saint-Georges ?

Pouquoi Arrighi vint-il justement, en compagnie de Knecht, « *prendre le thé* » chez Kovacs ?

Pourquoi ce même jour éprouva-t-il l'incoercible besoin de « présenter ses respects » au général Cogny à qui le présenta M. Griotteray ?

Expliquer tout cela, découvrir des liens, des intentions et des buts et signer le tout par l'attentat du 16 janvier 57 contre le général Salan provoquerait des « retombées » telles qu'elles risqueraient de contaminer de « hautes personnalités », et notamment les membres de ce « Comité des Six » dont le président Olmi, à chaque fois qu'il a consulté son dossier, a censuré les noms. L'obus du bazooka d'Alger doit être « propre ».

LA FUITE DE KOVACS

Mais cet univers du mythe et du miracle eût été impossible à organiser sans l'absence de Kovacs. Celui-ci devait s'évanouir. Miraculeusement, cela arriva. Comment ?

Le lendemain du jour où il comparaissait pour la première fois, quasi-moribond, sur une civière, *Kovacs conduisait lui-même sa voiture.*

Au mois d'août, les avocats de la défense avaient protesté contre la surveillance policière dont Kovacs — opéré de l'appendicite — était l'objet à la clinique de Troyes. *Pourquoi cette surveillance se relâcha-t-elle ?* Un médecin désigné par le tribunal devait suivre la convalescence de celui que M^e Tixier-Vignancour appelait le « moribond ». *Comment exerça-t-il sa mission ?* M^e Honnet et M^e Tixier-Vignancour se sont déclarés dans « l'impossibilité de joindre leur client ». *A quelle date précise ?*

Enfin, les services de police prirent-ils l'élémentaire précaution de retirer son passeport à Kovacs ? Autant de questions. Autant de silences.

LA DEPOSITION DE COGNY

A l'audience du lundi 13, le général Cogny, avec toute l'autorité que lui confèrent sa taille, sa prestance, son regard d'acier et son grade, va valider quelques miracles. Selon l'excommandant en chef des Forces françaises au Maroc, il était « *tout naturel* » que Griotteray, attaché à son Etat-Major, fût chargé de mission à Alger en octobre 56. Naturel qu'il l'emmenât avec lui à Alger *les 15 et 16 décembre* 56. Naturel qu'il y revînt quinze jours plus tard. Le 10 février, certes, quelques jours après l'arrestation de Kovacs et de ses complices, Griotteray disparaissait, au moment même où le réclamait à Paris la justice militaire.

> « *Le 10 février, son temps accompli, Griotteray me demanda sa démobilisation et l'autorisation de regagner la métropole par la route, via l'Espagne* », déclare sans commentaires le général Cogny qui, s'il confirme bien connaître MM. Knecht et Sauvage, affirme n'avoir eu aucun contact, ni de près ni de loin, avec

→

(1) Organisation pour le Renouveau de l'Algérie française.

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
RUE DES MOINES - PARIS 17

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
vous présente sa nouvelle collection de vêtements de luxe :
Pardessus, Auto-Coats, Imperméables français et importés.
Stationnement facilité
ZONE BLEUE
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

les accusés présents dans le box non plus qu'avec Kovacs. Ce dernier, d'ailleurs, « *monstreux menteur* », a « *abusé ses camarades* ».

LA DEMARCHE DE LACOSTE

Le commissaire du gouvernement demande alors que soit donnée lecture d'une déclaration de M. Lacoste. Celui-ci y déclare : « *J'ai vu Griotteray. Il m'a demandé de recevoir le général Cogny qui posait sa candidature en Algérie. J'ai reçu le général le 16 décembre et il m'a confirmé cette candidature.* » Cette déclaration éclate dans le prétoire comme une bombe, mais ni l'accusation, ni la défense, ni le général Cogny n'éprouvent le besoin de la commenter. Notons seulement que c'est le 16 décembre — date-carrefour de toutes les coïncidences inexplicables et que le procès laisse inexpliquées — que le général Cogny fit, par hasard, acte de candidature. L'audience est levée après la déposition de M. Arrighi qui prétend simplement que le cas Kovacs relève de la psychanalyse.

Le lendemain, le président Olmi, dès l'ouverture de la séance, donne lecture d'une lettre à lui adressée par le général Cogny :

> « *Avant le remplacement du général Lorillot par le général Salan, M. Lacoste m'a fait contacter au Maroc pour me proposer ce poste en me demandant le secret total. Je crois aujourd'hui pouvoir lever ce secret, étant donné les interprétations données par la presse à la déclaration de M. Lacoste.* »

Mais à quel titre M. Robert Lacoste avait-il entrepris cette étrange démarche ? De quel « complot » faisait-elle partie ? Personne, *jamais*, ne s'en souciera !

« PAS DE PARDON »

Et c'est la vedette, c'est l'entrée du général Salan. Le commandant en chef en Algérie expose brièvement les faits concrets relatifs à l'attentat et termine sa déposition discrète par ces mots, à l'adresse des comparses qui sont sur les bancs :

> « *Pour les accusés, pas de pardon ! Je fais confiance à la justice de mon pays !* »

Indignation attristée des avocats. Le général Salan, qui semble ne pas partager l'indulgence du général Cogny, répète fermement : « *Je maintiens : pas de pardon !* » Mais on ne parle pas du « reste ».

L'affaire est réglée : il ne reste plus aux juges militaires qu'à frapper des comparses et à en finir ainsi avec les « coïncidences ».

J. C.

l'Orientation Nuptiale

Initiative scientifique unique au monde, l'Orientation Nuptiale permet à l'homme moderne de découvrir la femme qui est « faite pour lui » AVANT qu'il ne s'éprenne d'une partenaire risquant des « incompatibilités d'humeur ».

Grâce à cette prestigieuse application des Sciences de l'homme, vous ferez le mariage d'amour dont vous rêvez, vous jouirez d'une liberté de choix absolue, vous disposerez de possibilités de rencontres inconnues jusqu'ici, vous pourrez connaître dès aujourd'hui le merveilleux romantisme des amours de demain.

« *Rien au monde d'équivalent* ».
PARIS-PRESSE, 4 juin 1954.
« *Monumentale* ».
CONSTELLATION, mars 1953.
« *Digne d'intérêt* ».
LE FIGARO, 3 février 1955.
« *La science au service de l'amour* ».
LIBERATION, 1er janvier 1953.

Diplôme d'Honneur du Salon de l'Enfance, de la Jeunesse et de la Famille.

L'ORIENTATION NUPTIALE, c'est « *The right man for the right woman* »

GRATUIT Demandez la passionnante brochure de 20 pages illustrées en couleurs sur : « L'ORIENTATION NUPTIALE »

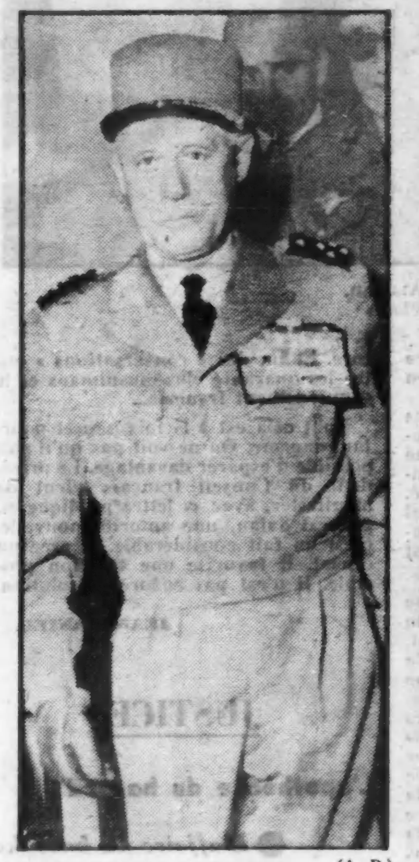
L'Institut d'Orientation Nuptiale (EG 7) 94, rue Saint-Lazare, Paris (9e) vous l'enverra *gracieusement*, sous pli discret et sans aucun engagement. Joindre trois timbres pour frais d'envoi

TUNISIE

Le discours du Caire

● ***Nasser ou Bourguiba ? L'Est ou l'Ouest ? Le discours du délégué tunisien devant la Ligue Arabe a mis nettement les pays d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient devant ce choix fondamental.***

DEPUIS samedi, Radio-Le Caire a trouvé une nouvelle cible. Les accusations « d'ennemi des peuples arabes », « d'agent de l'impérialisme


(A. P.)
LE GÉNÉRAL SALAN
Une grande discrétion.

(Rodriguez.)
LE GÉNÉRAL COGNY
Un secret de M. Lacoste.

occidental », de « fossoyeur des espérances arabes », ont repris avec une violence redoublée. L'homme à abattre, celui que l'on désigne à la vindicte des foules, le nouveau « Noury Saïd », c'est le président de la République tunisienne, Habib Bourguiba.

Samedi, tous les membres de la Ligue Arabe s'étaient réunis dans le splendide building que le président Nasser a fait construire au Caire, non loin du ministère des Affaires étrangères de la R.A.U., à leur intention. On accueillait solennellement, pour la première fois, les représentants de la Tunisie et du Maroc qui avaient adhéré seulement le mois dernier, après deux années d'hésitation, à cet organisme créé en mars 1945 à l'instigation de l'Angleterre.

UN DISCOURS EXPLOSIF

Tous les délégués présents, ceux de la R.A.U., de l'Irak, de la Jordanie, de la Libye, de l'Arabie séoudite, du Yémen, du Liban et du Maroc, écoutaient distraitement le jeune représentant tunisien, M. Habib Chatti, un ancien journaliste devenu ambassadeur de son pays au Liban. Le début de son discours répondait aux attentes : il exprimait l'attachement de la Tunisie à la Ligue Arabe, sa joie de rejoindre les « pays frères » dans une même lutte. Mais très vite l'attention redoubla.

Sous la forme de souhaits ou de mises en garde, M. Chatti exposait en fait ce que devrait être une véritable Ligue Arabe, à quels principes elle devait obéir. L'irritation gagnait au fur et à mesure différents membres de l'assistance. La mesure atteignit son comble quand, sans hausser le ton, M. Chatti déclara :

> « *On demande à la Ligue Arabe d'éviter que l'un de ses membres ne cède à la tentation de l'hégémonie, ne prétende détenir le monopole de la vérité : cela conduirait insensiblement à une nouvelle forme de colonialisme.* »

Ni le nom de Nasser, ni celui de l'Egypte n'étaient prononcés. Mais chacun comprenait parfaitement de qui voulait parler le délégué tunisien. Ce fut le scandale. Les représentants de la R.A.U. quittaient la salle... Une fois la séance levée, M. Chatti tentait de s'expliquer au cours d'une conférence de presse. C'était peine perdue. Il quittait Le Caire le lendemain, tandis que tous les délégués de la Ligue Arabe le désavouaient, décidaient de rayer du procès-verbal l'intervention tunisienne et priaient l'Egypte de reprendre sa place. Même le délégué marocain, M. Abdel Khaled Torès, ancien dirigeant d'un parti nationaliste de la zone espagnole et ambassadeur au Caire, abandonnait la solidarité maghrébine pour « l'unité arabe »...

L'AFFAIRE BEN YOUSSEF

Les Tunisiens furent sans doute les plus surpris. Depuis plusieurs semaines, l'étoile de Nasser semblait décliner. Il rencontrait en Syrie des difficultés grandissantes, l'Irak de son côté « résistait », la Jordanie enfin réussissait à sauvegarder, autour du roi Hussein, son existence nationale. De partout, et en particulier de Libye, des voix s'élevaient pour tenter de secouer la tutelle égyptienne.

M. Bourguiba se proposait d'opposer à la conception « féodale » de la Ligue Arabe, une forme plus ouverte de coopération libre. En ce sens, Nasser a raison de dire que Bourguiba est occidental. Le débat ouvert par le coup d'éclat du Caire est profond : il intéresse au premier chef l'avenir et l'orientation politique de toute l'Afrique du Nord.

Ce n'est pas un hasard si les deux points précis de désaccord entre Nasser et Bourguiba concernent, d'une part, Salah Ben Youssef ; d'autre part, le F.L.N.

Salah Ben Youssef cristallise sur son nom tout ce qui pourrait être tenté de devenir « opposition » en Tunisie. Il symbolise surtout la tentation « islamiste » étroite. Et, bien que son influence réelle en Tunisie soit à peu près nulle, Salah Ben Youssef incarne affectivement, passionnellement, pour le président tunisien, « l'ennemi » qui ne reculerait devant aucun moyen, même le meurtre, pour se débarrasser de lui. C'est cet homme que soutient Nasser, avec plus ou moins de continuité et plus ou moins de conviction. Et c'est tout naturellement de Salah Ben Youssef que s'étaient rapprochés en 1955 au Caire les rebelles algériens : Bourguiba, en acceptant de désarmer les fellagha tunisiens, « trahissait la cause du Maghreb, au moment où la rébellion algérienne commençait ». Depuis, les arguments « bourguibistes » ont fait leur chemin. Mais les amitiés anciennes demeurent. En « tenant » Salah Ben Youssef et le F.L.N., Nasser jetait les bases de son emprise sur l'Afrique du Nord.

LA TENTATION NASSERISTE

Ces liens se sont distendus quand, au sein du C.C.E., les éléments « pro-occidentaux » du F.L.N. ont réussi à prendre le dessus. La tentation « nassériste » demeure pourtant, c'est celle de la « guerre à outrance », du refus de toute concession.

Cette semaine, au Caire, la partie devenait serrée : la Ligue Arabe devait voter une aide permanente de 12 milliards par an au F.L.N. Bourguiba admettait ce principe. Mais laisser la Ligue Arabe entre les seules mains de Nasser, c'était en même temps accroître pour le F.L.N. la tentation « égyptienne ». D'où son désir d'aérer la vieille alliance, de profiter de la transfusion du sang neuf, tunisien et marocain, pour en faire un véritable « collège » et non plus un instrument entre les mains de Naser.

LE RENDEZ-VOUS

Cette tentative a échoué, du moins pour le moment. Il n'est pas encore permis aux pays arabes d'être à la fois « authentiquement arabes » et opposés aux choix politiques de la R.A.U. Même la Jordanie d'Hussein, en désavouant la Tunisie, a paradoxalement accepté ce « diktat » pour se refaire une « orthodoxie ». Mais Bourguiba n'est pas Noury Saïd : il a conservé l'appui de la population de son pays et le nationalisme tunisien, si chatouilleux sur le terrain de la souveraineté, récuse tout « protecteur » étranger. Plus que jamais, le défi lancé il y a quelques mois par Bourguiba à Nasser résume la situation :

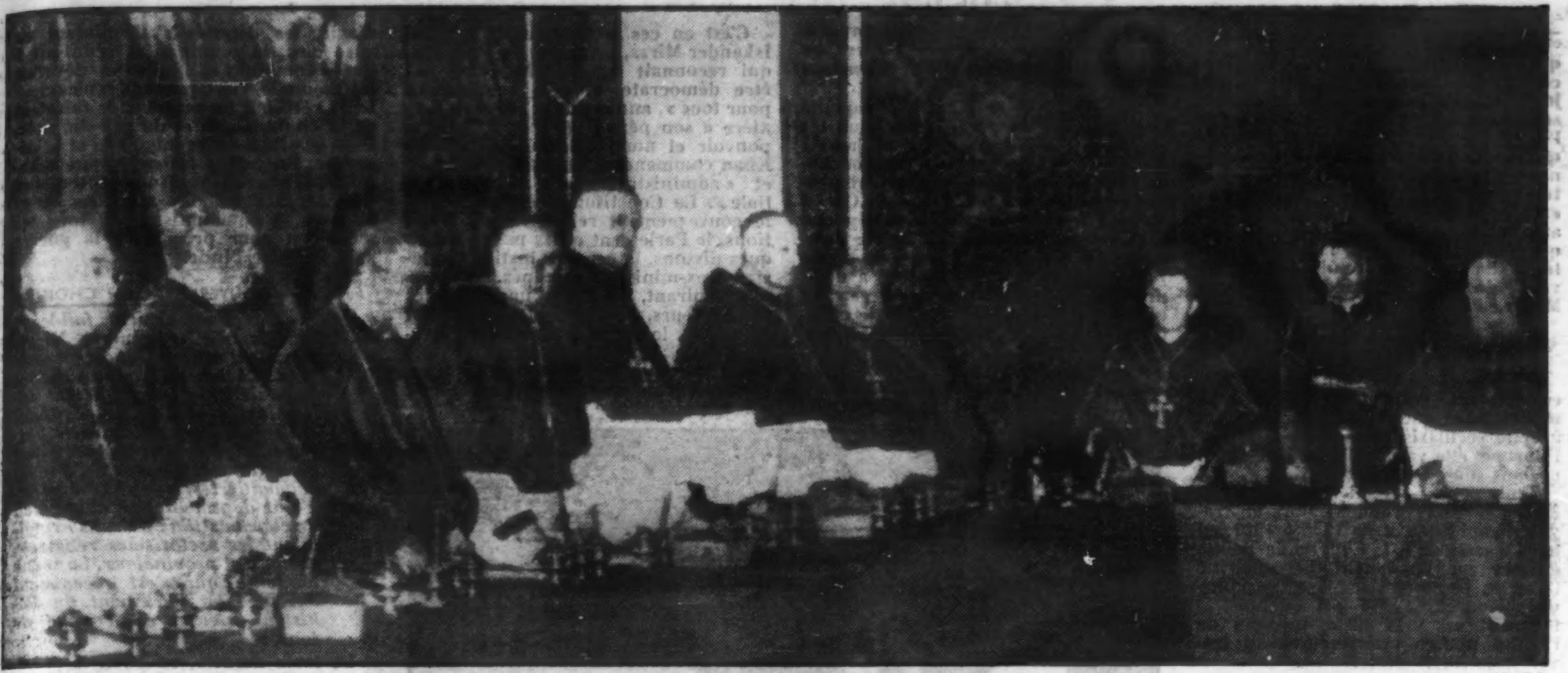
> « *Nous pensons qu'il existe dans le monde libre, et particulièrement en Amérique, une nette tendance qui va à l'encontre de tout ce qui est domination et colonialisme. Nous nous devons d'encourager cette tendance. Nos frères arabes ont préféré coopérer, de par leur situation, avec le bloc communiste. J'espère qu'ils comprendront notre situation et la nécessité qui nous fait opter pour la coopération avec l'Occident. Chacun sa voie et rendez-vous dans cinq ans pour la confrontation des bilans et des résultats...* »

CLAUDE KRIEF.

bj Tailleur

Ses coupeurs d'élite réaliseront pour vous, dans les plus belles draperies anglaises ou françaises, le vêtement de grande classe qui affirmera votre personnalité.

belle Jardinière
2, RUE DU PONT-NEUF, PARIS



UNE RÉUNION DU SACRÉ COLLÈGE (*). *Après 1.929 années.* (A. P.)

CE JOUR-LA

Sur cette pierre...

● *Un jour de l'année 29 Jésus confia au pêcheur Simon les clefs de son royaume... La semaine prochaine le 267e successeur du fondateur de l'Eglise sera élu par le Conclave du Sacré Collège.*

« *JE te dis que tu es Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux.* » C'est en ces termes qu'un jour de l'année 29 Jésus s'adressa à l'un de ses douze apôtres, Simon, pêcheur de Bethsaïde qu'il avait déjà appelé deux ans auparavant « Pierre » (ou, en araméen *Cephas*, qui signifie *rocher*) sans que celui-ci connût alors les raisons qui faisaient le Maître le surnommer ainsi. Et le jour de la Cène, à celui dont il connaît pourtant toutes les faiblesses humaines, Jésus répète trois fois : « *Sois le pasteur de mon troupeau !* »

Le Christ mort, « *Pierre est installé dans la charge de berger* » et c'est à lui que va revenir la direction de l'Eglise qui va naître. La chaîne qui, de Simon-Pierre à Pie XII, compte 267 maillons — 267 papes — commence à se forger. Deux mille ans d'Histoire ne l'ont pas rompue et aujourd'hui comme hier, aujourd'hui comme il y a deux mille ans... c'est à elle que le vaisseau de l'Eglise est solidement amarré.

Pourquoi Jésus choisit-il pour ce rôle celui qui le renia trois fois ? Peut-être parce qu'il connaissait l'exacte profondeur d'une foi trois fois reprise mais trois fois donnée et peut-être parce qu'il savait que « le pasteur du troupeau » devrait avoir éprouvé les faiblesses — allant jusqu'au reniement — de ceux qu'il serait appelé à conduire. Crucifié la tête en bas, aux environs de l'année 67 et à l'emplacement même où s'élèvera la basilique qui porte son nom, Pierre aura été le fondateur de l'Eglise de Rome.

LA CHARGE DE BERGER

Celle-ci, en peu de temps, devait s'assurer la suprématie sur toutes les autres. Pour deux raisons, l'une sacrée, l'autre profane : la première parce que selon la vérité révélée, le successeur de Pierre, et lui seul, devait avoir « la charge de berger » ; la seconde parce que Rome était la capitale de l'immense empire romain et que, tout naturellement, l'évêque de la ville allait représenter une autorité plus grande que celle des autres pasteurs.

Le Sacré, le Profane... Pour qui s'intéresse, en laïc, à l'Histoire de la Papauté et à celle de l'Eglise (l'une et l'autre étant d'ailleurs confondues), la difficulté est extrême de démêler l'une de l'autre tant vont se tisser leurs trames en un même tissu au cours des siècles. Et notre époque a eu beau rationaliser et expliquer l'Histoire, il n'en reste pas moins que, sous tous les affleurements, quelque chose a survécu, de siècle en siècle, et que notre civilisation — hier pour se disperser aux quatre coins du monde, aujourd'hui pour se défendre de ce qu'elle éprouve comme périls — continue de s'affirmer et de s'éprouver, dans ses craintes ou dans ses espoirs, comme chrétienne. L'Eglise « militante » est là qui nous rappelle donc que son histoire est aussi *notre* histoire.

Dès la fin du premier siècle, la suprématie du Siège romain est assurée mais les papes (qui ne prendront d'ailleurs ce titre qu'au VIe siècle) ont à affronter l'assaut des hérésies. Comme l'écrit un théologien catholique : « *Le champ du Père de Famille est à peine ensemencé que l'ivraie s'y révèle à côté du bon grain* ». Comme toute doctrine neuve, et qui se veut universelle (« catholique »), le christianisme va voir pulluler, à son flanc et dans son corps même, les hérésies. A peine l'une s'évanouit-elle qu'une autre lui succède et c'est uniquement grâce à sa Constitution unitaire et totalitaire — à la fois symbolique et effective en la personne de l'évêque de Rome qui inlassablement tranche les têtes de l'hydre hérétique à mesure qu'elles repoussent — que l'Eglise survivra.

UNE DOCTRINE ET UN CHEF

On peut même dire que les persécutions des trois premiers siècles et le grouillement des hérésies ont plus fait pour assurer le Siège de Pierre que la personnalité même des premiers successeurs du pêcheur de Bethsaïde. On ne se souvient guère d'Anaclef, de Télesphore, d'Hygin, de Pie Ier, d'Anicet ou d'Eleuthère. Mais on sait par contre qu'un seul cri balayait l'Empire : « *Les chrétiens aux lions !* » et que de Jérusalem à Antioche, d'Alexandrie à Rome, l'ivraie des hérésies s'efforçait d'étouffer la semence lancée par les « militants », les saints et les martyrs.

Obligée de se défendre dans sa chair et dans son esprit, c'est en se serrant autour du trône de l'évêque de Rome, que l'Eglise meurtrie pourra atteindre le cap de l'année 312, date à partir de laquelle va s'étendre sur elle la protection du glaive temporel.

Le 28 octobre de cette année-là, Constantin, à la tête des légions de Gaule, de Germanie et de Bretagne, écrase au pont Milvius, sur le Tibre, les mercenaires d'Italie et d'Afrique levés par Maxence. Les étendards du vainqueur étaient ornés d'une croix et frappés d'une devise : « In hoc signo vinces »... (1). De ce jour, le destin du christianisme — et du monde — est changé. L'empereur Constantin protégera les chrétiens, élèvera des basiliques grandioses — dont celle de Saint-Pierre de Rome — et finira, *in articulo mortis*, par se convertir lui-même.

Le 14 juin 325, toujours sous sa haute protection, 323 évêques venus de tous les coins de l'empire se réuniront dans une ville d'Asie mineure (Nicée) et fixeront, sous la direction des représentants du pape Sylvestre Ier, les règles de l'orthodoxie de l'Eglise enfin triomphante qui désormais opposera un ferme bouclier au choc des hérésies.

Au choc, au moins aussi violent, des barbares déferlant sur l'Empire romain qui, comme une banquise, craque de toutes parts. « *Singulier phénomène !* s'écriera Guizot. *C'est au moment où l'Empire se brise et disparaît que l'Eglise chrétienne se rallie et se forme définitivement. L'unité politique périt, l'unité religieuse s'élève.* » En fait, le phénomène n'est pas aussi « singulier » que le croit Guizot. En effet, contre le raz-de-marée des invasions barbares, l'Eglise a la plus éprouvée des armes : une doctrine ; le plus respecté des chefs : le Pape romain. Au plus noir de l'orage, c'est un Pape, saint Grégoire le Grand qui, pendant les quatorzes années de son règne (590-604) opposera aux barbares la seule force qu'ils ne briseront point : l'Eglise. C'est lui qui, porté par l'élan de ses succès « temporels », fera d'une manière décisive reconnaître l'autorité du Saint-Siège. C'est avec lui enfin que les troupes du Christ vont commencer à descendre dans l'arène temporelle et que l'Eglise va avoir « une politique ».

« C'EST TOI, BONIFACE ? »

Les uns après les autres, maintenant, la civilisation chrétienne occupe les créneaux qu'avait tenus jusqu'à présent la civilisation romaine. Jusqu'à ce Noël de l'an 800 où, en la basilique Saint-Pierre de Rome, le Pape Léon III couronne Charlemagne empereur d'Occident.

Cette date entre toutes est capitale : elle est celle où l'Occident a fait son choix et décidé d'être chrétien. Mais elle est aussi celle à partir de laquelle « *un prodigieux transfert d'autorité va se produire* » et où les papes vont devoir, pendant plus de trois siècles, entrer en lutte contre le Saint-Empire romain germanique pour sauvegarder leur indépendance. Le coup d'arrêt aux empiètements de l'Empire sera donné par le fils d'un jeune chevrier toscan, Grégoire IV.

Un jour de janvier (1077), pieds nus et en robe de bure, Henri IV, empereur d'Allemagne, vient à genoux s'humilier dans la neige de Canossa aux pieds de Grégoire afin que soit levée l'excommunication qui le frappe. L'autorité du successeur de Simon-Pierre est maintenant absolue. Seul pouvoir totalitaire, seul à être armé d'une doctrine qui déborde les frontières, le christianisme s'insère dans tous les rouages de la société et prend en charge des responsabilités de plus en plus temporelles.

Cette fois, c'est de France que vont venir les résistances. Le roi Philippe le Bel, chez qui le politique fait taire le chrétien, s'insurge. Et c'est l'entrevue d'Agnani en 1303. Guillaume de Nogaret — envoyé de Philippe — reître impitoyable et plus dévot de la force que de Dieu, s'avance vers un vieillard octogénaire : « *C'est toi, Boniface ?* » et le gifle à toute volée.

Pendant soixante-dix ans les rois de France « feront » les papes et, pour plus de sûreté, les installeront en Avignon. Après la mort de Grégoire XI — et de 1378 à 1417 — Rome et Avignon auront chacun leur pape et un véritable schisme déchirera l'Eglise. Cette dislocation de la chrétienté signifie plus clairement ceci : à partir du soufflet d'Agnani, est posée l'indépendance de l'*Etat* (notion neuve et d'un dynamisme irrésistible que Rome ne peut plus freiner) vis-à-vis du Saint-Siège. L'idée chrétienne étant totalement *assimilée*, les rois et les princes la détourneront à leur profit et tendront à la faire culminer dans la notion de monarchie absolue où, en la personne du monarque « de droit divin », Dieu et l'Etat seront confondus.

LES CHAPEAUX ET LES TETES

C'est qu'une nouvelle venue frappe à la porte de l'Histoire : la bourgeoisie. Née dans les communes, souvent alliée à l'aristocratie laïque (phénomène qui en Italie provoquera la Renaissance), énergique et industrieuse, cette nouvelle classe veut avoir les coudées franches. Elle met au point l'idée nationale et ce n'est plus à travers Rome mais dans des conciliations et marchandages d'intérêts que les Etats rechercheront leur équilibre ; c'est sans souci de l'autorité pontificale que le principe « moderne » de l'équilibre européen régira leur politique.

Discréditée à l'intérieur par la conduite de ses papes (les Borgia) ou par les querelles des Colonna et des Orsini

→

(1) « Par ce signe tu vaincras ».

(*) De g. à dr. : les cardinaux Francis Spellman, Norman Thomas Gilroy, Pierre Grégoire Agagianian, Pietro Fumasoni-Biondi, Marcello Mimmi, Federico Tedeschini, Benedetto Aloisi Masella, camerlingue, Giuseppe Pizzardo et Eugène Tisserant, doyen du collège des cardinaux. (Entre ces deux derniers, une personnalité religieuse non identifiée.)

GENTLEY
TAILLEUR
PARDESSUS
tissus anglais
de 22.500 à 42.000 f
IMPERMÉABLES
dep. 17.800 f
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
ELY. 46-58

→

qui se disputent le trône pontifical — comme s'il s'agissait, dirions-nous aujourd'hui, de la présidence d'un conseil d'administration — disloquée à l'extérieur par la Réforme protestante qu'elle n'a pas su juguler en la prévenant, c'est-à-dire en adaptant la doctrine et « l'appareil » aux idées et aux exigences nouvelles, l'Eglise voit son autorité se déchirer en lambeaux. Jusqu'à ce point : lorsque le roi d'Angleterre Henri VIII apprend que Paul III vient de nommer cardinal Thomas Moore, il déclare : *« Paul peut toujours distribuer des chapeaux, je ferai en sorte qu'il n'y ait pas de têtes pour les porter... »*

L'Eglise comprendra bientôt qu'elle est désarmée pour affronter les temps modernes et que si elle ne réagit pas à cette sécularisation qui déferle sur l'Europe, elle va périr dans son esprit et dans son corps.

Trois papes — Paul III, Jules III et Pie IV — entreprennent alors un travail gigantesque et de 1545 à 1563, en trois « sessions », le Concile de Trente élabore un monument de doctrine (face au protestantisme) et de politique rigoureuse. Une fois de plus, le tournant est pris et le vaisseau de l'Eglise pourra majestueusement traverser le XVII^e siècle.

UN NOUVEL AGE

Pour s'échouer aux rives du XVIII^e siècle finissant ? On le croira un instant : l'homme est « bon », la « nature humaine » tend vers le progrès indéfini, la science apporte des « lumières » et les projecteurs de la « raison » percent les ténèbres de l'ancestrale peur des hommes.

L'Eglise — et pour la première fois depuis le commencement de sa gloire — n'a plus à combattre des hérésies qui n'étaient en somme que des sœurs ennemies ; il ne s'agit plus pour elle de disputer à tel roi ou à tel prince l'arène temporelle. Elle affronte en un combat « inédit » son plus implacable ennemi, son adversaire absolu, sa *négation* même : l'athéisme. Elle a à résister non plus à telle ou telle contestation formelle de son autorité mais à son *absorption même dans l'Etat*.

La France avait déjà eu Nogaret. Cette fois, elle aura les hussards de Berthier et de Masséna qui, sur ordre du Directoire, pénétreront en jurant dans le château Saint-Ange et emmèneront Pie VI en France où il mourra. Mais l'athéisme ne tarde pas à apparaître à Napoléon comme une impossibilité historique dans son rêve d'établissement d'un « ordre nouveau ». En signant avec Pie VII le Concordat de 1801, il restaure solennellement l'autorité du Saint-Siège dont il a justement besoin pour établir cet ordre en même temps qu'il conjure « *le terrible esprit de nouveauté qui parcourait le monde* ». Encore une fois, la Papauté retrouve sa gloire.

Un nouvel âge commence. De 1801 à nos jours, la Papauté se dégagera de plus en plus du temporel pour accomplir une véritable mue spirituelle. Elle n'interviendra dans les affaires de ce monde qu'avec une prudence et une sagesse croissantes.

L'histoire de la Papauté et l'Histoire tout court cesseront de se confondre et les Souverains Pontifes comprendront chaque jour un peu plus qu'ils doivent rendre à César ce qu'ils n'ont plus le pouvoir temporel de lui ôter.

Après tout, le laïcisme triomphant de la fin du XIX^e siècle est sans doute moins dangereux que l'athéisme militant des temples de la raison du citoyen Robespierre et au contraire de Voltaire qui s'attaquait à un *corps* solide blessé à tous les coups, un Renan, pourtant mieux armé, trouvera en face de lui un adversaire déjà trop « désincarné » et déjà trop « spirituel » pour qu'il puisse l'abattre.

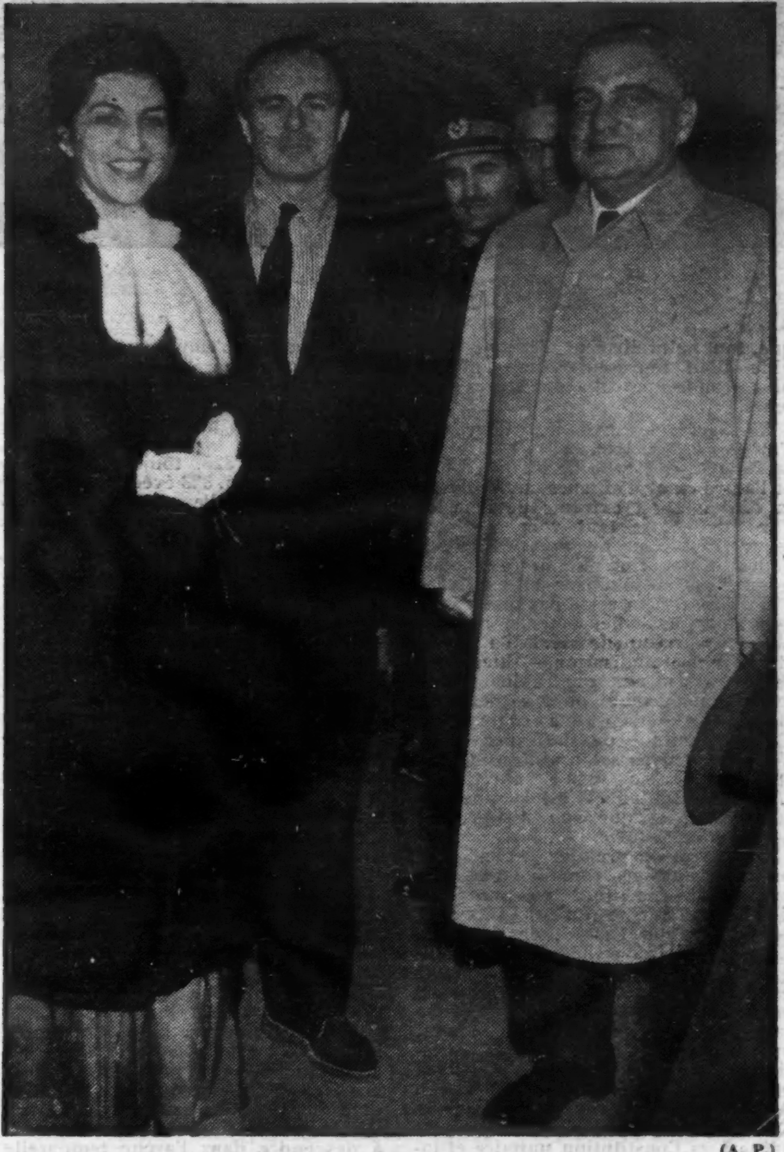
DERRIERE LE BOUCLIER

Aujourd'hui, en ce milieu du XX^e siècle, au moment où le 267^e pape de l'Histoire vient de s'éteindre, on assiste à un regain de foi très vif dans ce qu'il est convenu d'appeler l'Occident. Si la Sainte Russie n'est plus, si l'immense terre de mission qu'était l'Asie ferme ses portes les unes après les autres, l'Occident n'a peut-être jamais reconnu avec une telle ardeur depuis deux siècles la mission du successeur au trône millénaire du pauvre pêcheur de Bethsaïde.

Menacée, la civilisation chrétienne serre ses rangs autour du siège de saint Pierre. « Conduite de fuite », peur, refu[illegible] dans l'intemporel d'une Hi[illegible] [illegible]ou[illegible]es parts, volonté d'un Occident à son déclin d'opposer aux « choses nouvelles » le bouclier tant de fois ébréché mais tant de fois éprouvé ? C'est ce que pensent « *ceux qui ne croient pas* »...

Reste qu'avec Pie XII la papauté s'est insérée en force dans tous les courants d'idées nouveaux et jamais pape — du marxisme à l'accouchement sans douleur — n'a autant proposé de réponses aux fidèles du Christ en face des problèmes que leur époque leur pose. Et puis, il s'agit encore d'autre chose : il s'agit d'une foi. D'une *promesse* qui a été faite il y a deux mille ans à quelques pauvres gens et que va répéter à 500.000.000 de chrétiens le 268^e détenteur des Clefs d'un Royaume qui n'est pas cette terre des hommes...

THOMAS LENOIR.



(A. P.)

LE GÉNÉRAL MIRZA, PRÉSIDENT DU PAKISTAN (1). (*A droite.*)
Une première mesure de salubrité.

PAKISTAN

Le général contre le système

● *« Je suis arrivé à la conclusion que la grande majorité du pays n'a plus confiance dans le système présent. »* *...Et le général Mirza, Président de la République, congédie le gouvernement et le Parlement et dissout les partis...*

« DEPUIS deux ans, j'observe avec la plus vive inquiétude les désordres du pouvoir, la corruption, l'exploitation éhontée de nos masses simples, honnêtes, patriotiques, travailleuses... Je suis arrivé à la conclusion que la grande majorité du pays n'a plus confiance dans le système présent. »

C'est en ces termes que le général Iskander Mirza, président du Pakistan, qui reconnaît ouvertement « ne pas être démocrate, et cela vaut mieux pour tous », annonçait la semaine dernière à son peuple qu'il avait pris le pouvoir et nommé le général Ayoub Khan commandant en chef de l'armée et « administrateur de la loi martiale ». La Constitution était abrogée, le gouvernement relevé de ses fonctions, le Parlement et les partis politiques dissous, la censure instituée, plusieurs ex-ministres inculpés.

S'inspirant, de l'avis unanime des observateurs, de l'exemple du général de Gaulle, le général Mirza allait « remettre de l'ordre » et préparer une Constitution de type américain qui serait soumise à un référendum.

C'est la huitième démocratie parlementaire qui disparaît d'Asie en huit ans. En Turquie, au Japon et au Vietnam, la démocratie s'est faite autoritaire grâce aux députés « démocrates », élus au cours de scrutins douteux. En Iran, elle fut étouffée par une coalition de militaires, de féodaux et de financiers anglo-saxons. En Thaïlande, elle fut victime de la police, de l'armée et du dollar. En Indonésie, elle recula devant l'anarchie menaçante. En Birmanie, au début de ce mois, elle s'effaça devant l'armée qui refusait l'amnistie aux rebelles. Ne restent démocratiques que l'Inde et Ceylan.

DES POLITICIENS IMPUISSANTS

La mort de la démocratie pakistanaise a des causes familières : le pays était ingouvernable. Coupé en deux régions, distantes de 1.500 km., travaillé par les particularismes locaux et linguistiques, divisé en classes antagonistes (féodaux terriens, gros commerçants, petits paysans, fellahs et sous-prolétaires), il était le jouet de forces ennemies dont aucune ne pouvait gouverner, mais dont chacune pouvait empêcher l'autre de le faire.

Le résultat inévitable de cette situation fut l'immobilisme. Incapables d'agir, les députés s'affrontaient en vase clos, la politique se réduisait à des « combines », l'inflation dévorait la monnaie, les paysans stockaient leurs récoltes, les marchands faisaient de la contrebande et du marché noir. Pour expliquer l'impuissance et le désordre, les boucs émissaires ne manquaient pas : il se trouvait toujours des députés ou des ministres pour accuser le communisme de tous les maux ou pour préconiser la guerre sainte contre l'Inde.

« GOUVERNER, C'EST CHOISIR »

« Des gouvernements faibles et indécis, dit le général Mirza, *laissaient aller les choses à vau-l'eau. Lâches et impuissants, les politiciens se chamaillaient interminablement, se préoccupant seulement de leurs intérêts bassement égoïstes. Il n'y avait pas de limite à leur bassesse, à leurs chamailleries, à leur tromperie, à leur dépravation. N'ayant rien de constructif à offrir, ils exploitaient les sectarismes religieux, raciaux et provinciaux. La scène honteuse qui s'est récemment déroulée au Parlement du Pakistan oriental est connue de tous. »*

Le mois dernier, en effet, le président de l'Assemblée fut éjecté de la Chambre en pleine séance, une motion le déclara fou, et le vice-président, bombardé de pieds de chaises et de pupitres, succomba à ses blessures.

Le général Mirza n'était toutefois pas entièrement innocent de cette situation. Fils d'un gros propriétaire terrien, il avait fait ses études à l'Académie militaire de Sandhurst (Angleterre), s'y était distingué au cricket et en était revenu avec un mépris hautain pour son propre peuple. « *Je sais comment il faut manier les indigènes* », dit-il, il y a vingt ans déjà, au sujet de ses compatriotes. Et récemment, eitant un homme d'Etat qu'il omit de nommer, il déclarait :

« Gouverner c'est choisir. Mais le choix présuppose la connaissance. Il faut quelqu'un qui empêche le peuple de se détruire lui-même. »

LE SEUL QUI PUISSE...

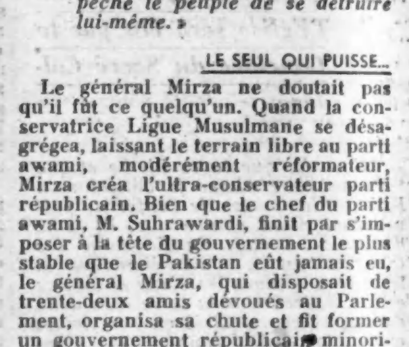
Le général Mirza ne doutait pas qu'il fût ce quelqu'un. Quand la conservatrice Ligue Musulmane se désagrégea, laissant le terrain libre au parti awami, modérément réformateur, Mirza créa l'ultra-conservateur parti républicain. Bien que le chef du parti awami, M. Suhrawardi, finît par s'imposer à la tête du gouvernement le plus stable que le Pakistan eût jamais eu, le général Mirza, qui disposait de trente-deux amis dévoués au Parlement, organisa sa chute et fit former un gouvernement républicain minoritaire. C'est ce gouvernement impuissant que Mirza vient de chasser. Il reconnaît qu'il préparait son opération depuis deux mois. Ceux qui le connaissent savent qu'il la préparait depuis deux ans. Mais que fera le général Mirza de ses pleins pouvoirs ?

Ses partisans voient en lui l'émule d'un Kemal Ataturk. Mirza, disent-ils, est le seul qui puisse imposer aux féodaux la réforme agraire ajournée depuis dix ans ; il est le seul qui puisse imposer à l'armée la négociation d'un règlement avec l'Inde. D'autres prédisent à Mirza qu'il deviendra le prisonnier des militaires qui ne haïssent les politiciens que parce qu'ils se sentent volés de leur victoire sur l'Inde, au Cachemire.

En attendant la grande rénovation promise, le général Mirza a ordonné une première réforme : interdiction aux sous-prolétaires de Karachi d'uriner dans les rues et d'y déposer leurs ordures.

MICHEL BOSQUET.

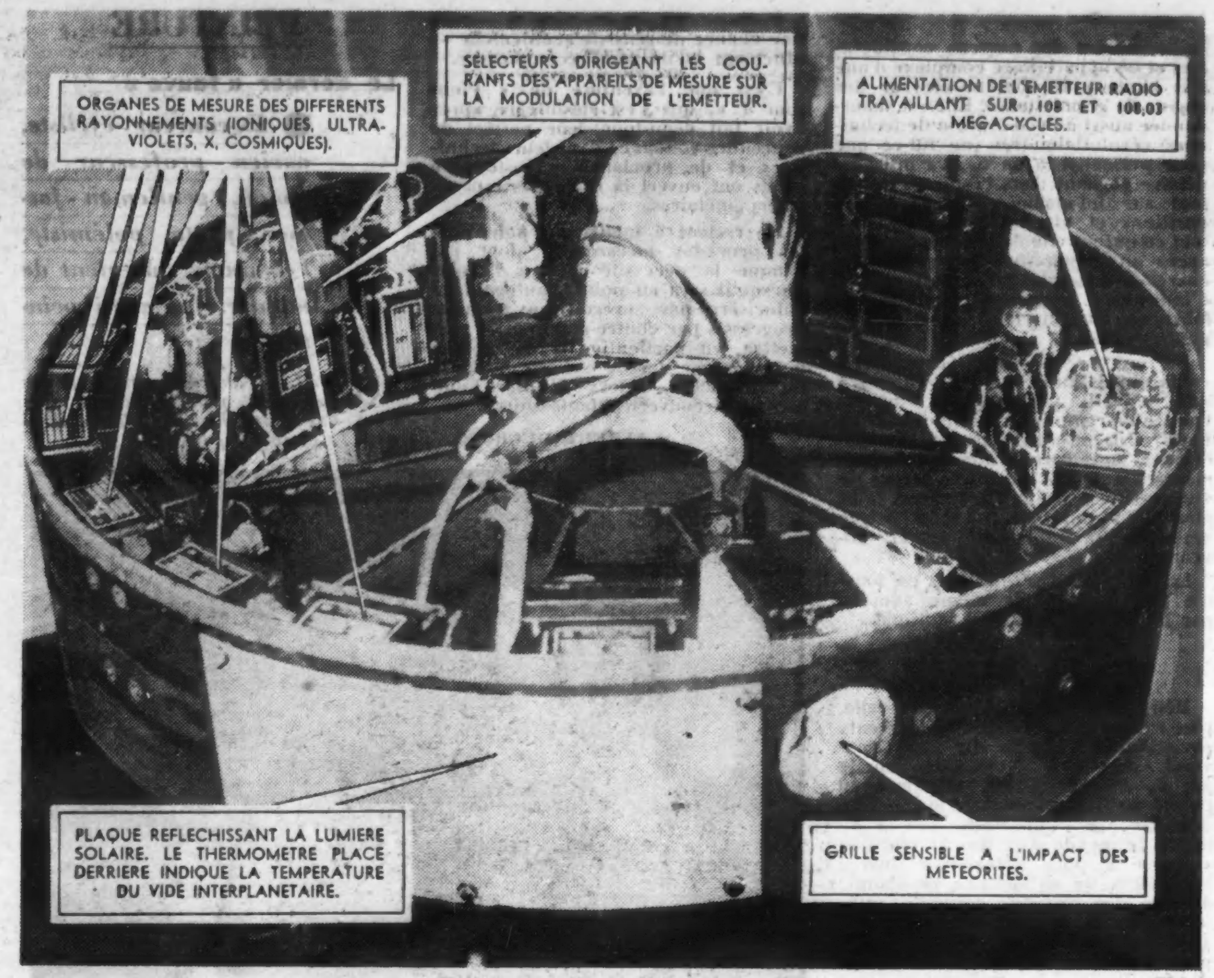
(1) A ses côtés, le prince Aly Khan, délégué du Pakistan à l'O.N.U., et Mme Mirza.



LUNE

A quatre degrés près

● *La fusée américaine avait-elle une chance sérieuse d'atteindre la Lune ? Les Américains ont-ils eu raison de tenter l'expérience? Albert Ducrocq répond.*



(Usis.)

LES INSTRUMENTS DE BORD DU SATELLITE « PIONNIER I ».
Une erreur de 0,2 km./s.

LES Russes ont suivi avec une attention passionnée les différentes phases de la tentative américaine du voyage Terre-Lune effectué par la fusée « Pionnier I ». Pas seulement dans les milieux scientifiques où l'intérêt éveillé par les réalisations de l'équipe concurrente est reflété assez fidèlement dans un article de la « Pravda », mais aussi dans le public soviétique qui a « marché » et dont l'admiration pour l'exploit américain n'a pas été effacée par l'échec final, lundi.

Que « Pionnier I », auquel n'avait pu être donnée la vitesse suffisante, soit retombé sur notre planète et se soit abimé quelque part dans la zone du Pacifique, a à peine nui au côté spectaculaire de l'entreprise — surtout pour un public très au courant de la question et largement abreuvé de vulgarisation astronautique depuis les Spoutniks.

UNE ETAPE DECISIVE

La Lune, donc, n'a pas été atteinte, mais, sur le plan technique, tous les précédents records d'une science en progrès constants étaient battus, et de loin. Jusqu'ici, les engins projetés par l'homme vers l'inconnu étaient restés dans les voisinages immédiats de la Terre.

La date de ce samedi 11 octobre marque une étape décisive dans la conquête de l'espace. Une fusée américaine avait atteint, le 16 octobre 1957, environ 6.000 kilomètres. « Pionnier I » a atteint une altitude de plus de 126.000 kilomètres. Il avait franchi près de 15.000 kilomètres dans la demi-heure qui suivit son lancement. Très vite, l'émetteur radio qui se trouvait à bord de l'engin américain annonçait 40.000, 60.000, 100.000 kilomètres.

Si l'on suppose que Paris représente la Terre et ses boulevards extérieurs les trajectoires des satellites artificiels, « Pionnier I » aurait dépassé la frontière belge...

Pour la première fois, l'homme a pénétré — par robot interposé — dans les espaces interplanétaires.

Les appareils de bord de « Pionnier I » ont fidèlement rempli leur tâche, en transmettant des informations fragmentaires, certes, mais d'un grand intérêt scientifique.

On croyait la barrière des radiations ioniques sinon infranchissable, du moins fort gênante à partir de l'altitude de 1.000 kilomètres. En fait, ces radiations, considérables à 8.000 kilomètres, sont à 25.000 diminuées de moitié et continuent ensuite à décroître. Toujours grâce aux indications de « Pionnier I », on sait qu'entre la Terre et la Lune, la température régnant dans une cabine serait de 5° centigrades, donc très supportable pour un organisme humain.

VITESSE ET PRECISION

Mais, en dehors de ces résultats importants, une question se pose : « Pionnier I » avait-il une chance réelle d'atteindre la Lune ?

Non. Parce que ses « pères » n'ont pu ni communiquer à la fusée la vitesse nécessaire de propulsion, ni la diriger avec la précision extrême qui était exigée.

Le problème de l'énergie nécessaire est théoriquement résolu. En tout cas, le fantastique bond de « Pionnier I », après son départ impeccable du cap Canaveral, a confirmé que le départ d'une fusée « spatiale » demandait à peine plus de « supplément énergétique » que le lancement d'un satellite. Ainsi, on calcule que le Thor Able, qui lança les 58 kilos de « Pionnier I », aurait projeté un satellite d'environ 75 kilos, c'est-à-dire sensiblement la taille de Spoutnik I.

Mais, lorsqu'il s'agit d'une fusée interplanétaire, le problème de la précision se pose de façon impérative.

Il ne s'agit pas d'essayer seulement d'approcher la Lune, mais de préparer un tir rigoureusement précis. En effet, viser la Lune depuis la Terre, c'est prétendre toucher une boule de billard se trouvant à plus de 60 mètres avec une bille projetée sur un sol parfaitement plat. Une erreur d'un demi-degré dans la direction, au départ, et le but est raté.

En réalité, l'entreprise est encore plus délicate, car les attractions des astres (Terre, Lune, Soleil), amplifiant les écarts, réduisent à moins de 0,1 degré l'erreur angulaire permise.

Il faut, d'autre part, atteindre la « vitesse de libération » — 11,18 km.-seconde — qui permet à un corps de s'évader de l'attraction terrestre. En théorie, la chose paraît relativement simple, puisque les fusées à étages ont lancé les Spoutniks, Explorer et Vanguard à des vitesses de 10 à 11 km.-seconde.

En fait, un projectile qui se libère de l'attraction terrestre paye cette libération en perdant peu à peu de sa vitesse initiale de départ. Celle-ci n'est plus, au bout de 10.000 kilomètres, que de 8,91 km/sec. Et de 6,31 km/sec. à 50.000 km, elle tombe à 2,82 km/sec. à 150.000 km et va toujours décroissant (1).

Mais pour la raison que cette vitesse de libération est justement une vitesse critique, le moindre écart bouleversera le programme du voyage. Si peu soit-on en dessous et l'engin retombera avant d'atteindre le but qu'on lui avait fixé. Ce fut le sort de « Pionnier I ». Si l'on est au-dessus, l'excès d'énergie de départ donnera à l'engin une vitesse de croisière supplémentaire proportionnelle à l'écart qui existait au départ avec la vitesse de libération. Et les temps de parcours varieront en conséquence. Pour un écart de vitesse de 0,001 km/sec. lors du lancement, un écart de temps de plus de deux heures affectera le parcours de l'engin lorsqu'il traversera la zone d'attraction réduite entre Terre et Lune.

Or, c'est déjà une catastrophe si l'on sait que la Lune, avec son diamètre de 3.400 km et sa vitesse de déplacement sur son orbite de 1 km/sec., avance d'une distance égale à son contour apparent en moins d'une heure, et l'erreur de vitesse de « Pionnier I » fut, en fait, supérieure à 0,2 km./sec.!

Ce dernier chiffre se passe de tout commentaire et enseigne que le problème de la précision est loin d'être résolu. Et on doit conclure qu'une fusé lunaire atteindra son but dans l'avenir, soit si au cours d'une prochaine tentative l'engin arrive, par un concours de chances, suffisamment près de la Lune, soit si l'on fait appel, pour des expériences futures, à de tout autres principes.

Dans la première hypothèse, on libérerait une rétro-fusée qui, freinant l'arrivée (car au voisinage de la Lune, l'attraction de celle-ci tend à augmenter la vitesse de l'engin) transformerait le « Pionnier II » ou III ou X... en satellite de notre satellite. Si l'expérience réussit, elle permettra de recueillir des informations très importantes : radiations de l'espace, champ magnétique de la Lune, face invisible de celle-ci, etc. Ces renseignements pourraient avoir des répercussions directes sur maintes techniques. Mais les progrès de l'astronautique n'en seraient guère avancés.

Si l'on veut au contraire que l'astronautique devienne une science exacte, on devra faire suivre aux engins interplanétaires des trajectoires calculées sans la moindre marge d'erreur. Ceci grâce à l'autoguidage qui consiste à aménager à bord de la fusée un poste de pilotage automatique permettant à l'engin de corriger sa trajectoire d'après la détection des écarts.

L'AUTOGUIDAGE

Pourquoi pas ? Une fusée fonctionne parfaitement dans le vide : un moteur à réaction n'a pas besoin d'appui. Il suffit donc de disposer une tuyère orientable et de la mettre en service « à gauche » si un écart apparaît « à droite ». En outre, la fusée peut elle-même « se repérer » dans l'espace et être dotée d'un calculateur déterminant à tel ou tel moment l'importance des corrections à établir.

Cette seconde solution suppose mal-

→

(1) Si un engin doit aller non pas à l'infini, mais seulement sur la Lune, il n'a besoin, en fait, au départ que d'une vitesse de 11,08 km/sec. et non de 11,18 km/sec.

Arden
FOR MEN
GAMME DE PRÉPARATIONS NOUVELLES ÉTUDIÉES POUR L'HOMME RAFFINÉ, CERTITUDE DE SON ÉLÉGANCE

FOAM SHAVING CREAM
Mousse humidifiante et douce, idéale pour se raser au plus près

Une nouveauté Kalamazoo
LE MULTIVUES
Votre résolution :
Connaître le MULTIVUES, équipement technique pour vos analyses d'informations statistiques
SANS ENGAGEMENT
prenez dès aujourd'hui un rendez-vous :
AVRon 26-81
Postes 46 ou 47
51, rue Emile - Zola
MONTREUIL (Seine)
SICOB - Stand n° 1 - J 38

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS
CHEMISIER - TAILLEUR
AUTOCOATS
ITALIENS
DROITS ou CROISÉS
doublés lainage écossais
24.000 fr.
38-40, avenue Victor-Hugo

→

heureusement des moyens considérables et un appareillage complexe d'une très haute précision, monté sur des engins de grande taille. Elle est subordonnée aussi à l'élaboration de techniques révolutionnaires, ne fût-ce que pour permettre à un navire interplanétaire voguant dans l'espace et pivotant sur lui-même de mesurer ses positions et vitesses par rapport à tout ce qui gravite dans l'espace. D'où, après un gigantesque travail de recherches fondamentales, la création d'industries nouvelles capables de fabriquer un matériel adéquat d'autoguidage spatial.

En ce cas, pourquoi les Américains ont-ils lancé un « Pionnier I » qui n'avait pratiquement aucune chance de remplir sa mission jusqu'au bout ? (N'accusait-il pas, lors du lancement, une erreur angulaire supérieure à 4 degrés outre une erreur de vitesse supérieure à 0,2 km/sec. ?) Et pourquoi s'apprêtent-ils à rééditer leur tentative, probablement le 11 novembre ?

La réponse à ces questions est fournie par la méthode même adoptée par les savants d'outre-Atlantique.

LES DEUX METHODES

Méthode empirique, opposée à celle, plus rationnelle, de leurs concurrents soviétiques. L'équipe du cap Canaveral cherche à « travailler sur le tas ». Autrement dit, elle met au point, en luttant contre la montre, une machine imparfaite qui a au moins le mérite d'exister et que l'on « crève » pour détecter à l'usage ses points de défaillance et aboutir ainsi à des résultats concrets, utilisables pour la construction d'une autre machine. Cette conception toute pragmatique a au moins l'avantage de familiariser les techniciens avec l'emploi de la machine. Ainsi, on pourrait dire que, pour les Américains, le succès n'est que l'aboutissement d'une série d'échecs.

Les Russes, au contraire, « travaillent sur les équations ». En clair, ils rassemblent patiemment toutes les données du problème, se livrent à tous les calculs nécessaires pour « déterminer » en toute certitude la marche idéale qui doit faire, dès lors, réussir l'expérience du premier coup.

Il n'existe pas, en fait, de choix formel entre ces deux méthodes. Et celle des savants soviétiques n'offre pas toutes garanties : une fois la machine construite, on risque de s'apercevoir que l'on a « oublié » de tenir compte d'un facteur primordial.

Quoi qu'il en soit, ces deux méthodes reflètent assez bien les tempéraments respectifs des Américains et des Russes. Les premiers sont entreprenants et pratiques. Les seconds, calculateurs et prudents, disposent de moyens plus puissants (les 58 kilos de « Pionnier I » sont loin de correspondre aux 1.328 kilos de Spoutnik III), mais déçoivent l'impatience de ceux qui s'attendaient au moins à les voir tenter un essai. Répondront-ils, le 7 novembre, au défi américain ? Leurs récentes déclarations semblent l'annoncer. Toutefois, « *nous n'aborderons le stade lunaire,* me déclarait récemment à Bruxelles un spécialiste soviétique, *que lorsque nous nous jugerons prêts.* »

Prêts ou non, les Américains — avec une chance de réussite accidentelle — affirment qu'ils vont recommencer.

C'est que l'aventure de « Pionnier I », qui s'est désintégré après avoir fait demi-tour, leur permet de reprendre confiance dans leurs techniques et de proclamer à juste titre qu'ils ont ouvert la route des espaces interplanétaires.

Ne restent à mettre au point que les procédés mécaniques dont j'ai évoqué la nécessité tout à l'heure. Lorsqu'il sera au point, l'autoguidage autorisera par surcroît un freinage progressif par contre-réaction, et permettra, en particulier, à des robots de se poser sur le sol de la Lune ou de Mars... Alors débutera une ère de découvertes fantastiques.

ALBERT DUCROCQ.

PEINTURE

Le dernier « fauve »

● ***Ex-coureur cycliste, ancien professeur de violon, gentleman-farmer, poète, polémiste, Vlaminck, qui vient de mourir, fut aussi peintre.***

« *QUOI ?... D'abord, je ne vote jamais. Et puis, qu'est-ce que c'est que cette histoire de référendum ? Connais pas !* »

MAURICE DE VLAMINCK
« *J'ai fait ce que j'ai pu.* »

Un déclic brusque. L'enquêteur qui, de Paris, effectue ses sondages avant le scrutin du 28 septembre s'égosille en vain. A l'autre bout du fil, dans sa résidence de Rueil-la-Gadelière, aux confins du Perche et de la Beauce, Maurice de Vlaminck, gentleman-farmer anarchiste, polémiste, poète aussi et peintre, surtout peintre, vient de raccrocher l'appareil.

« DES PETITS VIEUX TRES EMBETANTS »

C'est un géant bourru de 82 ans qu'une double congestion pulmonaire, l'hiver dernier, n'a pas réussi à abattre. Au printemps, il reprend sa place dans son atelier et y exécute une série de gouaches dont la verve rappelle les meilleures de ses premières œuvres (1). Il a décidé de réagir ainsi contre les jeunes peintres actuels qu'il considère, en général, comme des « petits vieux très embêtants ». Ces gouaches sont, en quelque sorte, son dernier message. La mort a finalement eu raison de lui, quelques mois après, le 11 octobre 1958.

Matisse, Derain, Vlaminck. Le dernier des grands « fauves » n'est plus. Il y a un demi-siècle, Vlaminck et ses compagnons renonçaient, en effet, aux demi-teintes et aux « astuces » académiques pour employer la couleur « crue » qui caractérise le fauvisme, première étape de cette grande révolution de la peinture moderne, annoncée par Cézanne, Van Gogh et Gauguin.

Ce n'est que beaucoup plus tard, vers 1925, que Vlaminck, Flamand d'origine, banlieusard de naissance, Normand d'adoption, ancien coureur cycliste, ancien professeur de violon comme son père et force de la nature, se décide à ne plus faire que du Vlaminck.

Déjà célèbre et riche, il se retire définitivement alors dans sa propriété de Rueil-la-Gadelière où il ne cessera de peindre — systématiquement — des séries de paysages en pleine pâte — meules de foin sous vent d'orage, routes enneigées, etc. — que pour prendre la plume et couvrir ses contemporains de tonitruantes injures.

LA VIE M'A TOUT DONNE

On lui a beaucoup reproché une commercialisation certaine de son immense vitalité et une certaine attitude de l'esprit qui emprunte à l'anarchie son refus de la morale coutumière sans adopter sa logique ni sa rigueur. Par bravade, il accepta, pendant la guerre, d'être avec quelques autres peintres et sculpteurs français l'hôte officiel de Hitler à Berlin.

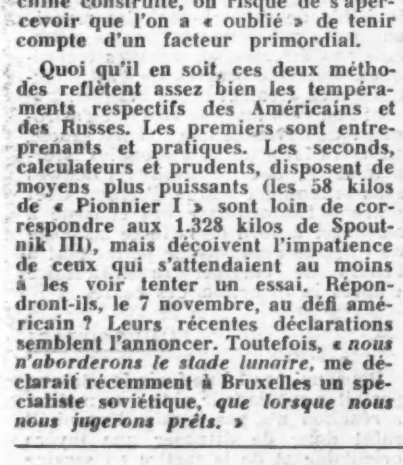
Mais, derrière le personnage truculent, agressif et gaffeur, il y a l'homme dont le testament (2) nous révèle, sans doute, la vraie nature : « *Je lègue aux jeunes peintres toutes les fleurs des champs, les bords des rivières, les nuages blancs et noirs qui passent au-dessus des plaines... La vie m'a tout donné. J'ai fait ce que j'ai pu, j'ai peint ce que j'ai vu.* »

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Exposées actuellement au premier étage de la Galerie Charpentier.

(2) Publié dans l'excellent livre que J.-P. Crespelle a consacré, cette année, à Vlaminck : collection « L'Air du Temps », éd. Gallimard.

Mots croisés n° 157



HORIZONTALEMENT : 1. Sa placidité est légendaire. — 2. Simple, pour certains billets. Pronom qui sonne comme une unité. — 3. Pas morose, pas lugubre, pas figé. — 4. Retarde le baisser de rideau. Sort promis jadis à l'homme, après la cueillette d'un certain fruit. — 5. Coule non loin d'un célèbre musée de peinture. Coupa un fil. — 6. Ces îles volcaniques font partie du Mezzogiorno. — 7. Dans la main de Rivière. — 8. Danseuses de marché. Suivi par un héron en appétit. — 9. Ne se dresse pas, même sur son séant. Bien qu'australien, ce coureur n'a pas participé aux Jeux olympiques de Melbourne. — 10. C'est une façon d'attirer à soi des vœux et bénédictions.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	S	S	E	T	T	E
2	H	E	U	■	P	O	I	S
3	A	I	L	L	E	U	R	S
4	R	O	T	U	L	E	■	O
5	R	U	A	D	E	■	E	R
6	E	■	N	I	E	L	L	E
7	T	H	E	O	■	E	M	U
8	I	O	■	N	E	R	I	S
9	E	T	C	■	S	O	R	E
10	R	E	C	E	T	T	E	S

Solution du n° 156

VERTICALEMENT : I. Permet de ne pas quitter le bâtiment de façon involontaire et précipitée. — II. Mis au pouce de Toto, pour en éviter la succion. Ce que fait le maire, ce que fait l'idéal. — III. Sa doctrine voit la multiplicité partout. — IV. Sur une des trois portes d'un immeuble qui a été divisé. Redoutable acquisition à l'ancienneté. — V. Heureux effet de réfraction. Nom allemand d'une ville polonaise. — VI. Entre en conflit, sur ses bords, avec la tramontane. Faisait fermer la bouche à Démosthène. — VII. Celle de la lettre ne doit pas être confondue avec celle du minerai. Revint vers son cher sud, plus vite qu'il n'aurait voulu. — VIII. Gagne aux courses.

Galerie Claude BERNARD
5 et 7, rue des Beaux-Arts, PARIS-6e
DAN. 97-07
WOLS

LUCIEN DURAND, 19, r. Mazarine (6e)
TAJIRI
SCULPTURES RECENTES

GALERIE ART VIVANT
72, boulevard Raspail - LITtré 99-61
LAN-BAR
17 octobre - 8 novembre

Galerie FURSTENBERG, 4, r. Furstenberg
LATTANZI
Du 14 au 31 octobre

Galerie GERARD MOURGUE
9, avenue de l'Opéra
FRENEL

CALENDRIER DES GALERIES D'ART

GALERIE MAEGHT
BRAQUE - CHAGALL - KANDINSKY - LEGER
MIRO - GIACOMETTI - CALDER - BAZAINE
UBAC - PALAZUELO - TAL COAT - CHILLIDA

Galerie J. BUCHER
9 ter, boulevard Montparnasse - SEG. 64-32
OMCIKOUS - NEVELSON
BATTA MIHAÏLOVITCH

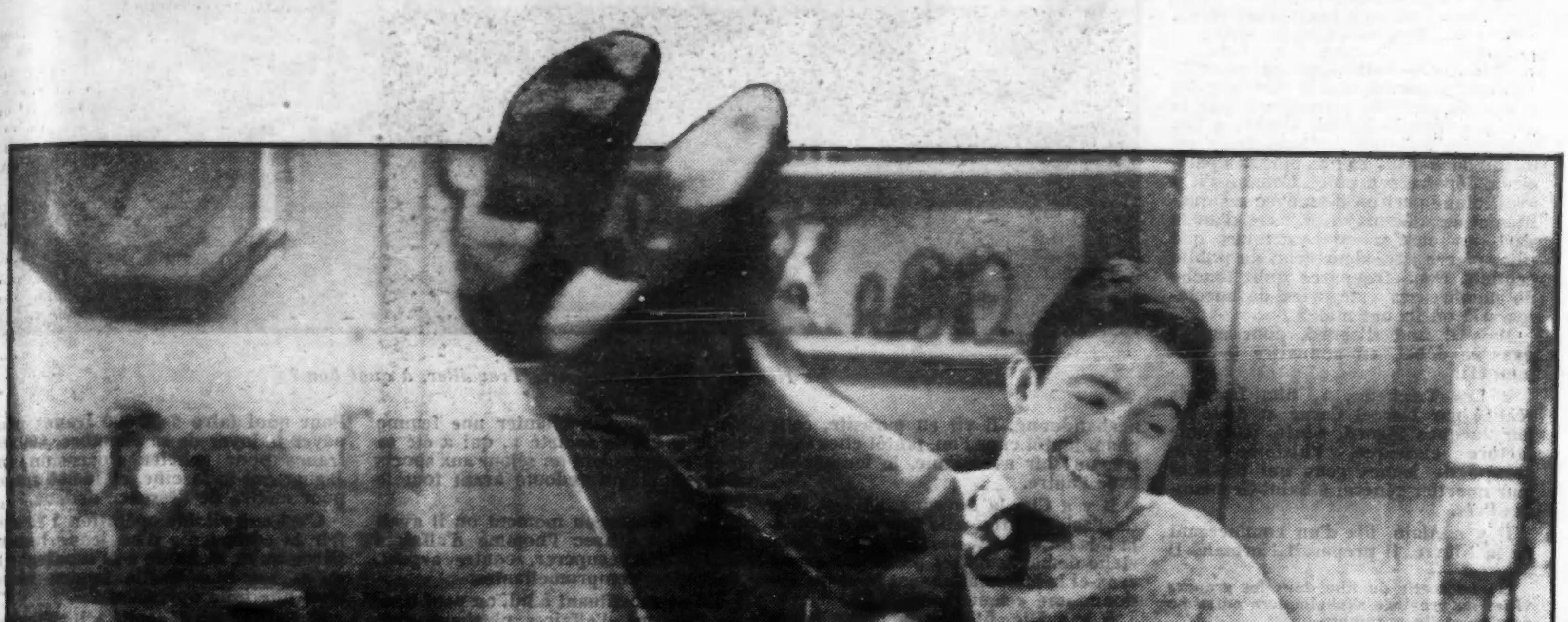
MARCEL C. COARD
36, avenue Matignon - PARIS (8e) - ELY. 28-16
EDWIN DORRIS
Du 14 au 28 octobre 1958

Galerie JACQUES MASSOL
12, rue La Boétie - ANJ. 93-45
BUSSE - CLERTE - CORTOT - DMITRIENKO
U. DUFRESNE - GASTAUD - GERMAIN
LAGAGE - MAISONSEUL - MANNONI
MOGENS ANDERSEN - RAVEL et KEY SATO

Spécial "L'Express"

Le film de Marcel Carné ouvre le débat

QUI SONT LES TRICHEURS ?



Bob (Jacques Charrier), l'un des « Tricheurs ».
Un poison dans le sang du monde.

AU SOMMAIRE

- **L'ÉVÉNEMENT** *par FRANÇOISE GIROUD*
- **A LA RECHERCHE DES TRICHEURS** *une enquête de JEAN CAU*
- **« JE N'AI RIEN INVENTÉ »** *un entretien avec MARCEL CARNÉ*
- ***A L'EST, MAREK HLASKO :*** **« UN INSTANT, FOSSOYEURS ! »**
- ***A L'OUEST, BILL HOPKINS :*** **« UNE CIVILISATION D'ASTHMATIQUES »**
- ***AU SUD, MIGUEL DE SALABERT :*** **« L'EXIL INTÉRIEUR »**

L'ÉVÈNEMENT

Qui sont les tricheurs ?

Blessant, provocant, irritant, un film français s'attaque à un problème majeur. Il agit sur le public comme un révélateur.

-DEMODE !
— *Percutant !*
— *Navrant !*
— *Passionnant !*
— *Vous n'y comprenez rien...*
— *Vous en êtes un autre...*

Ni querelle esthétique ni querelle de clans, il semble que la violence des prises de position provoquées par le nouveau film de Marcel Carné, « Les Tricheurs », projeté depuis une semaine dans deux grands cinémas parisiens, dépasse son objet. Comme s'il y avait d'une part un film, avec ses qualités et ses défauts de film, et d'autre part les cercles concentriques que cette pierre jetée dans l'eau du public produit. Peut-être parce qu'il touche de nombreuses catégories de spectateurs là où ils ont mal ?

Mais il faut d'abord, pour entrer dans le débat, en connaître le contenu (1).

« Les Tricheurs », film français réalisé par Marcel Carné et dialogué par Jacques Sigurd, conte, dans une facture classique, l'histoire d'un groupe de jeunes gens qui tiennent leur quartier général à Saint-Germain-des-Prés.

Il y a Alain, fils d'un commerçant de la Nièvre. Il préparait Normale. Il a abandonné, il vit en parasite, couchant tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, un soir avec l'une, le lendemain avec l'autre.

(1) La sortie du film dans les grandes villes de province s'échelonnera entre fin octobre et fin novembre.

Cabarets Dancings

CLUB CH. ELYSÉES Orch. O. CALLE LE SENECHAL
Thé t. l. jours. Soir. mercr., jeudi, vendr., sam. dim.

Chez PLUMEAU Place du Tertre MON. : 70-67
B. Lavalette - J. M. Proslier

Jean RIGAUX au SULLY du BOIS Pte Dauphine 23 h. 15

LE REVE DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

LE SHAKO 3 rue Vernet. Bal. 22.04
Francis LINEL

SUZY SOLIDOR
CABARET - 4, rue Balzac - BAL 21-95
Tous les soirs DINERS - 1.000 francs vin compris

Restaurants

GABY et son ambiance. Menu 1.500 francs Esplanade Invalides INV. 91-96

LIDO UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
ÉLY. 11 61
LIDO 21 h. DINER DANSANT
ÉLY. 11 62
LIDO 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P. Louis-Guérin & Fraday

MOCAMBO **** 12, r. Marignan ELY. 58-64 Diner-Spectacle
Roger NICOLAS - LA REVUE NOIRE

ROYAL St GERMAIN Pl. St-Ger.-des-Prés LIT. 42-63
MENU GASTRONOMIQUE 1.500 frs 3 MAGNUMS A DISCRETION

TOURISTE Pte Maillot-Pas 57-50 Diner spec. Banquets
MENU GASTRONOMIQUE 1.500 frs 3 MAGNUMS A DISCRETION

LA CHAMBRE :
Ne rien faire, ne pas bouger... Travailler, à quoi bon ?

Il y a Clo, la doyenne, 24 ans, fille de l'aristocratie. Elle use et abuse à la fois du whisky, des garçons, et de la riche demeure de ses parents, lorsque ceux-ci la lui abandonnent pour qu'elle donne une « sauterie ».

Il y a Mic, fille de la petite bourgeoisie parisienne. Sa mère tient un commerce de lampes. Son frère est mécanicien dans un grand garage. Elle a loué une chambre où elle vit seule. Elle survit en pillant le tiroir-caisse de sa mère ; en tapant son frère. Accessaires essentiels : électrophone et disques de jazz. Ambition essentielle : une Jaguar.

Et puis il y a tous les autres. Ce qu'ils ont en commun : un refus généralisé de travailler. A quoi bon ? De vivre selon les conventions en vigueur dans leurs milieux respectifs et en respectant les valeurs morales que l'on y prône. A quoi cela a-t-il mené leurs parents ? De devenir adultes. Pour ressembler à qui ? Bref, de s'intégrer à une société qu'ils méprisent en bloc et en détail mais qu'ils ne songent pas non plus à combattre. Pour mettre quoi à la place ?

UNE ADDITION DE SOLITUDES

Ils ne forment pas une collectivité, mais une addition de solitudes qui cherchent, dans l'alcool, dans la danse, dans l'acte sexuel, dans la vitesse, l'extase, le spasme dans lequel, pour un moment, on fuit et on se fuit.

Un jour qu'Alain vole un disque dans un magasin des Champs-Elysées — pour rien, pour le spasme — il est surpris par Bob.

Bob prépare une licence. C'est un enfant du « 16e » (cet arrondissement parisien dont le chiffre sert désormais à désigner une certaine bourgeoisie d'argent).

Argent de poche facile, scooter, bonnes manières et — sans doute — une certaine vacuité lui aussi, puisque le vol d'Alain le laisse plus amusé que choqué et noue l'intimité entre les deux garçons.

Alain présente Bob à « la bande ». Les garçons apprécient l'abondance de ses moyens, les filles sa jolie petite gueule de bourgeois bien lavé. On l'incorpore, au cours de l'une de ces « surboums » généreusement alimentées en alcool par Clo qui fournit aussi l'appartement de « Père » et « Mère ». Les autres jours ils dansent au « Vieux-Co » ou à la Huchette. Un soir, c'est Clo qui use de Bob comme dérivatif. Un autre, c'est Mic. La règle du jeu est que l'on ne s'attache jamais, que l'on tient l'amour pour un exercice technique, et que l'on se préserve jalousement de tout engagement, sentimental, professionnel, dans lequel on pourrait aliéner sa liberté.

Bob joue bien, et sans difficulté, la règle du jeu, jusqu'au moment où Alain le pousse un peu plus loin. Un membre de la bande fait chanter une femme de la « bonne société », qui a été sa maîtresse pendant un séjour aux sports d'hiver, et qui redoute avant tout le scandale.

Il a disparu au moment où il avait rendez-vous avec l'homme d'affaires chargé de récupérer, contre argent, des lettres compromettantes.

En se substituant à lui, on peut tirer de l'homme d'affaires plusieurs centaines de milliers de francs. Combien ? Mic fixe le chiffre : 630.000 francs. Pour quoi faire ? 20.000 francs pour payer le loyer de sa chambre, 600.000 francs pour acheter d'occasion une Jaguar qui la fascine, et 10.000 francs pour mettre de l'essence dedans.

C'est une vilaine opération ? Et s'offrir la compagnie d'un jeune homme parce qu'on s'ennuie à la montagne et qu'on est une vieille femme riche, c'est une jolie opération ?

Si Bob est un dégonflé, s'il redevient « un enfant du 16e » à la première occasion, qu'il le dise. Et si Mic est une

LA « SURBOUM » :
Dans l'alcool, dans la danse, la fuite.

« Les Tricheurs »

LE CAFÉ :
Le centre d'un univers qui se débine.

fausse affranchie qui nourrit des sentiments de dactylo enamourée à l'égard de Bob, qu'elle le reconnaisse.

L'un et l'autre relèvent le défi. Bob poussera le chantage jusqu'au bout. Mic ira dormir avec Alain et c'est sur le lit où il les trouve ensemble que Bob jette les 630.000 francs.

Mais, écœuré, il déserte la bande, il rentre dans sa « banlieue », le « 16e ». L'ennui est qu'il est amoureux de Mic. Et Mic de lui. Tout comme de bons petits jeunes gens. Pétrifiés dans leur personnage, dans leur convention, dans leur conformisme, ni l'un ni l'autre ne l'admettra. Même au moment où ils se retrouvent face à face, jouant au jeu de la vérité, ils mentent. Ils trichent. Alain est présent, ironique, devant lequel ni l'un ni l'autre n'acceptera de perdre la face.

UN JUGEMENT SUSPECT

Alors Mic prend sa belle Jaguar et fonce, la nuit, sur la route. Elle roule longtemps, de plus en plus vite. Les phares d'un camion l'éblouissent. Se jette-t-elle volontairement sur le camion ? Accident. Elle meurt à l'hôpital.

— *Qu'est-ce qu'ils ont donc dans la peau, ces jeunes gens ?* murmure le chirurgien.

— *Un univers qui se débine... Cinquante ans de pagaille derrière eux et sans doute cinquante autres devant...*

répond le frère de Mic, qui ne fait pas partie des « tricheurs », qui les a durement jugés mais qui entr'aperçoit soudain combien il est difficile d'accuser.

Bob passera sa licence et réintégrera son milieu. Mais l'univers ne se « débine-t-il » pas là aussi ?

Clo, enceinte d'elle ne sait trop qui, épousera un jeune homme de son clan, plus regardant sur la dot que sur la vertu. La bande est disloquée. Mais d'autres, toutes pareilles, continuent.

Voilà ce que raconte « Les Tricheurs ». La fin est longuette. La course nocturne est un morceau d'anthologie cinématographique. Les jeunes interprètes, à peine connus, sont tous excellents et dirigés de main de maître (1).

(1) Mic : Pascale Petit ; Clo : Andréa Parisy ; Bob : Jacques Charrier ; Alain : Laurent Terzieff.

BROADWAY VO
VENDÔME VO
GIULIETTA
MASINA
dans
Fortunella
PRIMÉ AU FESTIVAL MONDIAL
DE BRUXELLES 1958

Roland Lesaffre justifie, dans le rôle difficile du bon frère, la confiance de Marcel Carné. Les parents, à peine entrevus, sont traités avec intelligence et tact. Sur ces différents points, tout le monde est à peu près d'accord. Alors, pourquoi tant d'âpreté dans la discussion entre partisans et détracteurs du film ?

Laissons les « croulants » qui déclarent, outrés : « *Mon fils — ou ma fille — n'a rien de commun avec ces gens-là.* »

D'abord, ce n'est pas de leur fils et de leur fille qu'il s'agit. Ensuite, qu'en savent-ils ?

Ce sont souvent les mêmes qui se sont délectés en voyant « La Fureur de vivre », parce qu'il s'agissait de la jeunesse américaine — et qui ne se sont pas privés d'en conclure que toute l'Amérique était pavée de James Dean — qui se drapent aujourd'hui dans leur dignité nationale offensée.

A l'une des premières représentations, un couple, sympathique, murmurait : « *Mon Dieu, heureusement que les petites sont en pension.* » C'était là une réaction plus honnête.

Les adversaires sérieux du film lui reprochent essentiellement :

— de mettre en scène des personnages d'une époque révolue (1945-1950) ;

— de schématiser leurs mécanismes.

Ces échantillons de la jeunesse ont-ils réellement disparu ? Il y a dans le jugement de ceux qui prétendent les avoir frôlés et qui croient, aujourd'hui, à leur disparition, quelque chose d'inquiétant : c'est qu'ils ont vieilli. Un peu. Pas assez. Pas assez pour être tout à fait détachés, objectifs, même s'ils n'ont subi que les effets très amortis de l'angoisse juvénile. Assez pour souffrir de ne plus faire partie de la jeunesse.

Croire que l'esprit de révolte s'est éteint partout, en même temps que l'on acceptait soi-même de l'abdiquer, est plus facile que de s'admettre résigné, soumis, intégré, alors que le foyer de révolte demeure.

APRES LA MORT DE DIEU

Aussi le jugement des « vieux jeunes » est-il vaguement suspect. Marcel Carné raconte d'ailleurs ici où il a pris ses modèles. (*Voir pages 18-19.*)

Lorsqu'il s'agit d'intellectuels, l'irritation que provoque « Les Tricheurs » est presque inévitable.

Tous ceux qui ont fortement ressenti, entre 16 et 25 ans, l'absence de structures sociales et de valeurs morales auxquelles se raccrocher ou contre lesquelles se dresser, ont souvenir d'avoir éprouvé et manifesté leur détresse autrement qu'en écoutant du jazz au « Vieux-Co », et en d'autres termes qu'Alain, Mic et Clo. Mais ils ont aussi écouté du jazz, mais ils ont aussi discuté avec des copains, sur le mode nonchalant et définitif. Ce que le film comporte de vérité leur fait donc sentir plus vivement encore ce qui lui manque pour traduire la complexité de la crise qu'ils ont, eux, traversée.

LES DISQUES :
Quand on ne peut pas les acheter, on les vole.

Sans l'authenticité formelle, ils ne retrouvent pas leur vérité, celle que Sartre exprimait ainsi à l'aube de l'ère atomique :

« *Je vois beaucoup de jeunes gens réfléchis et modestes qui ne se reconnaissent aucun droit, pas même celui d'espérer. (...)*

« *A la prochaine, la terre peut sauter : cette fin absurde laisserait en suspens pour toujours les problèmes qui font depuis dix mille ans nos soucis. Personne ne saurait jamais si l'homme eût pu surmonter les haines de race, s'il eût trouvé une solution aux luttes de classe. Lorsqu'on y pense, tout semble vain. (...)*

« *Nous voilà revenus à l'an mille, chaque matin nous serons à la veille de la fin des temps ; à la veille du jour où notre honnêteté, notre courage, notre bonne volonté n'auront plus de sens pour personne, s'abîmeront de pair avec la méchanceté, la mauvaise volonté, la peur dans une indistinction radicale. Après la mort de Dieu, voici qu'on annonce la mort de l'homme. (...)*

« *La guerre, en mourant, laisse l'homme nu, sans illusion, abandonné à ses propres forces, ayant enfin compris qu'il n'a plus à compter que sur lui.* »

Dans une courte scène, le film tente d'indiquer ce que contient ce texte. Mais était-ce entièrement exprimable à l'écran ? Sans doute non, pas plus que n'était traduisible une dimension essentielle de l'univers de la jeunesse : l'ennui et la totale inaction.

Ne rien faire, ne pas bouger... On danse et on s'agite bien un peu trop dans le film. Mais c'est là une critique de détail.

Un garçon de 30 ans, fort honorablement connu aujourd'hui, mais qui a totalement vécu la vie de Saint-Germain-des-Prés, a fait, au sujet des « Tricheurs » l'observation suivante, peut-être la plus juste :

« *Le film*, dit-il, *semble poser comme postulat que, par opposition à un système social déterminé et qu'elle refuse, une certaine jeunesse a érigé un autre système, une sorte de contre-morale. Je pense en particulier au personnage de Mic, la jeune personne pour qui le comble du déshonneur serait d'aimer un garçon et de ne pas changer de partenaire toutes les nuits.*

« *Or, je dis que cela est faux et que l'erreur doit être relevée qu'il y a là une image erronée des rapports entre filles et garçons, rapports qui sont souvent très jolis, très sincères, très fructueux. Ce qui caractérise les relations entre garçons et filles d'aujourd'hui, ce n'est nullement une revendication de « liberté », une façon de vivre selon des contre-conventions. C'est l'indifférence à la morale qui a régi, avant eux, ces rapports.*

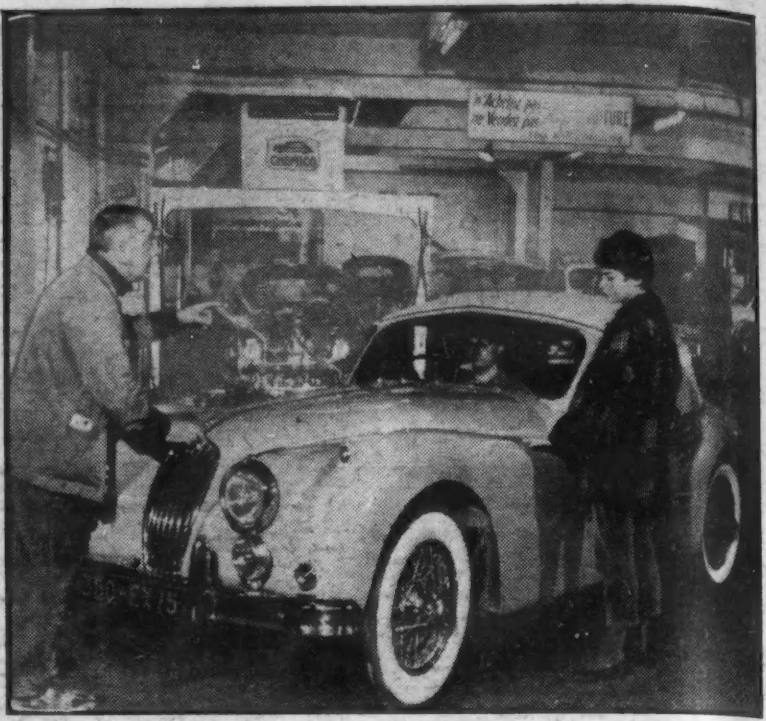
« *Ils ne s'insurgent nullement contre elle, ils l'ignorent. Elle n'existe simplement pas. Alors, pourquoi la défier ? La base de leur comportement, c'est le refus de la contrainte, aussi bien physique que morale. C'est l'absence de comédie.*

« *Une fille aime-t-elle un garçon ? Mais elle le montrera ! Tout de suite ! Et elle ne se jugera ni ne sera jugée « cloche » parce qu'elle lui sera fidèle. La réciproque est vraie. J'ajoute que si la facilité avec laquelle certaines essayent un partenaire multiplie le nombre de partenaires, elle déclenche aussi, du côté des garçons, une réprobation fondamentale. Justement parce que les filles sont libres,*

→

FOLIES-BERGÈRE
NOUVELLE REVUE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

LE SCOOTER : *Payé par papa.*



LA « JAG » : *Récupérée sur la société.*

qu'elles n'ont pas le mérite ni le prestige d'avoir à conquérir cette liberté sur la société, l'usage qu'elles en ont est jugé. »

Cette observation est capitale, parce qu'elle marque encore mieux ce par quoi la crise de la jeunesse contemporaine se distingue des précédentes. On ne s'intègre bien, on ne se révolte bien que contre ce qui existe fortement. Quand rien n'existe, on cherche à édifier sa propre morale et on y arrive plus ou moins. Les forts y parviennent parfois, les faibles restent suspendus dans le vide. Et pas seulement à 20 ans.

« *Nous avons sous-estimé,* vient de déclarer M. Pierre Sudreau, *les forces d'inertie de ce pays.* »

Plus tard, les nécessités matérielles, les obligations professionnelles, familiales masquent le vide et contraignent, en particulier, au travail. On s'agite, on court, on va, on vient, on parle. Mais confusément, obscurément, on sait que le moteur tourne à vide. Heureusement, il y a la radio, il y a la télévision, il y a le cinéma, il y a le bruit, le bruit formidable de la vie moderne qui épargne à l'homme l'angoisse d'entendre sa rumeur intérieure.

Si cette analyse est juste, le problème est immense. L'est-il ? Certains le nient et s'appuient sur deux séries d'arguments :

I. — Comme les chiens, les hommes ont tous, adolescents, « la maladie », plus ou moins virulente. Les uns en meurent, les autres s'en aperçoivent à peine. Elle est inévitable. Nos jeunes contemporains n'ont rien inventé, sinon la forme, particulière à chaque époque, qu'emprunte leur maladie. N'en parlons plus. « Ça » leur passera.

Il est vrai que le mal de la jeunesse est éternel. Mais regardez en France, en Angleterre, en Amérique, en Italie, en Pologne, les hommes et les femmes de 30 ans, de 35 ans, lorsqu'ils ne sont pas totalement investis par les difficultés matérielles. Avez-vous sincèrement l'impression que « ça » leur a passé ? Le problème des jeunes Espagnols (*Voir p.* 23) est un peu différent. Là, la férule est forte. Donc la révolte, intense. Mais les « angry young men » (*Voir p.* 22) ne sont pas des enfants. Marek Hlasko, l'écrivain polonais que son cri de détresse a refoulé hors de son pays (*Voir p.* 21) n'est plus un adolescent. Et il n'y a pas de semaine qu'un film ou un roman américain n'exprime l'angoisse de « l'homme au complet gris », l'homme moyen qui se demande : « *Qu'est-ce qui me fait courir ?* »

II. — Dans tous les pays se trouvent en majorité des jeunes gens laborieux, aux mœurs saines, qui ne s'interrogent pas trop sur le sens de la vie et qui croient, en tout cas, le trouver dans leur travail, dans leur foyer, dans leur foi. Alors, pourquoi monter en épingle le dérèglement de quelques-uns ?

C'est exact. Seulement, lorsque nous évoquons aujourd'hui la jeunesse de 1830, par exemple, quelle image surgit, sinon celle d'un jeune tuberculeux romantique ? Pourtant il y avait certainement, en 1830, une immense majorité de jeunes Français, de jeunes Allemands, de jeunes Anglais aux poumons sains et aux mœurs rudes. Ce sont tout de même les autres qui ont marqué leur époque.

La « Beat Generation » américaine, « lasse de ce monde neuf » (*Voir p.* 30), les « teddy boys » anglais, les « vitelloni » italiens, les « hooligans » polonais, les « tricheurs » français ne constituent qu'un petit groupe à l'intérieur de leur pays. Mais ce petit groupe n'est pas une écaille sur la face saine d'une société. C'est un poison dans le sang du monde où il vit.

Les vrais révoltés sont salubres, nécessaires. Ce sont eux qui font avancer le monde. Mais où sont-ils ? Pas parmi les « tricheurs » en tout cas. Eux, le monde, ils s'en f..., parce que « lorsqu'on y pense, tout semble vain ».

Les ignorer ? Les nier ? Les étouffer sous le silence ? Cela était bon du temps que « Les Nourritures terrestres » trouvaient deux mille lecteurs.

Aujourd'hui, nous vivons sous le règne du plus puissant véhicule de diffusion de la pensée. Le film aura à peine commencé sa carrière qu'il aura déjà atteint une audience plus large qu'un livre à gros tirage. Des millions de jeunes gens ont vu dans tous les pays « La Fureur de vivre » et verront « Les Tricheurs ».

Le film de Marcel Carné, par l'impression qu'il produit tant sur ses supporters que sur ses adversaires, par la responsabilité qu'il assume en fixant un certain visage d'une certaine jeunesse, par l'enchaînement de réflexions auquel il contraint, sera, qu'il plaise ou non, un événement.

FRANÇOISE GIROUD.

L'AMOUR : *Une affaire technique.*

ENQUÊTE

A la recherche des « Tricheurs »

● ***Samedi soir dans les bals et les cafés où les jeunes se réunissent, Jean Cau (32 ans) a cherché et trouvé les héros du film de Marcel Carné parmi beaucoup d'autres.***

SAMEDI SOIR, 22 H. 30.

LES salons du premier étage de la mairie de Colombes sont illuminés. Un calicot annonce : « Grande Nuit du Jazz ». Un coup d'œil sur l'orchestre : tous les musiciens du Club Saint-Germain-des-Prés sont là qui déchaînent ce vacarme organisé, appelé « jazz » et auquel, par une allergie qui me suivra dans la tombe, je n'entends goutte.

Moustache, le chef d'orchestre, roule vers moi ses cent vingt kilos.

— *Oui,* m'explique-t-il, *du jazz à Colombes ! Du vrai jazz ! Tiens, y a seulement cinq ans, c'était impensable ! Colombes, c'était comme qui dirait « Le Temple de l'Accordéon » ! Mais ça commence, ça commence bien... Regardez-moi ça !...*

Moustache contemple les couples avec la satisfaction d'un père missionnaire qui, dans une église de fortune, admirerait des Jivaros chantant psaumes et cantiques au cœur de la jungle.

— *Pas à dire, le tango en prend un coup...* conclut-il. *Des petits gars des usines Berliet qui commencent à « mordre » au jazz...*

Mesurant l'étendue de la conversion, il hoche la tête. La dernière mesure de l'orchestre projette en face de moi un blondinet aux yeux bleus plissés et au pantalon étroit.

— *Vous faites des photos pour un journal ?*

SALLE PLEYEL
Dimanche 19 octobre, 21 heures
SOIREE DE CLOTURE DE LA SEMAINE DU
COURT MÉTRAGE
ET DU DOCUMENTAIRE
D'U.R.S.S.
Les Feux de la Station NIRNY
Un saut dans la stratosphère
L'Anon de Magdana
300 et 400 francs
Tarif réduit aux étudiants

— *Oui. On va prendre un verre ?*

Il entraîne une fillette de dix-sept ans :

« Viens, on va discuter. »

Lorsque nous nous dirigions vers le bar, le blondinet m'a dit être « étudiant aux Beaux-Arts ».

— *Alors, tu es étudiant ?*

— *Non, j'ai menti. Je suis « dans les voitures ».*

LE MOT « OUVRIER »

Phénomène banal : tous les jeunes gens que je rencontrerai ce soir au cours de mon enquête seront « dans les voitures », travailleront « dans des ateliers », seront « employés »... Tous ennobliront leur profession et la qualifieront en termes compliqués comme s'ils étaient chez un graveur de cartes de visite. Le chef-d'œuvre sera atteint par un apprenti de Simca qui me dira être : *« attaché à l'industrie automobile »*.

Le mot *ouvrier* n'arrive pas à passer leurs lèvres. Quant aux filles, elles sont toutes « vendeuses » ou « secrétaires », même si leurs mains trahissent l'exercice d'une profession plus humblement manuelle. Il y a là comme une honte secrète, comme une volonté — avec les moyens du bord, c'est-à-dire par le langage et le mensonge — de s'évader de sa classe.

Le blondinet est un homme et le prouve en vidant sec le verre que je lui ai offert alors que la jeune fille y mouille ses lèvres avec des précautions de chat.

— *Oui, en mai, je pars au service militaire. En Algérie, sans doute.*

— Ça t'embête ?

— *Même si ça m'embêtait, ça serait le même prix, alors...*

Je leur demande s'ils « s'amusent », s'ils font des surprise-parties, s'ils vivent chez leurs parents et si ceux-ci font peser sur eux « une contrainte ».

— *Moi, ils sont « compréhensifs »...* dit la fillette.

Le blondinet coupe :

— *Moi, je vais vous dire : les parents, faut bien l'avouer, on en a besoin et on s'en aperçoit. Ensuite, forcément que les jeunes on fait les malins. Mais à seize ans, on se rend compte qu'à quatorze ans on était un peu con ; à dix-huit, on se dit qu'à seize on était toujours con, à vingt, etc. Vous comprenez ? Ça rend prudent.*

— Vous aimez le jazz ? Y'a du monde, hein ?

— *Ça marche. Mais si c'était du tango et du slow vous auriez quatre fois plus de monde.*

Le jazz (le vrai) trace une ligne de démarcation. Celui qui l'aime s'évade.

On se quitte. J'invite à danser une grosse petite blonde aux joues, aux dents, aux yeux épanouis du bonheur d'exister. Elle déplore la mort des bals de banlieue :

— *Rien à Levallois, rien à Puteaux, rien à Colombes... C'est fini, quand on veut danser, on est obligé de « descendre » à Paris. On va à Mimi-Pinson, au sous-sol de l'Olympia. Les orchestres sont bons, mais je n'y vais pas souvent. Le métro, quand on le rate, c'est pas drôle...*

Elle travaille. Elle est « dans un service de manutention ». Solide comme un roc, avec des idées bien arrêtées, et qui aident à vivre. Je raccompagne à sa table cette gerbe de santé.

LE BAL DE LA MARINE

23 h. — Quai de Grenelle. « Le Bal de la Marine ». Entrée : 320 francs, 270 francs pour les militaires en tenue. La salle qui a été « modernisée » est pleine à craquer. Des gauchos aux manches ruisselantes de volants, sur une estrade à peine surélevée, déversent dans plusieurs centaines de paires d'oreilles des regrets de pampas, de palmiers et de nuits « tropicales ».

A la porte du bal, sur la petite place ouverte sur le quai, peu ou pas de scooters : c'est la jeune foule des métros de l'aube et du soir qui dévale les escaliers et parfois saute les portillons.

Les gars sont propres, en costume « des dimanches », brillantinés et coiffés avec amour. Ils arborent des chemises blanches au col haut monté, des souliers de cuir noir ou de daim passé. Au poignet, des montres énormes, dorées, au cadran compliqué, symbolisent des richesses rêvées.

Les filles sont vêtues de couleurs. Elles mâchent volontiers du chewing-gum et, dégagées du corsage ou sur le « décolleté », des petites croix d'or pendent à de fines chainettes. Elles bavardent entre elles (*« Ah ! non, je n'y suis pas allée. Je lui ai dit : « Vous auriez pu m'écrire, je vous avais donné mon adresse ». Alors il m'a répondu qu'il l'avait perdue. Alors, je lui ai dit qu'il l'avait notée. Alors, il m'a dit « non » et moi je lui ai dit : « Montrez-moi votre carnet ». Parce que moi, je l'avais vu qu'il la notait sur son carnet. Il a dit « non » et moi des menteurs pareils j'en ai rien à faire. Alors, etc. »*). Elles rient en portant la main devant la bouche. Lorsque l'orchestre attaque un paso-doble ou une valse, elles dansent souvent entre elles (*« Non, merci monsieur, pour le paso-doble, je ne « m'entends » qu'avec mon amie »*).

« ON VEUT RIGOLER »

Trois garçons m'abordent :

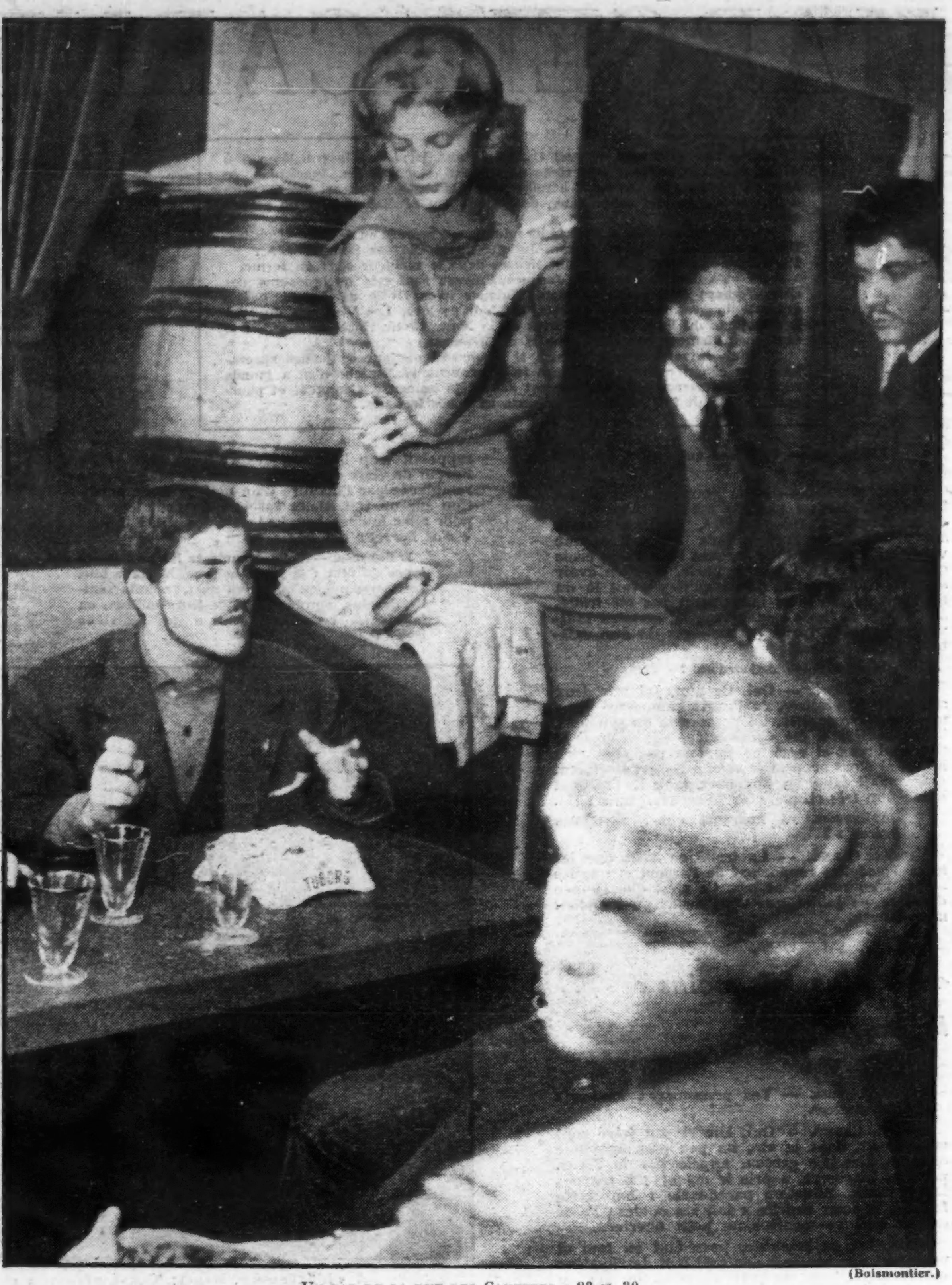
— *C'est pour un journal ? Vous faites un truc sur le bal ?*

— Oui...

Ils sont de Montrouge et « mécaniciens ». Ils ont l'intention de « draguer » toute la nuit en attendant le premier métro et comme je leur demande s'ils espèrent que des filles les aideront à meubler cette attente, ils rient et se regardent sans trouver immédiatement de réponse.

— *On sait jamais... Ce qu'on veut surtout, c'est rigoler, quoi.*

(Suite en page 20.)


(Boismontier.)

UN BAR DE LA RUE DES CANETTES : 23 H. 30.
La réalité dépasse la fiction.

OLD ENGLAND
12, BD DES CAPUCINES - PARIS
PRÊT A PORTER
Pardessus 3/4 "Rodex"
à partir de.................. 28.000 Fr.
Complets Ready-Made
à partir de.................. 39.000 Fr.
DANS LA MEILLEURE QUALITÉ ANGLAISE

l'eau qui fait du bien
VICHY ETAT
CÉLESTINS
digestive
diurétique
rafraîchissante

MARCEL CARNÉ : « J

Avec Les Tricheurs, Marcel Carné, 49 ans, a réalisé le treizième film de sa carrière, une carrière riche en œuvres importantes. Assistant de Jacques Feyder (La Kermesse héroïque), ce fils obstiné d'un artisan ébéniste a fait, avant guerre, avec Jenny, des débuts qui révélaient déjà un métier solide.

Depuis, son œuvre a comporté un minimum d'erreurs ou de demi-réussites. Encore celles-ci (Thérèse Raquin, Juliette ou la Clé des Songes, L'Air de Paris) ont-elles toujours été ambitieuses dans le meilleur sens du terme.

De sa collaboration avec Jacques Prévert sont nés quelques-uns des chefs-d'œuvre du cinéma français. Humour avec Drôle de drame, poésie dramatique avec Quai des brumes, Le Jour se lève, Les Visiteurs du soir, Les Enfants du Paradis, Les Portes de la Nuit. (Pour Hôtel du Nord, il a exceptionnellement collaboré avec Henri Jeanson.)

Depuis la sortie des Tricheurs, il reçoit chaque jour de jeunes spectateurs, un courrier d'une abondance telle qu'aucun réalisateur n'en a jamais reçu. La répercussion de son film est donc déjà immense. Comment et pourquoi l'a-t-il fait ? C'est ce qu'il raconte ici à nos lecteurs.

L'Express. — Qu'est-ce qui vous a incité à faire ce film ?

MARCEL CARNÉ. — Pour vous le dire, il me faudrait parler un peu de ma vie privée... Je suis célibataire, très bohème, et je fréquente Saint-Germain-des-Prés depuis au moins une vingtaine d'années, avec Jacques Prévert. Je crois connaître le milieu dont je parle, pour en avoir suivi l'évolution. J'ai pensé qu'il y avait là un film à faire, un sujet qui n'avait pas été traité. J'ai eu l'occasion de connaître, là, certains individus. Les principaux personnages du film existent, je les connais.

L'Express. — Aujourd'hui ?

MARCEL CARNÉ. — Oui. Ce film, j'ai mis deux ans pour le réaliser. Je l'avais commencé pour une première société. En possession du synopsis, ladite société a été épouvantée, elle a jugé le film scabreux et nous ne sommes pas allés plus loin. J'ai alors proposé le sujet à Robert Dorfman, qui voulait faire un film avec moi. Il s'agissait d'une film très risqué, cher avec des jeunes ! (1).

L'Express. — Pourquoi « cher avec des jeunes » ?

MARCEL CARNÉ. — La tradition veut que les films à vedettes rapportent de l'argent et que les autres n'en rapportent pas. Ce n'est que l'année dernière, en juillet, que nous avons pu vraiment nous lancer.

« Ni plus ni moins : la mort »

L'Express. — Les personnages, avez-vous dit, existent.

MARCEL CARNÉ. — Oui, Mic et son frère sont maintenant, dans la vie, un peu plus âgés que dans le film. Le garçon, appelé par le S.T.O. pendant la guerre, a pris le maquis ; il n'a pas fait d'études. Situation paradoxale : dans cette famille, la sœur cadette a fait ses études ; l'aîné est en quelque manière un petit ouvrier.

Alain, lui, se promène, possédant en tout et pour tout une brosse à dents (il faut de l'hygiène quand même !) et un petit cartable, lié par un ruban, qui contient des disques. Il n'a pas de domicile fixe, couche chez l'un ou chez l'autre, mange quand il peut.

L'Express. — Son âge ?

MARCEL CARNÉ. — 21 ou 22 ans. Bien entendu, il dit pis que pendre de sa famille.

Le personnage de Mic est également représenté par une fille que nous connaissons. Elle vit actuellement dans une chambre sordide, parce qu'elle ne veut pas habiter chez sa mère.

L'Express. — Quel âge a-t-elle ?

MARCEL CARNÉ. — Elle a bien 23 ans. C'est une grande et jolie fille. Elle mène cette vie et caresse vaguement le projet de faire du cinéma...

L'Express. — Vous n'avez pas voulu l'engager ?

MARCEL CARNÉ. — Non. Elle faisait trop vieux pour le film.

La grande difficulté, évidemment, était de rendre tous ces gens sympathiques.

Notez que je me suis inspiré de nombreuses phrases entendues dans ce milieu : « On vole bas... », « Tu faisais sous-marin » (c'est de leur dialogue), et de beaucoup d'éléments qui ne sont que de la décalcomanie. J'en possédais des pages entières !

Quatre ou cinq jeunes ont recueilli pour moi une précieuse documentation. Par exemple, l'histoire extraordinaire des ascenseurs. Quand il y a « surboum » dans une maison où se trouvent deux ascenseurs, deux garçons montent sur le toit des ascenseurs... On fait partir en même temps les deux ascenseurs... et il s'agit de se jeter à plat ventre le dernier à l'arrivée au plafond. Autrement dit, on risque, ni plus ni moins, la mort ! Nous y avons renoncé parce que cela rappelait trop la scène des voitures dans « La Fureur de vivre », de James Dean. Et nous l'avons remplacée par l'histoire d'un petit chat en perdition sur un toit. Deux garçons risquent leur vie pour aller le chercher. Et l'un d'eux dit, à la fin : *« J'ai horreur des chats. »*

L'Express. — Vous connaissez les principaux types du film : le jeune homme, la jeune fille. Les personnages que vous avez traduits sont-ils, de plus, représentatifs de leurs milieux, ou faut-il les considérer comme des individus isolés ?

(Machalsch…)

A « L'EXPRESS », MARCEL CARNÉ RÉPOND A UNE QUESTION DE FRANÇOISE GIROUD.
« Je vais vous raconter l'histoire des ascenseurs. »

MARCEL CARNÉ. — Il suffit de passer trois heures au café Bonaparte, par exemple, pour rencontrer des tas d'individus comme ceux que j'ai montrés dans le film, à quelques variantes près.

Ces garçons et ces filles ne font absolument rien ou vivent chez papa et maman. Ils font un peu de figuration, quelquefois, ou se livrent à quelque petit trafic. C'est tout. On discute, on écoute la musique : c'est ce que j'ai tenté de faire ressortir.

L'Express. — Qu'avez-vous voulu dire, à travers votre film ? Qu'est-ce qui vous a séduit dans un tel sujet ?

MARCEL CARNÉ. — Il faut que je sois tenté par des personnages, une atmosphère, une histoire, pour entreprendre un film qui m'intéresse. J'avoue que l'histoire vient souvent en dernier lieu. Dans un film, le détail compte plus que l'armature dramatique. C'est mon point de vue.

Là, j'ai été séduit par l'atmosphère, le milieu, les personnages. Et puis, j'ai eu l'idée de ce thème : un couple que rien ne séparerait, ni les raisons sociales, ni des raisons de famille, rien !... et qui se créerait ses propres tabous, autrement dit qui ferait son propre malheur, comme dans le film.

Il y a eu, évidemment, plusieurs versions. Nous en avons abandonné une première, dans laquelle Bob, le garçon, se suicidait. Dans la seconde, il faisait un mariage de raison et épousait Clo parce qu'il pouvait, avec elle, parler de Mic. Tout cela était un peu trop romantique.

Alors que je faisais appel aux jeunes, le plus gros écueil à éviter était de me tromper dans le choix des acteurs principaux, hommes ou femmes. J'ai un peu prospecté, j'ai vu des films inédits, j'ai procédé par éliminatoires, co… on le fait toujours. Finalement, pour chacun… rôles, il restait quatre ou cinq postulants. … chose singulière : parmi les milliers de gar… et de filles qui ont défilé dans mon burea… car j'en ai bien vu des milliers ! — mon c… s'est fixé dès le début. Quand j'ai vu Terzi… la télévision, Charrier dans « Le Journal d'A… Frank » et Pascale Petit dans « Une Vie », … su qu'ils seraient mes héros.

« Tous des croulants »

L'Express. — Tout le monde relèvera… phrase de votre film, celle que pro… Roland : « Nous sommes dans un m… qui se débine... ces jeunes ont cinquante a… pagaille derrière eux... sans doute … devant. » Elle semble donner la clé de ce… vous avez voulu dire. Est-ce exact ?

MARCEL CARNÉ. — Pour juger équitablemen… l'esprit de ce film... il faut considérer qu… scénario a été écrit bien avant le 13 mai… ne veux pas dire que tout a changé — ne… faites surtout pas dire ce que je ne me pro… pas de dire ! — mais le pessimisme général é… plus grand alors. Je ne veux pas faire de p… tique, on a déjà trop tendance à cela ; mais… faut bien voir qu'à tort ou à raison, une ma… rité (je ne dis pas l'unanimité) croit en … avenir meilleur dans l'immédiat. En fait, … l'avenir le dira.

L'Express. — Vous considérez que les co… tions de notre temps sont à l'origine de … manière de vivre de cette jeunesse ?

MARCEL CARNÉ. — Indéniablement. Vous l'av… d'ailleurs fort bien remarqué au cours de vo… enquête sur « La Nouvelle Vague » : ce q… frappe, avant tout, dans cette jeunesse, c'est s… apolitisme. Avant la guerre, autant que je m'… souvienne, les étudiants faisaient beaucoup p… de politique. Les étudiants d'Action françai… les étudiants communistes, les étudiants soci… listes. C'est très net : ils en font beaucoup moi… Nous avons essayé de l'indiquer dans le film.

Les jeunes, maintenant, ne se soucient pas … politique ; pour eux, tous les hommes politiqu… sont des « croulants », y compris M. Kroutche… D'après ce que j'ai constaté, ils vivent dans … quasi-certitude d'une guerre atomique p… laquelle, tôt ou tard, l'humanité est appelée … disparaître. Pas un instant ils ne considère… qu'un « modus vivendi » général pourra to… arranger : donc, pourquoi s'en faire !

Les jeunes ne mettent leur confiance en auc… homme politique, et, sur ce point, tous les g… çons et filles que j'ai pu entendre m'ont répon… assez sincèrement, je crois.

L'Express. — Vous dites : que vous avez p… entendre... Auriez-vous fait une enquête pa… culière auprès de la jeunesse, à l'occasion d… ce film ?

(1) « Les Tricheurs » a coûté 280 millions. A titre de comparaison, « En cas de malheur » en a coûté 332.

J'AI RIEN INVENTÉ »

MARCEL CARNÉ. — Oui.

L'Express. — Comment ?

MARCEL CARNÉ. — Bien introduit à Saint-Germain-des-Prés, j'y connais énormément de gens ; j'ai rencontré beaucoup de jeunes dans les cafés, les « surboums », chez des amis. Je me documentais sans même dire que je faisais un film.

Encore une fois : je n'entends pas généraliser, même dans ce milieu où j'ai pu rencontrer des êtres d'exception. Peut-être mon film ne reflète-t-il pas la pensée de tous, mais je ne crois pas avoir trahi celle de ceux que j'ai pu contacter.

Le premier accueil réservé à mon film est évidemment singulier. Très singulier ? Non à vrai dire : les « au-dessus de 50 ans » sont outrés.

L'Express. — Outrés ?

MARCEL CARNÉ. — Je ne sais si je peux le dire : on a demandé son opinion à M. Remaugé...

L'Express. — Qui est-ce ?

MARCEL CARNÉ. — ...le directeur général de « Pathé ». Il a répondu : « *Ne me parlez pas de ce film ; c'est une honte qu'un tel film passe dans mon établissement.* » Mais il n'est pas impossible que des parents outrés découvrent un jour avec stupeur qu'ils ont prêté leur appartement pour organiser une petite sauterie, et que... « cela » s'est passé dans leur appartement, pendant qu'ils n'étaient pas là. Ce n'est pas impossible !

AU STUDIO, MARCEL CARNÉ DIRIGE ANDRÉA PARISY ET JACQUES CHARRIER.
« J'ai su tout de suite qu'ils seraient mes héros. »

L'Express. — La réaction des autres, alors ?

MARCEL CARNÉ. — Mes plus fidèles « supporters », si je peux dire, sont les « entre seize et vingt ans ».

L'Express. — Vraiment ?

MARCEL CARNÉ. — Certains m'ont fait part de leurs réflexions, ce qui m'a fait plaisir. Ils attendaient le film, je n'irai pas jusqu'à dire avec sympathie, mais en se demandant ce que ce « croulant » avait bien pu faire d'eux, et c'est bien ce dont j'ai pu me rendre compte quand j'ai tourné : je les voyais quelque peu séduits par le travail, conscients de notre effort. Pourtant leur œil sceptique traduisait : « Qui est-ce que ce petit chauve qui a eu l'idée de faire un film sur nous ? » Mais le soir de la « première », j'étais vraiment bien vu : ils m'ont porté, je n'ose pas dire, en triomphe...

« Un monde qui se débine »

L'Express. — Qui étaient-ils, ces jeunes qui se trouvaient à la « première » ?

MARCEL CARNÉ. — Ils étaient 100 ou 150. Nous avions donné des cartes à certains qui avaient tourné dans le film : « *Distribuez-les à vos copains* », leur avions-nous dit.

La réaction de ces jeunes a été celle-ci : « *Comment vous nous avez « chipés » comme ça ? Vraiment, on se croyait sur place !* »

L'Express. — Ailleurs, quels reproches avez-vous entendus ?

MARCEL CARNÉ. — Au-dessous de 20 ans, on estime qu'il s'agit de « surboums » d'enfants de chœur. Mais nous ne pouvions pas aller plus loin... Il faut déjà s'attendre aux protestations des ligues des associations de pères de famille... En province, il faudra sans doute que, par un avis préliminaire, je mentionne qu'il ne s'agit pas de toute la jeunesse, car, mon Dieu, il y a la jeunesse travailleuse et la jeunesse qui se bat !

L'Express. — Ce sera un avis prudent ou sincère ?

MARCEL CARNÉ. — Sincère. Cette jeunesse ne représente pas un pourcentage très élevé. En province, il y en a du même genre, mais le pourcentage est encore plus faible.

L'Express. — Croyez-vous qu'à part ce petit secteur, la jeunesse — celle qui travaille ou celle qui se bat — soit assez bien intégrée dans la société, assez satisfaite ?

MARCEL CARNÉ. — Ce n'est pas le thème du film et il me serait difficile de vous répondre, car j'y ai moins songé. Les jeunes, il faut bien le dire, font preuve d'une indifférence totale pour la collectivité, pour la société. Si l'on tente de dégager leur pensée en profondeur, voici tout ce que l'on trouve : « Débrouillons-nous, le reste on s'en f... » ! On a pu le constater il n'y a pas si longtemps : le scooter, le dancing, le plaisir, la « télé », c'est ce qui passe avant tout !

L'Express. — Pourquoi avez-vous appelé le film « Les Tricheurs » ?

MARCEL CARNÉ. — Parce que ces jeunes trichent avec leurs sentiments, avec la vie, avec tout.

L'Express. — Le titre est ce qu'il y a de moins net dans le film. Ils trichent... vis-à-vis de quoi ? D'eux-mêmes ?

MARCEL CARNÉ. — Oui, et de leurs sentiments surtout.

L'Express. — Ce qui se dégage de ce film, c'est la culpabilité non pas des jeunes, mais de plusieurs générations de la société, « du monde qui se débine »...

MARCEL CARNÉ. — De vous à moi, c'est un peu mon avis. Les jeunes craignaient beaucoup que mon film soit dirigé contre eux, d'autant plus que le titre était évocateur : « Les Tricheurs ».

L'Express. — Oui, il dénature un peu l'œuvre. L'impression profonde que l'on a, sortant de là, c'est plutôt que le monde entier triche.

MARCEL CARNÉ. — En tout cas, mon intention n'était pas de faire un film qui accuse (je ne dis pas non plus : qui excuse !).

L'Express. — Cela ressort du film ; il explique, il n'accuse pas.

MARCEL CARNÉ. — J'ai été aux prises avec ces jeunes pendant trois mois ; ce n'était pas très commode de diriger ces garçons et ces filles.

L'Express. — Pourquoi ?

MARCEL CARNÉ. — Ils n'ont pas beaucoup l'habitude du cinéma en général et du travail en particulier (ou le contraire !). Pour les réunir sur le plateau, pour leur demander de faire ceci ou cela, ce n'était pas toujours facile.

Ils étaient plus souvent assis sur le sol du studio que debout à travailler. Dès que les prises de vues étaient terminées, ils sortaient, ou se répandaient dans les loges et il se passait ce que vous devinez, ou ils jouaient à la passe anglaise. Pour les récupérer, cinq ou six assistants devaient les ramener sur le plateau ; il fallait les remettre dans le bain.

Cela dit, ils étaient très gentils. Contrairement aux figurants professionnels, ils sont vraiment passionnés. Lorsqu'on les avait en main, après bien du mal, et que l'on disait : « On tourne ! », ils étaient très bien. Je dois ajouter qu'ils ont eu beaucoup de peine quand le film s'est terminé. Evidemment... il y avait aussi une petite question matérielle...

C'était devenu presque une habitude. Ils arrivaient le matin, repartaient le soir, après avoir touché leur argent. Ils étaient véritablement tout à fait gentils, à part deux ou trois individus un peu moins respectables (nous avons eu à déplorer quelques vols dans les loges).

L'Express. — Vous n'avez pas encore eu les réactions de l'étranger, bien entendu ? Car le problème n'est pas français.

MARCEL CARNÉ. — La censure italienne, jusqu'ici, interdit le film. Il n'est pas impossible que la Metro Goldwyn l'achète pour l'Amérique : ils sont très emballés.

« Le socialisme qui fait rire »

L'Express. — C'est un problème, sinon mondial, au moins occidental...

MARCEL CARNÉ. — Le grand problème, c'est qu'on n'arrive pas à enthousiasmer les jeunes pour quelque chose, pour une idée. Au fond, c'est le manque d'idéal. On va dire que je parle politique... Selon moi, le monde « qui se débine », c'est notre monde où toutes les valeurs craquent, où il n'y a rien, où l'on ne peut plus se raccrocher à quoi que ce soit.

Le soir de la « première », la phrase qui contient un petit jeu de mots (« A vingt ans, j'étais socialiste ») a fait rire tout le monde.

L'Express. — Pourquoi avez-vous choisi précisément un jeune ouvrier — le mécanicien frère de Mic — pour incarner la jeunesse travailleuse qui fait contrepoint avec l'autre ?

MARCEL CARNÉ. — Ce n'est pas dans le but d'exprimer une conviction personnelle, à savoir que la classe ouvrière serait irréprochable et que les fils de bourgeois seraient de petits dévoyés. Il s'agit simplement d'une situation que j'ai connue, qui existe.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on me cherche des procès d'intention. Dans « Les Portes de la nuit », sous prétexte que j'avais montré un cheminot résistant et un industriel collaborateur, il y a eu des batailles au Marignan : j'aurais voulu, paraît-il, montrer tous les ouvriers comme des résistants, et tous les bourgeois comme des collaborateurs. Pour finir, le directeur du Marignan a reçu une paire de gifles d'une spectatrice indignée.

Ces sous-entendus n'étaient pas de mes intentions.

L'Express. — Une réplique du mécanicien est bonne. Lorsqu'un médecin lui dit : « Ils n'ont pas tous de tels problèmes... Moi j'ai un fils. Il fait ses études sans histoires, il est heureux... », le mécanicien répond : « Les uns sont forts, les autres sont faibles... »

MARCEL CARNÉ. — Cette scène devait se poursuivre. Le chirurgien expliquait que son fils à lui se battait en Algérie, qu'il venait d'être décoré. Puis, apercevant la boutonnière de Lesaffre (le mécanicien) :

« — *Mais je vois que vous-même...*

— *Non, excusez-moi, c'était en Indochine !* », répondait Lesaffre.

Mais le film était trop long et nous avons dû couper.

L'Express. — Selon vous, les parents souhaiteront-ils empêcher leurs enfants de voir votre film ?

MARCEL CARNÉ. — Fresnay, le représentant des producteurs, a déclaré que jamais il n'autoriserait ses enfants à aller le voir. Ils se passeront de sa permission s'ils veulent y aller. C'est la politique de l'autruche.

Le film n'est d'ailleurs pas interdit aux moins de 16 ans. La Commission de censure en a décidé par 10 voix contre 9 et 1 bulletin blanc. Tous les professionnels : *contre* l'interdiction. Tous les représentants des ministères, à l'exception d'un seul : *pour*.

(*Copyright L'Express : « Mondial Press ».*)

(Suite de la page 17.)

Soudain puritains, sur leurs gardes, ils sont durs à forcer et se méfient des mots. Je les pousse. Le plus chevelu répond :

— *Vous savez, quand on a ni scooter ni bagnole... Des fois, on descend au bord du quai, là, à côté. Et puis, vous savez, les filles elles se défendent.*

Il suffit de les regarder pour comprendre : elles travaillent, dures à la peine. Elles ont des regards avertis qui pèsent la vie et les garçons au poids du « sérieux » qu'elles leur souhaitent et du « travail » qui est aussi leur réalité à elles. Elles *font* déjà terriblement petites Françaises dégourdies dont le sentimentalisme et les élans sont soigneusement remis en place par un réalisme toujours en alerte.

« COMME D'HABITUDE »

Je demande aux trois garçons :

— *Vous avez fait le service militaire ?*

— *Pas encore.*

La politique ? La guerre ? L'un me répond qu'il joue au volley-ball ; l'autre qu'il n'y comprend rien ; le troisième me rappelle qu'il avait cinq ans en 1945 et me demande si c'est vrai que « *de Gaulle a fait quand même du bon boulot à l'époque* ». L'orchestre attaque : « Bleu comme le ciel bleu ». Les couples noircissent la piste en un rien de temps.

Et, demain, à l'usine ou à l'atelier :

— *Qu'est-ce que t'as fait hier soir ?*

— *J'étais au « Bal de la Marine ».*

Et demain, le travail.

23 h. 30. — Un bar de la rue des Canettes. Tassés dans le fond et la semi-pénombre, une douzaine d'adolescents dont deux filles tout droit sortis du film : « Les Tricheurs » (je me frotte les yeux, tant au premier choc la réalité dépasse la fiction) jouent — c'est trop beau pour être vrai ; or, *c'est vrai* — au « jeu de la vérité » comme dans le film de Carné. Des grenadines tiédissent dans les verres. Tout à l'heure, le patron « aura un geste » et leur offrira une bouteille de vin blanc. Chevelus, hirsutes, ils portent des pull-overs et honnissent la cravate. Pas de croix au cou des filles. Pas de montre gri-gri au poignet des garçons. Ils forment « une bande ». Un blond, au profil aigu, encore plus blond d'être moulé dans un pull-over bleu ciel d'où s'échappe un cou grêle, interroge l'une des filles. Il est le chef, je crois.

— *Avec combien de gars as-tu couché ?*

— *Un.*

— *Tu l'aimais ?*

— *Non.*

— *Alors, pourquoi y es-tu allée ?*

— *Parce que j'avais pas un rond, que je savais pas où coucher. C'était un flic.*

— *Tu as fait ça pour de l'argent ?*

— *Non, mais il m'a donné six cents francs le lendemain matin.*

— *L'amour, c'est cérébral ou physique ?*

La fille essaie d'ergoter. L'inquisiteur la rappelle à l'ordre et lui demande de trancher. La fille bafouille. C'est au tour d'une Anne-Marie.

— *Est-ce que tu crois que Gérard t'aime ?*

(Là présent, Gérard se pétrifie d'impassibilité.)

— *Ben...*

— *Oui ou non ?*

— *Non.*

— *Et toi, l'aimes-tu ?*

— *Ben...*

— *Oui ou non ?*

— *Non.*

— *Est-ce que quand tu quitteras Gérard tu iras avec Jean-Paul ?*

(Jean-Paul lève le nez et cesse de contempler ses ongles.)

— *J'attendrai un peu, je crois, pas tout de suite.*

— *Est-ce que tu crois à l'amour ?*

— *Heu, c'est-à-dire...*

— *Oui ou non ?*

— *Oui.*

Personne ne rit. Personne ne manifeste, à chaque réponse, le moindre mouvement d'approbation ou de désapprobation : c'est la règle du jeu, cette gravité. A un autre :

— *Est-ce que tu es « pédé » ?*

— *Non.*

— *As-tu couché avec Bernard ?*

— *Non.*

— *Est-ce qu'il t'a fait des propositions ?*

— *Ben...*

— *Qu'entends-tu par là ?*

Un brun au collier de barbe maigre, l'air fiévreux et les traits tiraillés propose d'inverser le jeu et d'interroger les autres sur soi.

— *D'accord ? Je commence et je vous interroge tous. Bon, j'ai l'impression que je ne suis pas aimé dans la bande, que vous me supportez. C'est vrai ou pas?*

Tous en chœur :

— *Oui.*

— *Je voudrais savoir pourquoi.*

— *Parce que t'es pas comme nous.*

— *Parce que tu es tout le temps à baratiner.*

— *Parce que t'es collant.*

Le chef déclare :

— *C'est pas la peine de continuer. Je crois que tout le monde est d'accord avec cette dernière réponse, hein ?*

Tous :

— *Oui.*

LA DOUCE ANNE-MARIE

Le barbu essaie de se défendre et prouve, par son acharnement, la vérité de l'accusation portée contre lui. Il s'empêtre, cherche les mots, ouvre son cœur. Une panique fait trembler son regard. Je sors avec Anne-Marie pour un brin de conversation.

— *Je suis pas d'accord avec ce jeu,* dit-elle. *Mais vous ne croyez pas que ça fait du bien, peut-être ? On est ensemble parce qu'on aime être en groupe* (elle a un geste des deux mains qu'elle joint et creuse comme pour former un nid). *On a confiance. On s'aide. On se connait. Oui, on a vu « Les Tricheurs ». Oui, c'est bien et c'est comme ça. Mais, c'est exagéré : on couche pas comme ça. Les surboums ? On flirte, bien sûr.*

Anne-Marie possède un regard droit et d'une franchise absolue. Elle parle avec une voix douce, très douce, comme effrayée. Et puis elle rit et la joie, une joie totale et venue de l'enfance encore toute proche, éclaire ses traits et balaie tout. Le chef m'intéresse aussi et je lui demande audience. Nous marchons de long en large dans la rue étroite. Il enfonce les mains dans ses poches.

— *Vous vous intéressez à la « jeunesse » ?* me demande-t-il, sans défi, mais avec un peu d'ironie. *Pourquoi on joue à ce jeu ? Pour se connaître à fond,*

(Boismontier.)

LA MAIRIE DE COLOMBES : 22 H. 30.
« Le métro, quand on le rate, c'est pas drôle. »

pour ne pas se faire des coups en vache et se frapper dans le dos.

« J'AI PAS ENVIE D'ÊTRE UN RATÉ »

Mitraillé de questions, il répond par petites phrases courtes comme si, d'être dites, ses idées s'essoufflaient :

— *« Les Tricheurs », c'est bien. C'est ça. Mais ce qu'il nous met dans la tête, non : suicide, désespoir, ça c'est zéro. Moi, je travaille pas. Mon père ne vit pas avec ma mère. Il est à Madagascar et ma mère possède un restaurant. Dans quelques mois je pars au service militaire et j'ai pas envie de travailler. Après, oui, je déciderai. J'ai pas envie d'être un raté. Les copains ? Ils travaillent à peu près tous. Vous savez, faites attention. La majorité des gars que vous voyez, ils sortent du travail, mettent un blue-jean et viennent au quartier. C'est pas ce que vous croyez... Les coucheries ? Faut quand même plaire aux filles, bien sûr... Moi, je suis de gauche. La majorité des copains est de droite. Deux sont ouvriers, un est électricien, deux autres vendeurs, deux autres font des études commerciales, un autre est chanteur, un autre fait Math' Elém'... La guerre, non, à mon avis, on ne l'aura pas. Ce qu'on a, c'est que la France en prend un coup. Ça, la France, on n'y croit pas fort. Et d'ailleurs, la patrie c'est une connerie. Partout. Ce qui nous intéresse le plus : la musique, le jazz... Les livres, un écrivain ? Non, aucun. Enfin... on n'est pas « désaxés » du tout : vous savez, on est plus sérieux que vous croyez. On n'est pas des durs, on ne se bagarre pas, on partage à peu près le fric qu'on a. On a des famille un peu cassées et alors on s'entraide. Voilà... voler ? Des disques, et puis on fait les poches, dans les « surboums ». Ça oui, ça alors oui ! Sagan, vous dites ? C'est pas nous du tout. Ça nous concerne pas. C'est le fric, la bagnole, le whisky, mais pas nous. Vous avez vu ce qu'on fait, à douze, un samedi soir ? Rien à voir avec Sagan.*

EN ATTENDANT GODOT

De nouveau le bar où il reprend sa place. Le jeu continue. Douze adolescents qui s'interrogent, se fouillent, pendant que le vin blanc soufré du patron marine dans les verres. Dix adolescents encore tout barbouillés d'enfance, aux regards incroyablement purs dans des visages souvent mous. Ils s'aiment. Ils voudraient mieux s'aimer. Ils ne sont nulle part et, à coups de questions, se cherchent. Ils prennent un bain de narcissisme gentiment obscène où ils barbotent tous ensemble et glissent, glissent dans la vase des rives où ils essayent d'aborder... Ils ne sont ni voyous, ni cyniques, ni durs et je dis qu'il ne faut rien attendre de la jeunesse pour ne pas être émerveillé par cette quête d'une vérité qu'ils cherchent dans les mots et dans leur seule sincérité à force de ne pas la découvrir dans le monde qui les entoure.

Ils sont là « en bande », devant des portes qu'ils voudraient passer tous ensemble. Mais ils savent que la vie éclatera « la bande » comme un marteau la noix. Le chef m'a dit tout à l'heure : « *Après le service militaire, je crois que tout change, je le sais...* » Cette amitié qui les unit se brisera comme une chaîne. En ce moment, ils l'éprouvent en tirant dessus : elle tient bon.

Aux « Trois Maillets », à « La Huchette », au « Kentucky » dans l'ombre de fumée et de sueur de leurs repaires où le jazz m'éclate les tympans, je vais retrouver partout les mêmes têtes et les mêmes voix. Des dizaines de couples qui boivent de la bière, tournoient et s'hallucinent de musique et de fatigue. Pourquoi « tricheurs » ? Pour moi, ils ne bluffent ni ne trichent. Ce sont de jeunes Français qui à leur manière, comme nous, juste avant eux, « attendent Godot » (1). Mais qui sera Godot ? Je n'aurais pas aimé qu'ils me le demandent.

JEAN CAU.

(1) Dans la pièce de Samuel Beckett : « En attendant Godot », les deux héros, tout au long des deux actes, parlent ensemble d'un mystérieux personnage : Godot, qui va venir résoudre tous leurs problèmes. La pièce se termine sans que Godot apparaisse.

(Mario Garrubba.)

VARSOVIE LA NUIT.
« Une fille coûte moins cher qu'une bouteille de vodka. » ..

A L'EST

« Un instant, fossoyeurs ! »

● ***Marek Hlasko (1), Polonais, 25 ans, vient de s'exiler volontairement de son pays. Contre le cynisme, pour la révolte, voici ce qu'il a à dire :***

C'EST dans les journaux que j'ai appris qu'il existe un « Hlaskoïsme » dans la littérature; ce sont les journaux qui m'ont appris l'existence des « Hlaskoïdes ». Ce n'est pas moi qui ai forgé ces termes. C'est égal, d'ailleurs, de quel nom on affublera les désenchantés. Ils peuvent écrire mieux ou plus mal que moi ; ils peuvent me ressembler plus ou moins — mais c'est un fait qu'ils existent, et c'est un fait qu'ils vont continuer à exister, que leurs livres paraissent ou non. Je ne crois pas moi-même dans l'avenir de ce genre de littérature, mais je suis convaincu de sa nécessité actuelle.

Je ne crois pas au cynisme. Le cynisme est une attitude inacceptable, et je n'ai jamais été cynique. C'est peu dire : je méprise le cynisme plus que tout et qui plus est, le cynisme me semble ridicule. Mais je crois dans la révolte ; je crois dans la révolte comme point de départ pour trouver une place dans la vie et dans la société ; comme la valeur en tant que forme d'amour de la vie chez les jeunes ; je crois dans la révolte comme dans la forme la plus haute de haine de la terreur, de l'oppression et de l'injustice. Je crois aussi qu'il n'y a pas de révolte sans but, bien que ce fût dans l'intérêt du monde qui aime ses révoltés, de les tuer.

DERRIERE LE RIDEAU

La révolte ne peut être juste, tout comme le monde qui engendre la révolte ne peut être juste.

Le « Hlaskoïsme », quel terme lamentable pour liquider le problème d'une génération ! Qui doit le prendre au sérieux ? La génération ? Moi-même ?

Faut-il dire contre quoi est née cette révolte ? Faut-il dire contre quoi se sont révoltés les jeunes de 20 ans ? Les chefs de notre pays et de notre bloc ont soulevé devant le monde un rideau qui cachait un spectacle qui n'était pas réjouissant. C'était l'œuvre des chefs. Mais la littérature a besoin de longues années pour faire face à ce problème — pour pouvoir accuser et sublimer ; ridiculiser et ennoblir.

Et moi, je crois que je n'ai encore rien écrit de ce que je voudrais écrire ; que tout ce que j'ai écrit n'a même pas rendu un centième de ma haine envers la réalité qui a été la mienne. Il me semble que j'ai parlé trop bas, et que la vie dont j'ai été le témoin pendant tant d'années était bien plus terrible, bien plus sinistre que tout ce que j'ai écrit. Et que ceux qui se taisent soient damnés. Ce n'est pas moi qui ai inventé Varsovie, qui a été pendant tant d'années une ville sans sourires ; ce n'est pas moi qui ai inventé Varsovie, où les hommes tremblaient de peur ; ce n'est pas moi qui ai inventé Varsovie, où une bouteille de vodka était le plus grand bien des misérables ; ce n'est pas moi qui ai inventé Varsovie, où une fille coûtait moins cher qu'une bouteille de vodka ; c'est cette Varsovie qui m'a inventé. De quel droit exige-

→

(1) Marek Hlasko est ce jeune romancier polonais (« Le huitième jour de la semaine ») dont l'œuvre a fait sensation dans le monde communiste comme dans le monde occidental. Le critiquant avec violence, la presse soviétique et la presse polonaise lui ont reproché sa « philosophie pessimiste de l'existence », son « cynisme démoralisateur », niant qu'il soit représentatif de l'esprit de sa génération. A une attaque particulièrement sévère de « Tribuna Ludu », organe central du parti communiste polonais, Hlasko a répondu dans « Kultura », revue polonaise paraissant à Paris.

C'est l'essentiel de cette réponse que nous publions ici.

t-on que je me taise ? Pour moi, ma première jeunesse sera toujours un désert fait de désespoir et de rage, où chaque geste amical pouvait devenir un geste d'autodestruction. Et pour moi, Varsovie, la ville de ma jeunesse où j'ai vécu solitaire comme un loup, sans aimer et sans être aimé, cette ville qui ne me donnait qu'une bouteille de vodka et l'oubli, et quelques filles de hasard dont je ne me rappelais plus le visage après cinq minutes, cette Varsovie restera une ville sans sourires, une ville traversée par l'ivrogne et le malheureux ; une ville où l'homme trompé cherche obscurément la mort. (...)

DE QUOI J'AI PEUR

« Trybuna Ludu » a porté contre moi une accusation grave. Il y a quelques années, elle aurait été équivalente à un décret de mort. Je n'ai absolument rien pour ma justification, à part le fait que j'ai peur des idéologies qui dégénèrent en totalitarisme, et que pour vingt-cinq ans de ma vie, j'ai vécu cinq ans dans la prison nazie et après de longues années, dans une époque que l'Histoire va tranquillement classifier comme époque « des fautes et des déviations staliniennes » et qui n'a pas encore été définie dans le langage des hommes vivants d'une façon satisfaisante pour le cœur et pour l'esprit. Si on a vécu dans une pareille époque, seule la mémoire peut être une arme adéquate, et un homme qui ne veut pas juger est jugé lui-même. Chacun a le droit de se tromper dans son jugement de ses propres problèmes, mais personne n'a le droit au silence, car le silence et l'oubli sont les formes les plus basses de trahison de la vie. (...)

Il ne dépend que de la justice du monde et de la vie — de cette justice dont je doute de l'existence — que je me sois trompé. « Trybuna Ludu » doit bien savoir qu'en parlant de moi comme d'un contrebandier d'armes contre le communisme, elle me condamne à la mort civile en Pologne.

Qu'elle fouille un peu dans sa mémoire et qu'elle décide dans sa conscience si l'accusé mérite la mort. Un écrivain n'est rien sans son pays, et je ne vois aucune accusation ni aucune conséquence qui pourrait me détacher de ma terre ; mais je dois me souvenir que la résurrection n'est qu'un terme, mais qu'elle ne deviendra jamais un fait. (...)

Que le ton pathétique de ces quelques pages me soit pardonné. La vie n'est donnée à l'homme qu'une seule fois, et l'homme meurt vraiment quand, placé devant l'injustice, la tristesse et le désespoir, il les regarde de ses yeux vivants, son cœur battant au rythme des autres cœurs, et reste muet...

MAREK HLASKO.

A L'OUEST

Une civilisation d'asthmatiques

● ***Bill Hopkins, Anglais, 30 ans, membre du groupe des « jeunes gens en colère », dresse le constat d'un effondrement et cherche des voies nouvelles pour survivre.***

LE fait essentiel de notre époque, c'est que l'homme est incapable, en dépit de toute sa virtuosité scientifique, de surmonter son propre épuisement. Pour y parvenir, il faudrait faire appel à des forces intactes, à ce qu'on aurait appelé jadis des forces religieuses. Malheureusement, l'homme est devenu un animal rationnel. Il rejette toute religiosité avec la même énergie qu'un mendiant stigmatise la respectabilité. Il en résulte un épuisement physique et mental qui est la maladie principale de notre civilisation. Ceux-là mêmes qui devraient être les dirigeants de notre société en sont le plus affectés, si bien que le désespoir, la déception, la révolte sociale de notre temps ont les coudées franches.

LA LITTERATURE

L'exemple de la littérature est significatif. Depuis dix ans, elle a brillé par son manque total de signification, de dessein, de puissance. Elle n'a ouvert aucune voie nouvelle dans le domaine de l'imagination. Elle n'a créé aucun personnage monumental, elle n'a contribué d'aucune façon à augmenter la vitalité de la chose écrite. Or, c'est précisément au cours de cette même période que, en Angleterre par exemple, le pourcentage d'illettrés a atteint son niveau le plus bas. Il s'agit donc d'un véritable exploit. A tel point que la grande majorité du public qui lit s'est tournée vers le cinéma, la radio, la télévision. Ce qui lui reste de capacité de lecture est absorbé par la presse, d'une vitalité plus grande que les livres.

(Camera Press.)

LONDRES, DANS UN DANCING DE « TEDDY BOYS ».
« Dans une poubelle, pour y attendre la fin. »

Presque tous les écrivains se sont ravalés au rang de simples divertisseurs et, sauf exception, ne réussissent même pas à amuser. L'ombre du massacre en série empêche, en effet, les écrivains de distraire efficacement. Cette même ombre, parce qu'elle ôte tout sens à l'idée de postérité, les empêche en outre de produire une œuvre durable.

Les raisons de cet épuisement de notre société, il suffit de les chercher dans les archives des cinquante dernières années. Le rationalisme et le communisme, le socialisme et le travaillisme, le fascisme, le nazisme, l'anarchisme, l'honnête croyance, à la portée de toutes les bourses, que le bonheur humain était le but qui convenait, deux guerres mondiales et deux douzaines d'épanchements de sang locaux, les gaz asphyxiants et les chars d'assaut, les avions et les lance-flammes, les bombes atomiques, les bombes à hydrogène, les bombes au cobalt, la guerre bactériologique, la crise, l'inflation, les grèves... Les documents sont bien connus et parfaitement clairs.

En résumé, c'est l'épuisement d'un asthmatique qui vient de courir le marathon et découvre qu'il n'y a au bout de la coulisse ni trophée ni gloire à attendre. Voilà exactement où nous en sommes. Tous les dix ans, depuis le début du siècle, nous avons accru nos efforts, alors que notre état empirait. Il semble aujourd'hui que malgré nos connaissances, malgré nos espoirs, malgré les vies gaspillées par millions, nous n'ayons obtenu aucun résultat. Le goût desséchant de la futilité nous emplit la bouche. L'énergie de n'importe quelle étincelle qui monte dans l'air suffit à susciter l'émerveillement populaire. La paresse des intelligents est le paradoxe tragique de l'âge de l'atome. Seuls les spécialistes les plus isolés dans leur discipline sont capables de fermer les volets devant tout le reste et de garder leur foi en l'avenir.

LA RAILLERIE DE L'EFFORT

Les témoignages de cet épuisement abondent dans les colonnes des journaux. Le bruit fait autour des « jeunes gens en colère », par exemple, témoigne bien de la surprise générale devant l'efficacité de la seule « colère ». Autre exemple : le culte voué à James Dean qui, d'outre-tombe, demeure l'incarnation du refus violent qu'oppose la jeunesse à une société désormais sans signification. Que ce refus soit également sans signification ne paraît pas avoir d'importance. Il y a l'idolâtrie à l'égard d'hommes comme Frank Sinatra et Elvis Presley, champions respectivement de la sentimentalité nostalgique et de la sensualité pure.

Fait intéressant, les plus réfléchis n'ont que quelques pas de plus à faire pour admirer des écrivains comme Samuel Beckett, Tennessee Williams ou Arthur Miller. Ces dramaturges ont en commun d'avoir créé de petits personnages dont la poésie discutable réside en ceci que leur conscience se trouve perdue dans un univers incompréhensible et souvent tyrannique. L'héroïsme de l'homme du XX° siècle, tel qu'on le définit aujourd'hui, consiste :

a) A trouver les lèvres compatissantes qui lui apporteront la paix au terme d'interminables persécutions (qui cessent inexplicablement une fois les lèvres trouvées) ;

b) A donner un coup de pied où je pense au contremaître brutal (ennemi du peuple), ou encore :

c) A s'établir dans une poubelle après avoir renoncé à toutes vaines prétentions pour y attendre stoïquement la fin, qui ne saurait tarder.

Telle est la vision où se complaisent les écrivains. Il ne reste dans leur œuvre que la raillerie de l'effort, quel qu'il soit, la dérision jetée sur toute réussite, le ridicule de la grandeur.

LA VOLONTE DE SURVIVRE

Il serait facile de se mettre en colère et de rejoindre les lyncheurs. Mais ce n'est pas la tâche de l'écrivain. Il ne lui appartient pas de partager l'apathie, d'accepter le sentiment d'universelle faillite qui sont dans l'air. Sa fonction est au contraire de trouver la voie qui peut conduire à un rétablissement de la santé intellectuelle et spirituelle de la civilisation qui est la sienne. S'il ne le fait pas, cette civilisation restera sans direction, perdue, épuisée, et le chaos continuera jusqu'à sa disparition sous les nuages radioactifs.

Or, depuis dix ans, la littérature a été un facteur d'accélération de ce glissement vers le chaos. Au lieu de le freiner, elle s'est attachée à glorifier l'image de la perdition, de la petitesse, de l'impuissance absolue d'un homme livré sans défense aux coups de l'adversité. Le fait stupéfiant est que la plupart des écrivains paraissent tout à fait satisfaits à l'idée de jouer leur rôle hystérique jusqu'au terme du désastre.

Les jeunes écrivains, en général, condamnent les détenteurs d'influence et d'autorité. Il m'est difficile de le faire avec eux dans la mesure où je ne comprends que trop pourquoi ceux-ci sont épuisés. Les dirigeants de notre civilisation se sont essayés trop longtemps à des tâches impossibles et, au lieu de créer une existence nouvelle, ils n'ont obtenu qu'une suite d'échecs. Ils sont aujourd'hui au point mort. Et l'idée même d'une nouvelle tentative est une offense à toute raison et à toute expérience.

Ce sont des hommes raisonnables et leur conclusion, à la lumière de ce qu'ils ont accompli, est entièrement raisonnable, si tant est que le rationalisme puisse accepter l'épuisement. Mais alors, il faut accepter aussi la ruine et la mort. La volonté de survivre étant devenue un instinct complètement irrationnel, il est temps de considérer que l'irrationnel doit nous fournir le moyen d'éviter la destruction « raisonnable », mais inacceptable, humainement parlant, de notre civilisation.

Je prédis donc qu'avant trente ans, nous verrons la fin du rationalisme pur en tant que base de notre pensée. Si nous voulons briser l'encerclement qui nous menace, il nous faut concevoir désormais que l'homme est un être irrationnel et qu'il possède un critère de certitude intérieur qui transcende la logique et la raison, beaucoup plus solide, en fin de compte, que ne le sont la logique et la raison. La route suivie par notre civilisation dans ses désordres mène directement à l'extermination. Les temps où nous entrons rendent nécessaire une pensée à la fois plus puissante et plus souple que celle du rationalisme.

J'ai dit que l'homme n'était pas seulement rationnel, car s'il l'était, il n'y aurait plus d'avenir pour lui. Je vais plus loin : j'affirme que son épuisement actuel provient du vide créé par l'absence de croyance. Tout au long de l'histoire, les hommes et les femmes qui se sont élevés parmi leurs semblables par leurs réussites et leurs luttes ont atteint à d'extraordinaires niveaux de conviction. Peu importe que leur croyance ait eu sa source dans quelque chose d'extérieur à eux, dans l'Eglise, par exemple, ou qu'ils aient simplement cru en eux-mêmes. Le résultat, en tout cas, était certain. Chacun de ces hommes se distinguait avant tout de ceux qui l'entouraient par une plus grande

capacité de croyance. La croyance est l'instrument qui permet de se projeter au-delà de ses propres limites. La raison, au contraire, nous invite à ne voir que nos limites et à les rendre responsables de tous nos malheurs.

L'ARME NECESSAIRE

Un nombre toujours plus grand d'individus admettent aujourd'hui qu'ils se trouvent dans un état permanent de limitation et une grande partie des dégâts auxquels j'ai fait allusion en sont le résultat direct. Ce vide doit être comblé. Il est nécessaire, à mesure qu'une nouvelle littérature et une nouvelle façon de penser s'imposeront, qu'une nouvelle forme de gouvernement soit mise au point, dont le but sera de combattre l'épuisement de notre civilisation par le rétablissement de la foi.

Je ne pense pas ici à une foi particulière, mais plutôt à la foi, sous quelque forme que ce soit. Si nous pouvons remonter à l'origine de la croyance et l'étudier simplement en tant que puissance, nous disposerons d'une arme qui pourra jouer un rôle immense dans notre sauvetage. Je suis convaincu qu'il s'agit là d'une puissance interne comparable, une fois libérée, à l'explosion de l'énergie atomique.

Lorsque nous nous serons assuré une compréhension complète de sa nature, de ses fonctions et de sa force maximum, je pense qu'elle pourra nous servir non seulement à guérir les maux dont est atteint l'homme, mais encore à lui donner une santé qu'il n'a jamais connue.

Le grand besoin actuel est, en dernière analyse, celui d'une religion nouvelle qui permett: un renouveau de vigueur et une philosophie qui comble la brèche qui s'élargit chaque jour un peu plus. Mais l'une ou l'autre ne pourront naître que si notre civilisation peut produire des hommes capables de penser sans règles ni précédents. En dehors d'écrivains doués du prodigieux pouvoir de l'imagination, je ne vois aucune probabilité que de tels hommes se dressent en temps utile pour éviter la crise imminente.

BILL HOPKINS.

(Ce texte est extrait du livre « Les Jeunes gens en colère vous parlent », publié aux Editions Pierre Horay.)

AU SUD

L'exil intérieur

● ***Miguel de Salabert, Espagnol, 27 ans, est réfugié en France depuis six mois. Sur la jeunesse d'Espagne, mal connue, enfermée dans l'insupportable carcan de l'ordre moral, voici son témoignage :***

SUR LES MURS DE MADRID (1).
« Nous avons grandi au sein d'une immense fiction. »

MA génération est née entre les années qui précédèrent la République et celles qui virent son effondrement. Nous n'avons donc pas connu l'Espagne républicaine. C'est le franquisme qui nous a élevés.

Dès le lendemain de la guerre civile, qui laissait le pays brisé physiquement et moralement, il nous a offert généreusement une Espagne « grande et libre », une Espagne sauvée du chaos, une Espagne neuve. Il nous a appris à vénérer le dictateur « envoyé par Dieu pour le salut de l'Espagne et de la foi ». Il nous a appris à respecter l'Etat totalitaire et théocratique que les fascistes appelaient « l'Empire vers Dieu ». Il a voulu nous embrumer l'esprit jusqu'à nous ôter toute possibilité de penser un jour comme des citoyens normaux. Il a voulu faire de nous une jeunesse d'un autre temps.

Ce but apparaît clairement dans un paragraphe du « Dictionnaire Encyclopédique Universel » (supplément de 1942-1944) :

« Il importe de rendre l'enseignement de l'Etat conforme aux principes chrétiens, d'en arracher toute neutralité idéologique et d'en extirper le laïcisme pour former une nouvelle jeunesse possédée de l'esprit qui illuminait les âmes médiévales. »

Pour la réalisation de ce programme, aucun effort n'a été épargné. On nous a prêché la croisade contre « l'anti-Espagne », celle des rouges et des païens, en évitant soigneusement de nous montrer ses fondements sociaux. On nous a enseigné une fausse Histoire d'Espagne, dans laquelle l'instabilité politique et le retard économique n'étaient dus qu'à « un siècle de funeste libéralisme ».

Il nous a fallu longtemps pour entrevoir la vérité, mais l'effort de nos éducateurs était condamné au départ. Le brouillard réthorique par lequel ils espéraient nous masquer le présent ne pouvait être assez épais. Nous avons fini par voir clair. Mais il nous a fallu découvrir la vérité à travers le mensonge.

Nous avons grandi au sein d'une immense fiction. Où finissait-elle ? Où commençait la réalité ? Comment s'y reconnaître ? Nous ne le savions pas toujours. De là notre méfiance, notre scepticisme, notre manque de foi en l'avenir.

L'AIR PUR

On nous avait caché le passé, imposé un présent intolérable, coupé du futur. Nous étions suspendus dans un vide. De quelque côté que nous nous tournions, nous rencontrions le spectacle de l'injustice quotidienne, de la corruption impunie, de l'avilissement progressif des hommes, de la négation de toutes les valeurs humaines. Comment avons-nous réagi devant tout cela ? D'abord par un réflexe de défense, un exil intérieur. Nous nous sommes repliés sur nous-mêmes afin de ne pas être contaminés. Nous avons refusé de participer d'aucune façon à la vie de l'Espagne franquiste. Mais l'indifférence et la résignation, nous le savions, étaient des formes d'acceptation. Nous taire, c'était devenir complices. La vie se présentait donc à nous comme un problème moral, si simple qu'il fera peut-être sourire de jeunes Français, mais dramatique pour les Espagnols de ma génération : comment respirer en paix avec soi-même ?

Beaucoup d'entre nous l'ont résolu en allant chercher dans les prisons les quelques mètres cubes d'air pur qui restent en Espagne. Beaucoup ont fui à l'étranger. Beaucoup d'autres, enfin, sont sortis de leur réclusion individuelle pour se lancer dans la lutte. Nous avons peu à peu repris foi dans l'action collective, nous avons retrouvé la vision d'avenir qui nous manquait et l'objectif pour lequel nous voulons combattre : faire de l'Espagne un pays habitable. Tous ceux qui connaissent la réalité espagnole savent que cela suppose une révolution profonde.

Je pourrais citer mon expérience personnelle pour témoigner du climat d'asphyxie et d'indignation permanente dans lequel nous avons vécu, de la résistance épuisante que nous avons dû opposer pour ne pas perdre toute dignité humaine, mais je préfère donner la parole à une voix collective.

En avril 1957, un document était diffusé dans les milieux étudiants espagnols, intitulé *« Témoignage des géversitaires sans université » — ce guerre civile »*. Rédigé par un groupe de jeunes universitaires — « les universitaires sans universités » — ce texte analysait avec beaucoup de sincérité le chemin suivi par la jeunesse vers la découverte de la réalité :

« Personne ne peut dire, y lisait-on, que nous ayons été séduits par les idéologies étrangères. Les livres et les pamphlets qui les exposaient ont disparu des librairies et des bibliothèques bien avant que s'éveille notre curiosité politique. Quant aux hommes qui pouvaient nous apprendre à penser en termes de politique, ils avaient été chassés du pays. Ce ne sont pas les livres ni les propagandes qui nous ont ouvert les yeux, mais notre propre expérience. Ce sont les questions posées à nos pères auxquelles ils ont répondu évasivement ou par le silence qui nous ont poussé vers l'amère recherche des vraies réponses. »

Celles-ci ont comencé à surgir à mesure que cette jeunesse s'incorporait aux différents milieux professionnels. Le « Témoignage » cite les difficultés que rencontre l'avocat, « contraint de se débattre dans un maquis où les juges s'achètent et où les garanties que la loi offre aux citoyens sont foulées aux pieds par l'administration elle-même ». Il mentionne le cas du médecin « qui voit le contraste entre les fastueux immeubles bureaucratiques de l'Institut National de la Prevision et les misérables dispensaires de quartier privés du matériel le plus rudimentaire ; qui se voit contraint d'assister impuissant à la mort de malades qu'il eût pu sauver si certains traitements n'étaient pas hors de portée des classes pauvres ».

LA PEUR DE LA JEUNESSE

« On nous a dit, écrivent les universitaires, *que le régime avait instauré un ordre juste et nous avons vu partout l'injustice la plus révoltante. On nous a dit que nous avions enfin une Espagne honnête et nous avons vu la corruption régner dans tous les organismes de l'Etat. Nous avons découvert que dans cette Espagne honnête et pure, les hommes publics avaient presque tous un prix. Dans cette Espagne qu'on nous disait neuve, moderne, révolutionnaire, nous avons trouvé la routine, la paresse à créer, des méthodes archaïques, des mentalités réactionnaires, des oligarchies toutes puissantes et la peur de la jeunesse. »*

C'est contre tout cela que les jeunes se révoltent aujourd'hui.

« Pendant longtemps, nous avons été condamnés à une sorte de déroute. La nécessité de « vivre quand même » nous obligeait, lorsque le moment venait d'assumer des responsabilités, à nous creuser un gîte au sein de la Grande Fiction. Mais cette situation est arrivée maintenant à son point d'éclatement. »

Les universitaires ne sont pas les seuls à se révolter. La jeunesse prolétarienne a elle aussi rompu massivement le silence par ses grèves des trois dernières années. Avec les paysans, les ouvriers de l'industrie sont les principales victimes du régime. Et s'il ne leur est pas donné, comme aux universitaires, de voir fonctionner les engrenages du carnaval franquiste, le vide de leur estomac leur donne une exacte mesure de la situation. La terrible faim espagnole — que nos dirigeants appellent avec pudeur « sobriété » — est si dégradante, si désespérante pour les jeunes travailleurs espagnols que beaucoup ne voient d'autre issue que dans l'émigration.

SURVIVRE A LA HONTE

Parce que la jeunesse universitaire, la plus consciente politiquement, lutte aujourd'hui pour unir en un front commun la masse immense des victimes du franquisme, c'est contre elle que le régime s'acharne avec le plus de fureur. L'Université est infestée de policiers qui bénéficient de la collaboration bénévole des espions de l'Opus Dei. Les arrestations se multiplient. Mais il s'agit d'une terreur sans conviction, affolée, désespérée. Ceux qui l'exercent savent que le franquisme vacille, qu'il se décompose de l'intérieur, qu'il est condamné.

Pour l'instant, le triste dictateur survit encore. Mais sa chute est proche. Le rêve qu'il avait nourri de se maintenir au pouvoir « jusqu'à ce que tous les Espagnols qui n'ont pas connu la guerre civile aient cinquante ans » ne se réalisera pas. Car nous sommes encore loin d'avoir cinquante ans et nous avons déjà redécouvert l'avenir. Nous sommes des millions, aujourd'hui, à vouloir survivre à la honte.

MIGUEL DE SALABERT.

(1) Sur l'affiche de gauche : « Danses modernes. Jeune... amuse-toi d'une autre manière. (Demander le bulletin sur le bal, la morale communiste et autres, 3 pesetas, C.P.M. Sta Clara - 4 - Madrid.) »

Sur l'affiche de droite : « Finissons-en une fois pour toutes avec l'immoralité dans toutes ses manifestations :

Dans la mode, les spectacles et distractions, les fréquentations, les conversations, les annonces, les journaux et les livres, les plages, les piscines, etc.

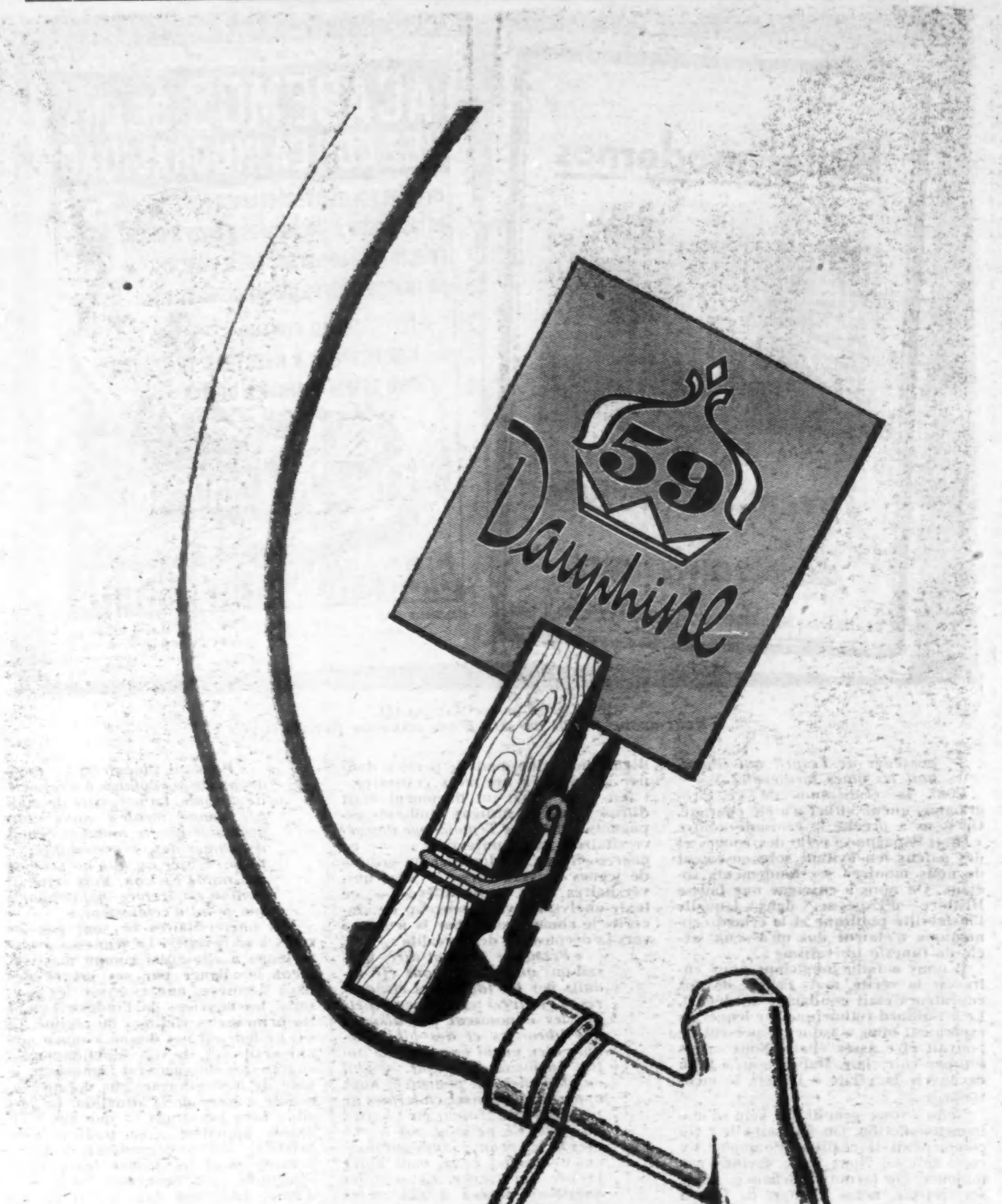
Pour la dignité humaine,

Pour le respect de nos traditions,

Pour la peur et l'amour de Dieu...

Si nous ne réagissons pas, Dieu nous châtiera.

(Campagne de moralité.) »



SOCIOLOGIE

La communauté du cerceau

● *Un savant anthropologiste américain — (en réalité notre correspondant particulier aux Etats-Unis : Sydney J. Cooper) — explique à un collègue français la mystérieuse vogue du hula-hoop...*

MON cher collègue, vous me demandez, pour l'ouvrage que vous préparez sur les modes, les manies et les engouements populaires, quelques renseignements sur le sport étrange qui fait fureur depuis un mois en Amérique : le « hula-hooping » (prononcez «houla-houpinngue»), Les précédents historiques d'un tel phénomène ne manquent pas et je ne vous rappellerai que pour mémoire la danse de mort qui secoua toute l'Europe au moyen âge, la passion pour les chinoiseries qui se répandit sur le continent au XVIII^e siècle, le triomphe de la mazurka au XIX^e, la fascinante conquête du monde par le yoyo avant la dernière guerre et la plus modeste conquête de l'Amérique par la toque de fourrure de Davy Crockett il y a quelques années.

L'étymologie du nom « hula-hooping » est très simple. Hula, c'est cette danse polynésienne qui se caractérise par le balancement des hanches et dont l'origine remonte à l'invention de la guitare électrique. Hooping est tout simplement dérivé du mot « hoop », « cerceau » — ce même cerceau que l'on voit apparaître pour la première fois sur les fresques égyptiennes, que l'on retrouve sur les vases grecs du Louvre et que vous avez poussé, étant petits, dans le jardin du Luxembourg.

« ONDULEZ !... »

L'Amérique vient de rendre vie à l'ancien instrument. Assez de vie, même, pour en faire tourner 36 millions d'exemplaires à travers tout le pays et pour donner naissance à une industrie de 30 millions de dollars qui s'aventure déjà sur le marché anglais et dont les produits ne seront sans doute pas longs à envahir la France.

Le hula-hoop est original à deux égards : par son utilisation et par sa fabrication. Je citerai simplement le mode d'emploi qui accompagne le *Spina-hoop*, l'une des nombreuses marques qui viennent d'apparaitre :

> ***« Placez-vous à l'intérieur du cerceau et appuyez-le contre vos reins... Lancez-le vigoureusement avec la main droite... et puis balancez les hanches... Ne vous tordez pas... Ondulez... Mieux que ça... Vous y êtes... »***

Ce jargon exubérant paraitra peut-être étrange à vos oreilles académiques, mais je crois que vous apprécierez le résultat. Si le balancement est correctement rythmé, le cerceau tourne indéfiniment autour des hanches. L'effet est charmant avec les jeunes enfants, amusant avec les adolescents et fascinant avec les jeunes femmes. Il est moins satisfaisant, bien que souvent drôle, avec les personnes âgées ou un peu fortes. Celles-ci ont cependant « mordu » à ce nouveau jeu avec autant d'enthousiasme que les enfants.

L'INSTRUMENT LE PLUS UTILE

Mais les possibilités du cerceau américain ne s'arrêtent pas là. Il peut servir à tout et à tout le monde. On peut le faire rouler, à la main ou avec un bâton.. On peut l'utiliser comme lasso ou comme corde à sauter. Puisqu'il flotte, on peut en faire une cible pour plonger. Les petits modèles peuvent servir aux nourrissons à faire leurs dents. Lancé avec un mouvement de rotation en sens inverse, il revient jusqu'à vous et peut même grimper des escaliers. Percé de trous et branché sur une conduite d'eau, il peut servir à arroser le jardin. Enveloppé dans un drap, il peut être lancé comme une soucoupe volante. Il fera un joli bruit si on y accroche des clochettes

et brillera plaisamment dans le noir si on l'enduit de peinture lumineuse. En un mot, le monde n'avait jamais rien connu de plus utile.

Je crois qu'il faut remonter à Platon et à sa théorie des « Idées » pour comprendre le processus qui a donné naissance au hula-hoop. Il existait quelque part une Idée du cerceau parfait et l'histoire de l'humanité a consisté à en rechercher l'approximation matérielle la plus proche. Il y a quelques mois encore, la meilleure incarnation de l'Idée était un cerceau de bambou utilisé dans les gymnases australiens pour travailler la souplesse des reins, mais on était encore loin de la perfection. Pour la découvrir, il fallait de véritables philosophes, qui se présentèrent sous la forme de deux jeunes fabricants de jouets californiens propriétaires de la « Wham-O Manufacturing Co ». Ayant entendu parler du cerceau australien, ils décidèrent de l'améliorer et se mirent au travail avec les matériaux merveilleux que le génie moderne mettait à leur disposition. Peu de temps après, ils pouvaient exhiber un cerceau d'un mètre de diamètre en tube de polyéthylène à haute densité élégamment embouti et agrafé.

« FAITES TOURNER LES CERCEAUX »

Mais ils ne s'arrêtèrent pas là. Leur cerceau en main, ou plutôt autour des hanches, ils entreprirent de démontrer son utilité sur les terrains de jeu et dans les parcs, dans les bazars et les grands magasins de Californie — cet Etat connu pour ses « emballements » faciles. Quelques semaines plus tard, le « *hula-hoop* » régnait sur tout l'Etat et déferlait irrésistiblement vers l'Est.

A la suite de la « Wham-O », plus de vingt entreprises se lançaient dans la fabrication des cerceaux de polyéthylène et passaient des contrats avec plus de sept cents fabricants et agrafeurs. L'industrie nouvelle devenait en peu de temps le plus gros consommateur de polyéthylène à haute densité. Dans l'industrie chimique, le mot d'ordre était : « *Faites tourner les cerceaux* ». Le directeur du service de vente des matières plastiques de la Philips Chemical Co s'envola immédiatement pour l'Europe et déclara à son retour que « *les ventes de polyéthylène pour la fabrication de cerceaux allaient monter en flèche sur le marché européen* ».

La publicité s'en mêla et les cerceaux se mirent à tourner sur les écrans de télévision. A New York, au cours d'un bal élégant, des groupes de quatre danseurs évoluèrent à l'intérieur de cerceaux géants qui furent finalement abandonnés au vestiaire, personne ne voulant les emporter chez soi.

LA « HOOPITIS »

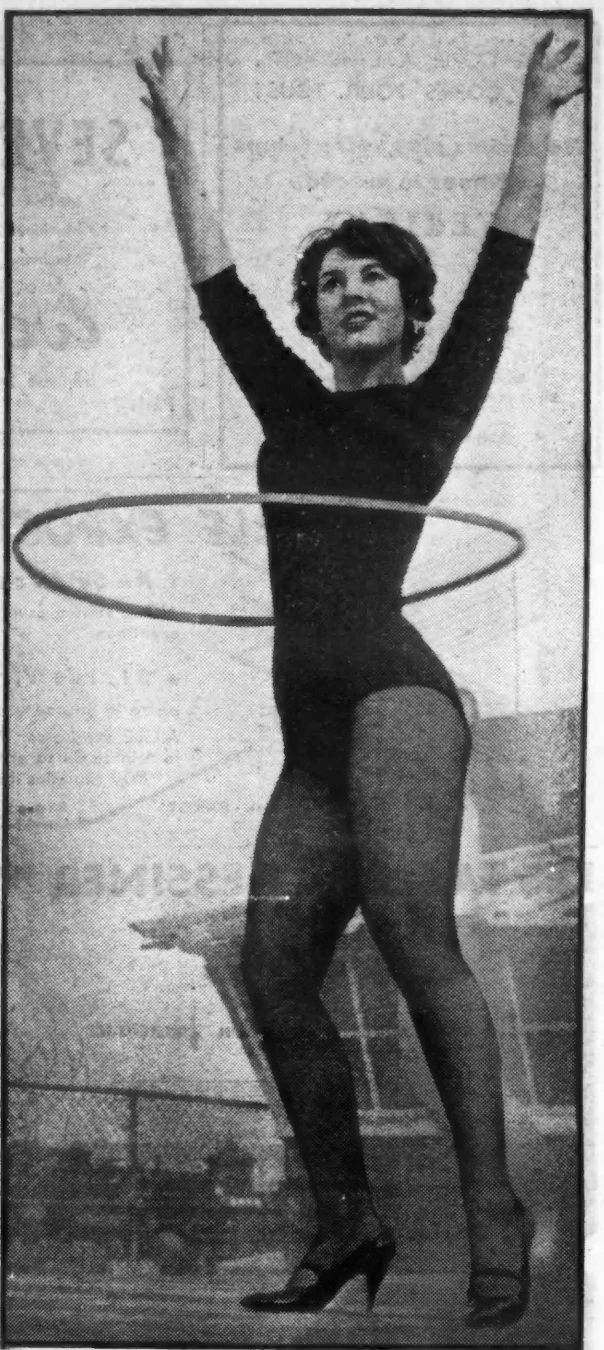
Même les profanes comprennent aussitôt l'intérêt médical du hula-hoop. Dans un pays dont les citoyens dépensent tant d'argent en remèdes contre l'embonpoint, que pouvait-il y avoir de plus séduisant et de plus divertissant qu'un moyen facile de perdre du poids et d'assouplir ses muscles crispés. Les joueurs de football eux-mêmes commencèrent à pratiquer le nouveau sport. Les obèses, les sédentaires, les décrépits se ruèrent sur le cerceau comme s'il s'agissait d'un élixir de jeunesse.

Les résultats ne furent pas toujours heureux, même du point de vue médical. Les médecins virent affluer dans leurs salles d'attente un flot de patients atteints de tours de reins ou de crampes dorsales. D'autres adeptes du hula-hoop, en revanche, affirmèrent qu'ils se sentaient mieux, et plus jeunes. Les médecins se partagèrent donc entre partisans et adversaires de la pratique du cerceau. L'un d'eux nota qu'elle faisait travailler, chez les adolescents, certains muscles normalement destinés à ne leur servir que plus tard. Quoi qu'il en soit, une nouvelle maladie était née, la « hoopitis ».

L'esprit de compétition vint renforcer encore la frénésie du hula-hooping et les jeunes gens se mirent à onduler de plus en plus vite, de plus en plus longtemps, jusqu'à atteindre les chiffres astronomiques de 5.000 à 6.000 rotations. Mais l'élément de division sociale que pouvait constituer cette compétition est largement compensé, il faut le dire, par le sentiment de communion qui s'est établi entre les millions de personnes qui se sont unies, dans tout le pays, par la « fraternité du cerceau ». Et dans une année électorale, ce sont des choses qui comptent.

Confraternellement vôtre.

SYDNEY J. COOPER.



(A. P.)

DEUX ADEPTES DU HULA-HOOP
« Ne vous tordez pas... ondulez... »

EXPOSITION

Siffler en travaillant...

● ***Le tiers de la population active française passe le tiers de sa vie « au bureau ». Dix-sept pays exposent au S.I.C.O.B. le résultat de leurs recherches pour rendre cette vie moins déprimante.***

LE modeste S.I.C.O.B. (Salon des industries et du commerce de bureau) créé en 1950, devenu cette année le 9e « Salon international de l'équipement de bureau », n'a pas craint de s'installer au C.N.I.T. (Centre national des industries et des techniques.)

Dans le nouveau Palais des Expositions du rond-point de la Défense, 40.000 m2 ont été mis à la disposition des 350 exposants venus de dix-sept pays différents.

Cela revient à dire que le S.I.C.O.B. est devenu le plus grand Salon du monde spécialisé dans l'équipement de bureau. Tellement grand du reste que le visiteur est sûr de s'y perdre, à moins de posséder en plus du catalogue (très complet et édité en cinq langues) un sens de l'orientation évident.

La France compte près de 7 millions d'utilisateurs de matériel de bureau (dont 3 millions environ sont des femmes).

Le tiers de la population active de notre pays passe donc 8 heures par jour « au bureau », soit 2.400 heures par an (en prenant pour base 300 jours ouvrables).

Il était temps de s'occuper un peu de ses conditions de travail.

AMBIANCE ET CONFORT

1) L'INSONORISATION. — L'insonorisation des locaux est un problème qui a été jusqu'ici très négligé dans la construction des bureaux. Y remédier après coup reste souvent difficile, en tout cas coûteux. De ce côté-là, rien ne nouveau. Pour l'insonorisation en cours d'installation, deux maisons spécialisées exposent cette année dans ce « salon du travail ». L'Isolation thermique et acoustique (stand O B 57) et les Ets Langlois (stand I J 20).

Dans un autre ordre d'idée, le Centre d'information du textile fait une démonstration des applications des textiles dans le domaine de l'insonorisation, tapis, rideaux, etc., et

→

EXÉCUTION ET ENTRETIEN D'INSTALLATIONS TÉLÉPHONIQUES DE TOUS SYSTEMES

Consultez-nous

CONSEILS et DEVIS
sans engagement

Fournisseur
de « l'Express »

Plein Centre de Paris
MAISON FONDEE EN 1936

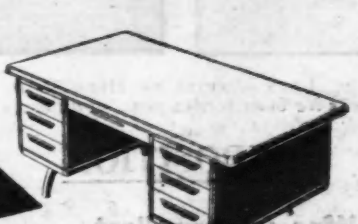
23, RUE JOUBERT (9e)
TRI. 41-56

UNE COPIE A L'INSTANT... DES COPIES POUR TOUS !
Ne perdez plus votre temps
Utilisez le procédé
VERIFAX
Documentation et démonstration
KODAK-PATHE
Service Reproduction de Documents
37, avenue Montaigne (8e) - BAL. 26-30
SICOB-Stand Kodak OR-60

SEVEREST
Machines à écrire
Machines à calculer
Machines à additionner
Everest
54, rue Saint-Lazare
Paris-9e TRI. 33-88

DOUBLE EXPOSITION
★ Au Salon du Bureau
AIGLE vous présente ses dernières créations.
★ 51, rue Vivienne,
entre la Bourse et les Boulevards
AIGLE expose sur 2.200 m2
la totalité de sa production.
800 modèles métal ou bois
Meubles AIGLE 51, rue Vivienne. - PARIS 2e
GUT. 44-26 +
Parking dans le hall

LES TABLES A DESSINER
UNIC
La plus importante production française
108, BOUL. RICHARD-LENOIR
PARIS-XIe-MEN. 27-00 3 LIGNES GROUPÉES
Notice franco sur demande



bureaux
métalliques
fonctionnels
Les bureaux métalliques YAC ont obtenu le label QUALITÉ-FRANCE, en particulier pour leur remarquable résistance aux climats excessifs et aux atmosphères TROPICALES. (Contrôle de Qualité N° 575)
Y.A.CHAUVIN, 6, rue aux Ours, PARIS-3e. TUR. 84-35
SALON DE L'EQUIPEMENT DE BUREAU - C.N.I.T.
Rond-Point de la Défense à PUTEAUX, du 10 au 19 octobre 1958 - Stands OJ-04 et OR-30

présente une élégante solution pour insonoriser des portes de communication avec un capitonnage en tissus Tergal lavables.

2) La climatisation. — Des expériences réalisées aux Etats-Unis ont démontré que de mauvaises conditions atmosphériques pouvaient provoquer des baisses de rendement et de qualité de travail allant jusqu'à 70 % d'une activité normale.

C'est pourquoi les fabricants de climatiseurs présentent cette année leur matériel au S.I.C.O.B.

Parmi les appareils présentés, certains modèles permettent la réfrigération avec réglage automatique, le renouvellement et le filtrage de l'air ambiant, ainsi que le réglage du degré hygrométrique. (*Appareil Airwel, « L'Air conditionné », stand O B* 08 ; *appareil Sahair, « L'Automatic », stand I J* 62.)

3) L'éclairage. — Nouveaux venus également à ce Salon, les appareils d'éclairage, lampes et plafonniers ont fait leur apparition.

Mais dans le domaine de l'éclairage fonctionnel de bureau, un grand effort reste à faire. La plupart des appareils exposés cette année semblent avoir été choisis plutôt pour des raisons d'esthétique (dont certaines sont discutables) qu'en fonction d'un confort visuel étudié. En outre, l'utilisation maladroite de la lumière fluorescente continuera à en dégoûter de nombreux travailleurs de bureau (lampes nues qui blessent la vue, mauvaise coloration qui fait le visage livide, abus des lampes lumière du jour). Aucun appareil ne mérite d'être mentionné, sauf un plafonnier pour salle de réunion ou conseil. (*Knoll International, stand I J* 71.)

4) La couleur. — Ce quatrième facteur d'ambiance, la couleur, commence à être pris en considération dans le domaine du bureau.

Dans son ouvrage intitulé « La Couleur dans les activités humaines », M. A. Dériberé, secrétaire du Centre d'information de la couleur, préconise :

> *« On recherchera dans un bureau une dominante de tons chauds pour obtenir de la gaieté, du dynamisme (dactylographie) ou des tons froids pour assurer le calme et la tranquillité d'esprit (bureaux d'étude ou de calcul). Le genre de travail plus encore que le caractère des individus, devra toutefois plus généralement déterminer le choix des couleurs. »*

Le Centre d'information textile, dans ce domaine, fait une démonstration tendant à prouver que le textile (dont la grande variété de coloris permet la réalisation d'ensembles colorés favorables au travail) reste la solution recherchée aux problèmes d'ambiance dans les bureaux. Il est regrettable qu'un effort analogue n'ait pas été réalisé par des fabricants de revêtements muraux.

En revanche, tenant compte du facteur psychologique de la couleur, certains fabricants de machines à écrire ou à calculer se sont efforcés de les rendre harmonieusement et « doublement colorées », à la façon des automobiles. (*Machines Everest, stand O V* 04.)

5) Le mobilier. — Le choix ne manque pas en matière de meubles fonctionnels de bureau, qu'ils soient de métal ou de bois.

Parmi les innovations heureuses, nous avons vu :

- Des ensembles bureau, classeur, table de dactylo de formes classiques, mais de tons très clairs, gris perle ou chamois. Et des sièges habillés de plastique de même ton. Le tout d'une sobriété de bon aloi, beaucoup plus gai que le déjà classique vert de gris. (*Mobilier de bureau Aigle, stand I B* 21, *et Ets Chauvin, stand O R* 30.)
- Des éléments intérieurs interchangeables pour tiroirs de bureau (intercalaires, boîtes universelles, plumiers, alvéoles à papeterie et porte-tampons qui peut être agréablement utilisé en « râtelier à pipes »). (*Chauvin, stand O R* 30.)
- Un bureau de dactylo dont le caisson contient un trieur à papiers monté sur glissières à billes. La porte abattante fermant ce caisson peut, en se relevant, servir de tablette. (*Aigle, stand I B* 21.)
- Des éléments de rangement pour dossiers et papiers divers superposables, juxtaposables et interchangeables entièrement gainés de plastique. (*Eléments Terseram, stand I V* 08.)

Parmi les nouveautés moins recommandables :

Des dessus de bureau en plastique stratifié dont les reflets brillants sont fatigants pour les yeux.

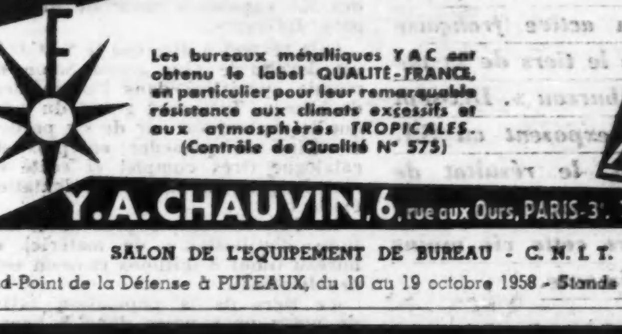
Certaines fantaisies rouge et noir, des revêtements de miroirs déplacés et d'un goût souvent douteux.

GAIN DE PLACE ET GAIN DE TEMPS

Il est impossible de passer en revue les différents dispositifs destinés à faire gagner de la place dans les locaux des grandes entreprises et du temps au personnel.

Nous avons remarqué :

- Un appareil pour prise de vues sur « microfiches » à images multiples qui permet de choisir un format de microfiches approprié à chaque format de document. Le format de la microfiche 7 cm × 12 cm permet un gain de place important et un classement facile. Par exemple : un numéro entier de « France-soir » tient sur une seule microfiche. (*Fotocop, « Les Appareils contrôleurs », stand O R* 21.)
- Une machine à calculer imprimante super-automatique, dotée de deux totalisateurs et d'un mécanisme de « mémoire » qui lui permet de passer de la multiplication à la division tout en conservant les produits ou les quotients pour des calculs ultérieurs. (*Modèle Tétractys Olivetti, stand O R* 37.)
- Un poste de travail synchronisé réunissant une machine à écrire et une calculatrice à bande imprimante. La machine à écrire introfrontale permet l'introduction des documents par l'avant du chariot en les superposant à la hauteur voulue. Calculatrice et machine à écrire peuvent se déconnecter instantanément pour être utilisées séparément. (*Synchrojapy C et C.P.F., stand Japy O R* 33.)
- Un appareil de reproduction photocopies d'une utilisation très simple et d'un encombrement minimum, qui permet de tirer cinq copies en une minute à la condition d'utiliser le papier Kodak « Vérifax » d'une apparence tout à fait comparable à celle du papier normalement utilisé sur machine à écrire. Le procédé Vérifax peut être employé pour la reproduction de toutes encres et de toutes couleurs. Les fac-similés



La machine personnelle des jeunes de la "Nouvelle Vague"...
la Japy PERSONNELLE P.68
... et de tous les hommes modernes
SOCIÉTÉ DE MÉCANOGRAPHIE JAPY 6, rue de Marignan - Paris 8e - Balzac 44-94
SICOB Zone Rouge Stand 33 C.N.I.T. Rond Point de la Défense

LE COURRIER D'ALFRED SAUVY

M. Alfred Sauvy a bien voulu accepter de répondre désormais chaque semaine, dans « L'Express », aux questions que nos lecteurs lui posent sur les sujets les plus divers, car sa palette est large. Deux de ces questions prennent, dans son courrier de cette semaine, toute leur actualité au moment où l'exposition organisée par le SICOB (voir ci-dessous) marque l'importance des « burelains » dans la vie de la nation. Voici les réponses d'Alfred Sauvy à ses premiers correspondants.

Le « burelain »

Sept millions de Français passent le tiers de leur vie au bureau.

Est-ce que cette vie de bureau a donné naissance chez ceux qui la mènent à une conscience de classe analogue à celle qu'a créée chez l'ouvrier l'industrialisation ? Ou est-ce que l'employé de bureau reste un isolé rattaché à son groupe initial ?

Qu'est-ce qu'il représente dans la société ? Un élément dynamique ou un frein ? A-t-il fait naître de nouveaux besoins ?

L. SAILLAND
Paris.

LE « burelain », ne parlons pas du « scribe » et moins encore du « bureaucrate », est un type social relativement nouveau et assez bien défini. Son souci essentiel, surtout dans les rangs subalternes, est la dignité, laquelle se manifeste notamment (ou s'est manifestée) par le fameux « col blanc », emblème de la condition. L'employé de l'échelon le plus modeste fait partie du même milieu que le directeur, dont il n'est séparé que par un « indice » et dont il s'efforce d'avoir le costume, le mobilier et les manières. Dans le commerce ou l'atelier, on appelle Germaine ou Lucie; au bureau, c'est Madame X ou Mlle Y. Dignité.

Souvent d'origine paysanne ou ouvrière, la grande crainte du « burelain » est de retomber dans cette condition, de sorte qu'à l'inverse de l'artiste, il s'écarte du métier manuel ou salissant, signe de déchéance sociale.

Sans être certes négligeable, la question financière est, pour lui, moins importante que la condition, surtout dans la fonction publique, d'où la modicité des traitements. Loin d'avoir l'impression, comme l'ouvrier, d'être rejeté par la société bourgeoise, il s'efforce d'y pénétrer et, soucieux de donner à ses enfants l'enseignement secondaire et si possible supérieur, il consent, dans ce but, d'héroïques sacrifices, qui lui interdisent bien souvent la famille nombreuse ou même moyenne.

Du fait même de ces aspirations, le « burelain » est continuellement besogneux. Ce n'est pas lui qui crée de nouveaux besoins, c'est le riche, mais ces besoins il les fait siens, dès que possible, et même avant que possible, ce qui fait de lui un éternel Tantale.

Ses besoins de riche et ses moyens de pauvre, sa conscience de salarié, la faiblesse de son niveau de vie peuvent lui inspirer des idées politiques avancées, mais on trouve rarement en lui l'étoffe d'un révolutionnaire. Les Soviétiques et même certains communistes occidentaux sous-estiment l'importance socio-politique de la montée progressive de ce groupe, depuis la parution du « Capital ». A défaut d'autres indices, l'évolution du parti socialiste, qui recrute assez largement dans ses rangs, est cependant assez éloquente.

Par son désir de sécurité et son éloignement de la technique productiviste, le « burelain » passe plutôt pour un frein dans la société, mais ses besoins exercent une action motrice. En outre, n'ayant rien à vendre, il est moins que le producteur saisi par le malthusianisme et la peur de l'abondance qui avilit les marchés.

A. S.

La journée continue

La vie de bureau est — de l'avis général — soumise à un horaire fatigant et peu productif (trois heures le matin, coupure du déjeuner, etc.).

Est-il souhaitable sur le plan national que la « journée continue » soit instaurée et que l'on se batte pour y arriver ?

SUZANNE GUICHARD,
Lyon.

LA force qui pousse à l'adoption de la journée continue est la distance croissante entre le domicile et le lieu de travail, d'année en année accrue par la dimension des villes et la cristallisation du logement.

La journée continue s'imposerait plus vite, de toute évidence, si la journée de travail était plus courte. Mais la solution de la semaine de cinq jours, tout aussi séduisante et aussi recherchée sinon plus, est en contradiction avec cet objectif. Une journée continue, assez longue, dicte un temps de repos, qui — l'expérience l'a prouvé — a tendance à s'allonger, en raison du grand attachement du Français au repas de midi. Chez le « burelain », cet attachement n'est pas sans lien avec le souci de la dignité évoqué plus haut. Bien des essais ont finalement abouti à un retour à la journée coupée.

En une telle matière, les solutions d'autorité, bien étudiées, sont préférables à de trop larges latitudes. Une rupture d'habitudes est moins dure, quand elle est brusque et sans appel. Dans l'ancienne « Statistique générale de la France », devenue depuis l'I.N.S.E.E., la journée continue était pratiquée dès avant 1914 (bien que, sur d'autres points, des méthodes en honneur y fussent plutôt du siècle précédent); les femmes employées (c'est surtout d'elles qu'il s'agit) avaient toutes organisé leur vie en conséquence, au point qu'un grand nombre étaient très attachées à cet horaire insolite.

Gardons-nous du sophisme biséculaire selon lequel la machine réduirait constamment les emplois dans la société. Le progrès du matériel de bureau n'a fait et ne fera qu'amplifier et diversifier les tâches. L'ère de l'organisation ne fait que commencer.

La journée continue ne devrait pas être imposée sans un certain étalement, suivant les entreprises, afin d'émousser les pointes journalières, de plus en plus coûteuses à la collectivité. Tout cela troublera certes plus ou moins la vie familiale, mais ce trouble pourrait être atténué, s'il y avait un peu plus de mobilité, un peu moins de cristallisation dans les logements et les emplois. Le moteur social a certes besoin d'essence, mais le besoin d'huile n'est pas moins impérieux.

A. S.

---

sur papier Vérifax sont agréés par le ministère de la Justice. (*Stand Kodak O R 60.*)

● Une machine permettant de recouvrir d'une mince pellicule transparente le « Thermofilm », tous documents, dessins, papiers d'identité, etc., pour les rendre inaltérables et indéchirables, les protéger contre les ratures, l'action de l'humidité et d'autres agents tels que l'essence ou l'alcool.

Le Thermofilm est en outre ininflammable et résiste à une température de 100°. (*Eichner-Thermofilm, stand Chauvin O R 30.*)

● Une machine à dicter portative, dont le mouvement simplifié ne nécessite aucun apprentissage ou entraînement préalable, mais dont le mécanisme rend toutes fausses manœuvres impossibles. Dictées, arrêts, retours, corrections s'effectuent par simple pression sur boutons de commande.

Elle peut être équipée d'un microphone à main ou d'un microphone de bureau, ainsi que d'un casque d'écoute.

A la lecture, le retour en arrière se fait par pédale à pied, ce qui facilite le travail de transcription pour la secrétaire. L'appareil peut également être équipé d'un capteur téléphonique. (*Electromag, stand I B 10.*)

TROIS GADGETS

● Le « Scala-Bureau », constitué par sept corbeilles à courrier amovibles de grande capacité, accrochées soit à un chevalet, soit à un support mural. A l'avant de chaque corbeille, deux petites fenêtres ont été aménagées pour recevoir une étiquette d'identification. Les documents sont accessibles, grâce à un décalage provoqué par le plan incliné du support. Classement et circulation des documents se font sans erreur. Prix: en acier zingué modèle chevalet : 15.640 francs ; mural : 13.740 francs. (*Stand Tirlet O B 48.*)

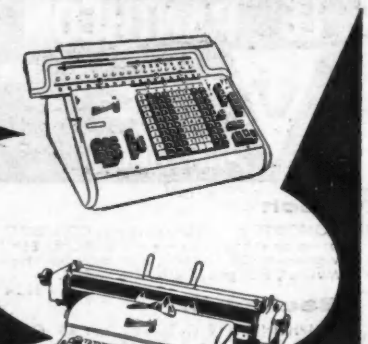
● Les « Curso-Titres », petits curseurs de rhodoïde supportant des onglets de signalisation qui se placent en escalier les uns par rapport aux autres, facilitant ainsi les recherches dans un classement vertical de dossiers.

D'autre part, les curso-titres, coulissant latéralement sur le bord supérieur de la fiche, permettent d'intercaler tout nouveau dossier exactement à sa place, c'est-à-dire en respectant l'ordre de classement, tout en conservant la visibilité à chacun des titres. Les erreurs de classement sont rapidement détectées, deux curso-titres à la même position constituant une anomalie immédiatement repérable. Prix : le dossier et son curso-titre : 57 francs. La fiche : de 16 à 20 francs, suivant taille. (*Stand Remington Rand O R 15.*)

● Le classeur « Extendos » en matière plastique à soufflets de toile, comportant douze compartiments, des onglets métalliques contenant des étiquettes interchangeables. Rubriques « Bureau » ou rubriques « Ménage ». Très commode pour papiers divers de tailles et formats différents. Prix : 3.200 francs. (*Stand Extendos I B 12.*)

machines
à calculer
à additionner
à écrire et
à facturer

Rheinmetall



Concessionnaire exclusif pour la France :
Y.A.CHAUVIN, 6, rue aux Ours, PARIS-3e TUR. 84-35+
SALON DE L'EQUIPEMENT DE BUREAU - C. N. I. T.
Rond-Point de la Défense à PUTEAUX, du 10 au 19 octobre 1958 - Stands OJ-04 et OR-30

LIXER
4 Couleurs

à Mines 1.650 fr.	1er en date / 1er en qualité	à Billes 1.950 fr

Modèles de luxe :

Argent massif	3.600 fr.
Or massif 18 carats	68.000 fr.
Plaqué or laminé	5.600 fr.

LES AVANTAGES DU LIXER
Rappel NON-AUTOMATIQUE donc INDEREGLABLE, facile et rapide.
POINTES FIXES ET BIEN DEGAGEES.
Recharges et mines carrées LIXER en vente partout.

IMPORTANT : Si votre fournisseur habituel ne peut vous le procurer, écrivez aux Ets LIXER, 28, boul. Bonne-Nouvelle, Paris-10e, Tél. 60-94, qui vous indiqueront l'adresse du revendeur le plus proche de votre domicile.

LA TÉLÉPHONIE UNIVERSELLE
S.A. fondée en 1919
4, rue Eugène-Varlin, PARIS-Xe
NOR. 60.77 et 53.25
CONSEILS ET DEVIS GRATUITS SUR DEMANDE
réalise et entretient toute installation téléphonique

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 20	20 h. 45	SALOME - LE PRINCE IGOR (Danses polovtsiennes)	*Mercr. 22*	20 h. 45	LE BARBIER DE SEVILLE
Mercr. 22	21 h.	SOIREE RESERVEE	*Jeudi 23*	21 h.	LES PECHEURS DE PERLES
Vendr. 24	20 h.	LE CHEVALIER A LA ROSE	*Vendr. 24*	20 h. 15	MANON
Samedi 25	20 h. 45	SALOME - LE PRINCE IGOR (Danses polovtsiennes)	*Samedi 25*	20 h. 30	CARMEN
Dim. 26	20 h. 30	L'ATLANTIDE	*Dim. 26*	14 h.	MIGNON
			Dim. 26	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY

" novelettes "

DISQUAIRE : 1er Prix du Conservatoire

LE MEILLEUR CHOIX DE DISQUES
MUSIQUE CLASSIQUE CONTEMPORAINE
JAZZ, VARIETES - 5 POSTES D'ECOUTE

EN EXCLUSIVITE : AMPLIFICATEUR
ET CHAINE HAUTE FIDELITE
« PHONEMA »

Bénéficiez vous aussi de notre « CHEQUE FIDELITE »

LE DISQUAIRE DE LA RIVE GAUCHE - 66, rue de Babylone, PARIS-7e - SOL. 72-20

Les disques PRETORIA

ont pensé aux collectionneurs en éditant leur série **RICHESSES SONORES** *qui groupe des enregistrements précieux par leur qualité, leur originalité et leur grande classe*

Viennent de paraître dans cette série :

◆ **LES MAITRES ITALIENS DES XVIe ET XVIIe SIECLES** (Gabrieli, Gastoldi, Frescobaldi, Monteverdi) **par I MENESTRELLI, ensemble italien de musique ancienne**
Disque 33 tours, 30 cm., artistique 30CL8000

◆ **MADRIGAUX ANGLAIS ET CHANSONS FRANÇAISES DES XVIe ET XVIIe SIECLES par THE GOLDEN AGE SINGERS OF LONDON**
Disque 33 tours, 25 cm., artistique 25CL8004

◆ **LES QUATUORS DE MOZART : Nº 14 en sol majeur K 387, Nº 15 en ré mineur K 421 par le MOZARTEUM QUARTETT DE SALZBOURG**
Disque 33 tours, 30 cm., artistique 30CL8006

Et un document sonore extraordinaire

◆ **LE TEMPS QUE NOUS VIVONS**
Le premier magazine sonore du monde qui vient de révolutionner le domaine du disque
Disque 33 tours, 30 cm., artistique 30TNV

Tous ces disques sont en vente chez votre disquaire et aux

Disques PRETORIA

50, rue Croix-des-Petits-Champs - PARIS (1er)

GUT. 45-16

LE PANTHÉON DE LA MUSIQUE

VOX Collection PANTHÉON

une collection fondamentale des grandes œuvres classiques

Bach
CONCERTO pr 2 violons en ré min. CONCERTO pr violon et hautbois en ré min. BARCHET-BEH, violons - MILDE, hautbois. Orch. à cordes "Pro-Musica", Stuttgart. Dir. R. REINHARDT. XPV 1024

Beethoven
SYMPHONIE Nº 8 en fa maj., op. 93. Orch. d'Etat, Vienne. Dir. J. PERLEA. XPV 1008

Borodine
DANSES POLOVTSIENNES. Orch. Symph, Bamberg. Dir. J. PERLEA (Vº Smetana : Moldau). XPV 1025

Chopin
CONCERTO Nº 2 en fa min., op. 21 pr Piano et Orch. G. NOVAES piano. Orch. Symph, Vienne. Dir. O. KLEMPERER. XPV 1019

Corelli
CONCERT POUR LA NUIT DE NOEL (Concerto Grosso Nº 8 en sol min., op. 6) Orch. à cordes du tri-centenaire de Corelli. Dir. D. ECKERTSEN. Vº MOZART : Petite Musique de Nuit. XPV 1020

Grieg
DANSES NORVÉGIENNES op. 35 SUITE HOLBERG op. 40 Orch. Symp, Bamberg. Dir. H. HOLLREISER. XPV 1044

Mendelssohn
SYMPHONIE Nº 3 en la min., op. 56 "ECOSSAISE". Orch. Symph, Vienne. Dir. : O. KLEMPERER. XPV 1066

LE SONGE D'UNE NUIT D'ETE, op. 61. I. STEINGRUBER, D. HERRMANN, sopranos Chœur de l'Opéra de Vienne. Orch. Symphon, Vienne. Dir. C. KRAUSS. XPV 1067

Mozart
SYMPHONIE Nº 40 en Sol min. Orch. Symph, Bamberg. Dir. J. PERLEA. XPV 1028

SYMPHONIE "JUPITER" Nº 41 en ut maj. Orch. Symph, Bamberg. Dir. J. PERLEA. XPV 1030

Rachmaninoff
CONCERTO. Nº 2 en ut min. Op. 18 pr piano et Orch. O. FRUGONI, piano. Orch. "Pro-Musica", Vienne. Dir. H. SWENS. XPV 1033

Schubert
« LA TRUITE » quintette en la majeur op. 114. F. WUHRER piano quatuor BARCHET. XPV 1060

Smetana
LA MOLDAU. Orch. Symph, Bamberg. Dir. : J. PERLEA (Vº BORODINE : Danses Polovtsiennes). XPV 1025

Tchaikowsky
CASSE-NOISETTE, Suite Op. 71 A. Orch. Symph, Bamberg. Dir. J. PERLEA. XPV 1053

CONCERTO Nº 1 en si bém. min., op. 23 pr piano et orch. De la BRUCHOLLERIE, piano. Orch. Symph, Vienne. Dir. R. MORALT. XPV 1004

ET UNE SÉLECTION 45 TOURS

BACH : Air - SCHUMANN : Rêverie. BEETHOVEN : Marche - MOZART : Marche Turque ROSSINI : L'Orage. Orch. Gürzenich de Cologne. Dir. O. ACKERMANN. VIP 45.660

DEBUSSY : Clair de Lune BEETHOVEN : Pour Elise. SCHUMANN : Rêverie - CHOPIN : Étude en ut min., op. 10 Nº 12 - O. FRUGONI, piano. VIP 45.370

BEETHOVEN : FIDELIO Ouverture, op. 72 B, PROMETHEE, Ouverture, op. 43, Orchestre National, Vienne. Dir. J. HORENSTEIN. VIP 45.280

MOZART
PETITE MUSIQUE DE NUIT (Sérénade Nº 13 en sol maj.) Orch. de chambre « Pro-Musica », Stuttgart. Dir. R. REINHARDT. VIP. 45.250

et de nombreuses autres œuvres...

dans la qualité VOX
EXCLUSIVEMENT CHEZ VOTRE DISQUAIRE - FRS 1531 - TL

LA SEMAINE

En toute objectivité

LA générale de « L'Atlantide » a eu lieu vendredi soir à l'Opéra. Echec ou succès ? Il était bien difficile de se faire une opinion en parcourant le lendemain la presse matinale. Le soiriste du « Figaro » n'a rencontré que des gens mécontents :

Elie Berthet : « *Employer quatre-vingts musiciens à jouer cette musiquette, c'est incroyable ! Une soirée insipide...* »

Jules Borkon : « *Je n'y comprends absolument rien.* »

Gaston Papeloux : « *Un coup de barbe affreux. Je trouve ça immonde !* »

Le professeur Vallery-Radot (à l'entracte) : « *C'est effroyable, on en a encore pour deux heures.* »

Pendant ce temps, le représentant de « L'Aurore » ne voyait que des personnes enthousiastes :

La Bégum : « *Le spectacle me plaît entièrement.* »

CHARLES AZNAVOUR
« Je ne peux pas rentrer chez moi... »
(Bernand.)

Maurice Garçon : « *Oui ça me plaît entièrement. Et puis quelle présentation pour l'entrée de cette femme ravissante !* »

Paul Derval, directeur des Folies-Bergère : « *Si vous connaissez Claude Bessy, dites-lui que, si elle veut, je lui fais tout de suite un contrat extraordinaire pour les Folies-Bergère. Je passe une remarquable soirée.* »

Mais en toute objectivité, comment est « L'Atlantide » ? (*Voir « L'Embarras du choix ».*)

VARIÉTÉS

66 chansons pour 6 voix

YVES MONTAND à l'Etoile, Charles Aznavour à l'Alhambra, Les Frères Jacques à la Comédie des Champs-Elysées : le music-hall a lancé son offensive d'automne, il a gagné sur tous les fronts.

● YVES MONTAND : 23 chansons, deux heures de spectacle (à lui tout seul).

Il est revenu avec son rire de grand frère intimidé, ses longues jambes qui savent danser, ses mains qui ont appris à ne pas trop parler. Il a chanté quatorze chansons nouvelles. Les meilleures : « Le chat de la voisine » (satire acidulée), « Un Garçon dansait » (une vocation ratée — un sketch réussi), les bonnes : « La Fête à Loulou » (populaire et joyeux), « Sir Godfrey » (humour anglais), « Planter café » (exotisme stylisé). La moins bonne : « Soleil d'acier » (la fiction est moins belle que la réalité).

Il a aussi repris neuf de ses anciennes chansons dont « Sanguine », l'admirable poème de Jacques Prévert mis en musique par Henri Crolla.

« *O Sanguine, joli fruit — La pointe de ton sein — a tracé tendrement la ligne de ma chance, dans le creux de ma main...* »

Le public est heureux, chaleureux, mais le soir de la « première », Yves Montand avait retrouvé le trac, et il n'a pas tout à fait retrouvé le contact, ce grand souffle qui passe dans une salle lorsqu'il chante.

● CHARLES AZNAVOUR : 15 chansons, 45 minutes de tour de chant.

Tout est trop grand pour lui, son costume, la scène, le projecteur qui le dévore, la salle qui l'applaudit. Faux chétif, il crie l'amour, impudique, triste, vivant. C'est le jeune frère incestueux d'Edith Piaf ; leur devise pourrait être : « Amants, malheureux amants... » Avec Charles Aznavour, c'est toujours la même chanson qui recommence, la même histoire d'amour : la vôtre, la sienne, la nôtre. Toutes les phases d'une passion peuvent se raconter avec les titres de ses chansons : « C'est merveilleux l'amour », « Vivre avec toi », « Sur ma vie », « Je ne peux pas rentrer chez moi » (où l'amour blessé pleure dans Paris), « Si je n'avais plus », « A tout jamais ».

Que vous le vouliez ou non, Charles Aznavour vous « accrochera », vous troublera, vous touchera. Et si vous êtes allergique à sa voix, il vous reste la ressource de constater avec un mélange d'irritation et d'étonnement qu'il existe un phénomène Aznavour.

● LES FRÈRES JACQUES : 28 chansons, 2 heures de spectacle (à eux quatre).

Les quatre mousquetaires de la bonne humeur, libérés du genre semi-parodique (l' « Entrecôte »), sont parvenus à trouver un style à eux, où le

Spitzer
Les meilleures
Reproductions
de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - BAL.00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

comique troupier se poétise et où l'insolite devient rassurant. Leurs chansons sont quelquefois excellentes et toujours « sur mesure ». « Le cirque », « Les boîtes à musique », « Le mambo loufoque » de Jean Constantin, « Sha sha sha persan » sont particulièrement remarquables. Frégolis de la moustache, champions de l'accessoire (melons, turbans, parapluies, etc.), les frères Jacques amusent en ayant l'air de s'amuser ; collants noirs, maillots de couleur, gants blancs, leur silhouette est déjà classique, un peu désuète, jamais démodée.

Si vous n'avez pas le temps d'aller au music-hall ou si vous n'habitez pas Paris, voici une sélection des enregistrements d'Yves Montand, de Charles Aznavour et des Frères Jacques :

YVES MONTAND

« La ballade », « Sanguine », « Premiers pas », etc., 45 tours Odéon MOE 2001.

« Grands boulevards », « Les saltimbanques », « Les routiers », etc., 45 tours Odéon MOE 2030.

Le nouvel enregistrement intégral du Récital de l'Etoile 1958 paraîtra en deux disques 30 cm chez Philips vers le 20 octobre.

CHARLES AZNAVOUR

« Mon cœur à nu » (« Je te donnerai », « Ce sacré piano », etc.), 45 tours Ducretet 460 V 424.

« Charles dans la ville » (« La ville », « Si je n'avais plus », etc.), 45 tours Ducretet 460 V 349.

« Bravos du music-hall » (« Ay mourir pour toi », « Il y avait », « Sa jeunesse », « Bal du faubourg », etc.), 33 tours Ducretet 260 V 090.

LES FRERES JACQUES

« Les Frères Jacques chantent Prévert » (« La fête », « Barbara », « Le miroir brisé », « L'inventaire », etc.). Grand prix du disque Charles-Cros. Philips Réalité V 8 (30 cm.).

Série n° 8 : « Le poinçonneur des Lilas », « Sha sha sha persan », « Faut tout ça », etc., 33 tours 432 267 B E Philips.

DANIELE HEYMANN.

DISQUES

Notes d'audition

PARMI les disques reçus récemment, nous avons retenu :

JAZZ

● DUKE ELLINGTON : « Such Sweet Thunder », une « suite » de 1957, dans la ligne et de la qualité des plus grandes. Curieusement inspirée au Duke par les personnages de Shakespeare, cette œuvre dépasse largement les distinctions du genre « jazz » ou « pas jazz » et contient d'excellents moments de musique tout court. (Philips, 30 cm, B-07278 L.)

● STAN GETZ : Un panorama du moins froid des saxophonistes « cool », du plus souple, du plus mélodique, et de quoi goûter tout à loisir sa sonorité « électrique ». (Barclay, 30 cm, 3605.)

● ART TATUM : Le dernier disque, autant dire le testament du grand virtuose du clavier, soutenu et contenu par Red Callender à la basse et Joe Jones à la batterie. (Barclay, 30 cm, 3592.)

CLASSIQUES

● LA MER DE DEBUSSY. — Une perfection technique et un chef (Vladimir Golschmann, à la tête de l'Orchestre de Saint-Louis) qui a compris que « La Mer » était une symphonie. Au verso, par les mêmes, « La Valse » et « Les Valses nobles et sentimentales » de Ravel. (Philips, Trésors classiques, L 01.313 L.)

● MAITRES ITALIENS DES XVI[e] ET XVII[e] SIÈCLES. — De la belle musique, de Monteverdi surtout. Parfois, les deux sopranos de l'ensemble « I Menestrelli » de Rome ne chantent pas avec une justesse absolue. Mais c'est rare, et pour le reste, c'est très bon, très spontané. (Pretoria, 30 CL 8000.)

● PROKOFIEV, CINQUIÈME SYMPHONIE. — De la période soviétique du maître russe. Pathétique et romantique. Magistralement exécutée par l'Orchestre national, dirigé par Charles Bruck ; un disque techniquement irréprochable. (Columbia, FCX 715 S.)

● LES PLUS BELLES PAGES DE CHOPIN, par Kostelanetz. — Non. (Philips de luxe, S 04.621 L.)

MIDAS.

L'EMBARRAS DU CHOIX

DANSE

● Antoine Goléa a vu pour vous :

L'ATLANTIDE : Personne n'est irremplaçable. La preuve : après le départ de la belle Tchérina, la belle Claude Bessy, aidée par l'excellent chorégraphe Georges Skibine, s'est muée en Antinéa, en huit jours seulement, de la tête aux pieds. Un corps splendide, qu'elle ose montrer quasi nu ; une tête d'enfant tragique, à qui on n'apprend plus rien ; la fatalité de l'amour et de la mort, dans chaque geste, dans chaque pas. Le spectacle est bien mis au point.

Il enchantera ceux qui attendent de l'Opéra ce que les lecteurs de Pierre Benoit attendent de la littérature. Louis Fourestier incarne, comme d'habitude, la conscience professionnelle au pupitre.

THEATRE

● Robert Kanters a vu pour vous :

DOUZE HOMMES EN COLÈRE, de Reginald Rose, adaptation d'André Obey : théâtre mis en film ou film mis en théâtre ? On peut voir en ce moment à Paris les deux versions de la même œuvre, celle de Sidney Lumet et Henry Fonda à l'écran, celle d'André Obey et Michel Vitold à la scène. Le thème du morceau de concours est excellent : douze jurés délibèrent et le verdict de culpabilité qu'ils doivent rendre contre un jeune parricide ne semble pas faire de doute. Mais un homme doute précisément, il oblige ses collègues à réfléchir, à examiner à nouveau certains indices et peu à peu, un à un, il retourne les jurés et obtient l'unanimité pour le « non-coupable ».

Il n'y a ni reconstitution du crime, ni solution policière, nous ne voyons l'accusé qu'un bref instant au cinéma et pas du tout au théâtre. Le spectateur est traité exactement comme un treizième juré enfermé avec les douze autres. Au cinéma, le tour de force est de retenir l'attention pendant tout le film avec un seul décor d'un réalisme quelconque et douze comédiens, excellents mais sans renommée et sans prestige physique. Au théâtre cet aspect de performance est moins évident : Michel Vitold lui-même a déjà joué *Huis-Clos*, cette autre délibération sur la mort...

Dans son ordre, l'œuvre de M. Reginald Rose est très réussie : logique serrée de l'argumentation, précision, efficacité du dialogue, art de silhouetter en quelques répliques les personnages, tout est parfait. Ce n'est pas une grande œuvre littéraire parce que les indices grâce auxquels le sixième juré retourne l'opinion sont des indices policiers à la Sherlock Holmes et non des indices moraux : nous apprenons qu'il y a plusieurs couteaux de la même marque, que la voisine porte des lunettes, etc., mais nous ne connaissons beaucoup mieux pour cela ni l'accusé, ni ses juges.

L'intérêt pour le spectateur, la difficulté pour le metteur en scène, c'est la manière dont les douze hommes sont « types » : et ici l'avantage est au cinéma. La mise en scène de M. Michel Vitold est très bonne : elle reproduit d'ailleurs presque servilement celle de M. Sidney Lumet et cela va pour les comédiens jusqu'à une sorte de mimétisme physique. Mais le langage cinématographique permet précisément une présence physique beaucoup plus impressionnante. Le cinéma donne à rêver sur le corps et le visage humains, chacun de nous peut reconstituer la vie du personnage d'après le paysage de chair qu'elle a créé, le gros plan d'un visage, d'une main apporte immédiatement la connaissance d'une somme très riche d'indications : alors que l'acteur de théâtre reste beaucoup plus tributaire de son allure générale, de son langage parlé, de traits et de tics un peu trop simplifiés.

Ce qui n'enlève rien, bien entendu, au travail précis, soigné de Michel Vitold, comédien et metteur en scène, et de ses onze camarades, de Robert Moor à Jean-François Calvé, qui sont excellents. Non point juré, mais arbitre, disons : avantage au cinéma. (La pièce : à la *Gaîté-Montparnasse* ; le film : au *Studio Raspail*.)

DON SANCHE D'ARAGON, de Corneille, et LA MAISON DE CAMPAGNE, de Dancourt : *Don Sanche*, une œuvre peu jouée, d'accent romantique et romanesque, mais comme le romanesque du XVII[e] siècle nous paraît languissant... Et comme cette impression est accentuée par une représentation terne et guindée. Quant à *La Maison de campagne*, ce n'est exactement rien, une saynette d'une totale nullité pour laquelle on a mobilisé dix-huit comédiens, sept marchands de tissus, et des rubans et des plumes et des dentelles : une folie, ou plutôt une bêtise (à la *Comédie-Française, salle Richelieu*).

UN HOMME COMME LES AUTRES, d'Armand Salacrou : il y a vingt-deux ans c'était une pièce de choc, les articles de Colette et des autres critiques de l'époque en témoignent. Aujourd'hui, cela ne choque plus : disons, puisque M. Salacrou est alpiniste, que nous avons décroché. Le sujet principal (les rapports de l'amour et de la fidélité charnelle dans le mariage) s'est dangereusement rapproché des sujets habituels d'Henry Bataille et de Porto-Riche, si bien que nous avons hâte de voir apparaître les personnages secondaires, le brave confident (François Chaumette), la petite bonne bécassine (Catherine Samie), l'extraordinaire vieille ogresse attachée à sa jeune proie (Denise Gence et Robert Hirsch). La débutante, Mlle Geneviève Fontanel n'est peut-être pas tout à fait à son affaire dans ce rôle, et M. Jacques Dumesnil y est peut-être un peu trop. « *Vingt-cinq ans, c'est un âge dangereux pour une pièce. Plus assez jeune, pas encore assez vieille* » écrit honnêtement et lucidement Armand Salacrou. Il a raison, et il n'en voudra pas à ceux qui connaissent de lui des pièces plus anciennes et plus récentes, plus proches de leur cœur (*Comédie-Française, salle Luxembourg.*)

CLAUDE BESSY
Pour les lecteurs de Pierre Benoit.

CINEMA

● Michèle Manceaux a vu pour vous :

RÊVES DE FEMMES : Point d'histoire, seulement deux drames très classiques vécus de l'intérieur. Une femme un peu mûre aime un homme marié qui retourne à sa femme. Encore une fois « Back Street », mais Bergman se penche avec tant de tendresse et de compréhension sur les femmes que personne n'a jamais su traduire comme lui les hésitations, l'angoisse, la douleur que peut procurer un simple coup de téléphone.

Tout aussi banal est l'autre problème : celui d'un jeune mannequin qui rêve de luxe, de vie facile, alors qu'elle partage avec un fiancé un peu fade des sandwiches un peu tristes. La tentation se présente sous la forme d'un vieux monsieur un peu laid, et l'après-midi qu'ils vont passer ensemble est le plus extraordinaire raccourci des sensations éprouvées de part et d'autre dans ce genre d'union.

Finalement les deux femmes résignées abandonneront leur rêve et feront face à leur liberté, à leur solitude.

Dans ce film sans effet, sans long dialogue, Bergman plonge au fond du problème féminin. Il a pris soin de choisir deux actrices remarquables mais physiquement assez anodines pour que chacune des spectatrices puisse s'identifier à elles : Eva Dahlbeck et Harriet Andersson. (*Agriculteurs.*)

A DEUX PAS DE L'ENFER : En devenant metteur en scène, James Cagney n'a oublié aucune des ficelles qui empaquettent un bon « policier ». Poursuites sur les jantes, bagarres aux poings et souricières dans des usines photogéniques.

Cagney mène tout cela avec entrain et dirige son héros comme il jouait lui-même : tueur à la fois victime et bourreau. (*Elysées-Cinéma, Paramount.*)

● Si vous ne les avez pas encore vus.

LA GRANDE ILLUSION : Jean Renoir a réalisé il y a vingt-deux ans ce message de fraternité. Il faut l'avoir entendu. (*Studio Publicis.*)

LE CRIME DE M. LANGE : un jeu de dupes. Renoir aide M. Lange à changer d'identité. (*Cinéma d'essai Caumartin.*)

LA KERMESSE HÉROÏQUE : l'invasion espagnole des Flandres vue par Jacques Feyder. (*Champollion.*)

MAIGRET TEND UN PIÈGE : Simenon bien servi. (*Lux-Lafayette, Cyrano, Imperator, Excelsior, Savoie.*)

LA TRAVERSÉE DE PARIS : Paris sous l'occupation avec les yeux de Marcel Aymé et d'Autant-Lara. (*Mambo.*)

LES NIBELUNGEN : la fameuse légende de Siegfried dans un film muet de Fritz Lang. (*Studio Bertrand.*)

LES VITELLONI : Fellini traduit avec tendresse le mal des « tricheurs » italiens. (*Noctambules.*)

LA HARPE BIRMANE : la conversion d'un soldat japonais bouleversé par l'horreur de la guerre. (*Studio Parnasse.*)

EN CAS DE MALHEUR : Bardot-Gabin, couple de la fatalité, dans une histoire solide et sale de Simenon, merveilleusement adaptée par Aurenche et Bost. (*Colisée, Marivaux.*)

UNE VIE : pour les amateurs de cinéma « pur ». (*Berlitz, Wepler Pathé.*)

COW-BOY : un western qui n'est pas dépourvu d'humour. (*Marbeuf.*)

LES ENFANTS DU PARADIS : un des meilleurs films du tandem Carné-Prévert. (*Celtic.*)

JOUR DE COLÈRE (Dies irae) : Dreyer dans la magie du moyen âge. Chef-d'œuvre du cinéma débutant. (*Ursulines.*)

LES PERLES DE LA COURONNE : Sacha Guitry au mieux de sa forme (*Pagode*).

MON ONCLE : Tati fait en pointillé la satire du modernisme. (*Monte-Carlo, Astor, Cinévog Saint-Lazare, Scala.*)

LA SOIF DU MAL : le volcanique dernier film d'Orson Welles. (*Les Reflets.*)

LE DICTATEUR : Hitler, Mussolini, Goering et la dictature vus par Chaplin. (*Studio 28.*)

QUAND PASSENT LES CIGOGNES : une belle histoire d'amour et de guerre dans la Russie d'aujourd'hui (*George-V.*)

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Alfred FABRE-LUCE

Gaulle deux

Alfred Fabre-Luce est célèbre pour les nombreux essais politiques qu'il a écrits sur les gouvernements successifs de la France et pour lesquels il n'a jamais été tendre. Ce nouvel essai qui vient de paraître en librairie est une analyse de la situation telle que la trouve le général De Gaulle à son retour au pouvoir et des options qui s'offrent à lui. Mais cet essai est aussi un pamphlet. Une peinture amusée des hommes et des situations, un goût de l'ironie de l'histoire qui remet toutes choses à leur place, voici qui fait de GAULLE DEUX un ouvrage d'un intérêt et d'une qualité hors pair.

Nouvelles
Tome VI

Au moment où paraît le grand roman de Françoise Mallet-Joris, L'EMPIRE CELESTE, rappelons que cette jeune et déjà célèbre romancière publie également un nouveau tome de la collection « Nouvelles », dont elle assume la direction. Chacun des volumes de cette collection est composé de récits et de contes, choisis et composés avec un souci d'équilibre et de contraste qui le rend particulièrement attrayant. On trouve dans le tome VI des écrivains étrangers comme Valentin Kataïev et Frank O'Connor, des classiques du roman français comme Christian Mégret et Jean Fougère, de nouveaux auteurs qui se sont déjà fait remarquer par leur premier livre comme Claude Brunegarde et André Hardellet, et puis des débutants dont nous entendrons bientôt parler.

JULLIARD

YVES DIERYCK
LES BARREAUX DE BOIS

Voici — le fait est suffisamment rare pour qu'on le signale — un roman dont le sujet est neuf. L'auteur nous dépeint l'existence d'un petit groupe de détenus de droit commun, commando de travailleurs isolés en pleine forêt, dans les environs de la « Maison-mère », gardés par quelques surveillants désabusés. Ces hommes approchent du terme de leur peine. Quels sont leurs marottes, leurs hantises, leurs espoirs derrière ces « barreaux de bois », qui sont un peu pour eux comme l'antichambre de la liberté ? Ils se trouvent à un virage dangereux de leur existence. Le destin se chargera, comme toujours, de remettre hommes et choses dans un ordre bien à lui.

L'auteur de « AU PIED DU MUR », premier roman très remarqué par la critique, se révèle de nouveau ici comme un excellent romancier, profondément humain.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

(A.L.I.)
Il a travaillé dix ans à une biographie de Staline qui ne paraîtra jamais.

LA SEMAINE

Premier bilan

L'AVALANCHE des romans pour les prix de fin d'année est terminée. Le 15 octobre est, en effet, la date limite fixée par les jurés qui désirent disposer de quelques semaines tranquilles pour choisir leurs lauréats.

Cette année encore, près de 200 romans postulent à l'une des cinq couronnes (le Prix Médicis s'est ajouté aux Goncourt, Renaudot, Femina et Interallié) qui feront quelques millionnaires et beaucoup de déçus. Sur ces 200 livres, plus de la moitié ont paru depuis la rentrée.

L'énoncé de ces chiffres seul suffit à démontrer l'erreur des éditeurs. Inutile de revenir sur l'inflation littéraire qu'ils créent et qui éloigne des librairies les acheteurs désorientés au milieu de cette surproduction.

PRODUCTION DE DERNIERE HEURE

Le plus grave, c'est la concentration de leur production en moins de six semaines. Comment jurés, lecteurs et critiques pourront-ils suivre, avec la sympathie attentive souhaitable, les tentatives, souvent imparfaites mais parfois prometteuses, d'auteurs inconnus ? Nous nous y efforçons ici. C'est une tâche impossible.

Par surcroît, c'est dans les tout derniers jours qui précèdent la « clôture des inscriptions » que les éditeurs jettent sur le marché les livres, les romans qu'ils croient « papabili ». Nous arrivons donc à cette curieuse situation : la quasi-totalité des jeunes romanciers publiés avant les vacances est sacrifiée à la « sensation de la dernière heure ».

Que reste-t-il dans la mémoire des jurés des romans publiés en mai ou en juin ? « Les Embuscades » de Roger Grenier et « L'Amour et l'Escurial », un beau roman d'amour de Marcel Schneider.

D'autres méritaient également, cependant, la compétition avec les publications de septembre. Mais les noms méconnus de leurs auteurs s'éclipseront totalement devant ceux, déjà bien établis, de Françoise Mallet-Joris, Albert Vidalie, José Cabanis.

Ces derniers jours verront donc surgir les élus de cœur de chaque éditeur. « Le Prisonnier » de Bernard Pingaud, « Le Vieux Pocco » de Jacques Coussou, « La Gana » de Jean Douassot, une autobiographie romancée de 800 pages grand format et qui coûte la bagatelle de 3.000 francs, le premier roman de Philippe Sollers et les dernières œuvres de Michel Zeraffa et de ce remarquable romancier qu'est Claude Simon.

Rien n'est donc fait. Les jurys ne commenceront à se réunir qu'à partir de la semaine prochaine. Mais une chose est déjà certaine : la saison d'automne a été cette année particulièrement décevante. Pour les rares Grenier, Pingaud, Boris Schreiber, nous trouvons, jusqu'à présent, d'innombrables romans bâclés ou de fabrication sur mesure pour séduire tel ou tel jury.

(New York Times)
— Non ma chère, je ne tiens absolument pas à être présenté au chef de file de la Beat Generation.

ESSAIS

● *Un philosophe entre la vérité et le pouvoir.*

La Destruction de la Raison

par Georg Lukacs. Ed. L'Arche. 360 pages, 1.500 francs.

GEORG LUKACS, d'origine hongroise, est considéré comme le meilleur penseur marxiste vivant. Dans sa dernière étude publiée en France (écrite avant Budapest) il part du postulat bien connu de Karl Marx suivant lequel, sous le régime capitaliste, les rapports entre les hommes sont *cachés* par les rapports réels entre les choses : noyée dans « les eaux glacées du calcul égoïste », la personne humaine devient une marchandise. Alors, elle se venge en évoquant l'esprit pur, l'intuition, et en inventant les philosophies romantiques ou les métaphysiques de l'existence. C'est une comédie qui se joue sous nos yeux...

Dès 1923, à peine délivré de l'influence des philosophes « idéalistes » allemands, ses maîtres, le jeune Lukacs, formé sur les valeurs du « marxisme austro-hongrois » plus philosophique que le marxisme russe ou français, entreprend d'analyser cette comédie. C'est alors qu'il écrit « Histoire et conscience de classe », ouvrage condamné par les pontifes staliniens quelque temps après sa parution. L'auteur a tiré la conclusion de cette condamnation en interdisant toute nouvelle publication de son livre.

Trente ans plus tard, devenu fonctionnaire officiel de la démocratie populaire de Rakosi, attaqué de toutes parts, renié par ses anciens élèves, l'hérétique s'applique à rédiger un pamphlet anti-romantique dans le goût du jour. « La Destruction de la Raison » est ainsi à la fois la suite de « Histoire et conscience de classe » et sa critique radicale.

Seulement, il s'agit d'une tentative désespérée : Lukacs prétend concilier le dogme officiel (qui fait sourire aujourd'hui par sa naïveté) et ses propres préoccupations. C'est un jeu dangereux et, à cause de cela, « La Destruction de la Raison » est un livre décevant. On y trouve quelques belles pages noyées dans une suite d'affirmations dogmatiques.

Lukacs veut nous faire croire qu'il existe une histoire de l'irrationalisme né au sein du monde « bourgeois » et que ce courant, opposé au rationalisme de Hegel ou de Marx, annonce le nazisme. C'est aller un peu vite en besogne, feindre de méconnaître Schelling ou Nietzsche, et surtout, faire beaucoup d'honneur à Hitler ! Julien Benda, avec plus de légèreté, s'est en France essayé toute sa vie à ce jeu-là.

En somme, le *vrai Lukacs* reste aussi inconnu en ce pays que le vrai Pasternak était inconnu avant « Le Docteur Jivago ». Quel éditeur aura le courage de publier les textes anciens du philosophe ? Ce n'est pas, en effet, ce livre, écrit dans la période dogmatique de son auteur, qui nous le fera mieux connaître.

ÉTRANGER

● *La « Beat Generation » cherche une voie nouvelle.*

La dernière œuvre de Kerouac

LE troisième roman du jeune écrivain américain Jack Kerouac (36 ans), leader de la « Beat Generation », ces jeunes gens « las de ce monde neuf », vient de sortir aux Etats-Unis sous le titre de « The dharma bums », qui peut se traduire approximativement par « Les Vagabonds à la recherche de la vérité (la sagesse bouddhique) ».

C'est à travers un retour à la nature à la Walt Whitman — la description de l'escalade d'un pic élevé dans la Sierra Nevada occupe un quart du roman — que l'auteur voit un remède à la maladie de la civilisation.

« Une grande révolution en

PASTERNAK
LE DOCTEUR JIVAGO

Un des maîtres du roman contemporain.
RENÉ LALOU (*Nouvelles littéraires*)

Certaines pages du Docteur Jivago *appartiennent déjà à la littérature universelle.* MAURICE NADEAU (*France Observateur*)

Pour moi les personnages du Docteur Jivago *sont pour toujours sortis des pages qui les ont fait naître.*
JEAN BLOCH-MICHEL (*Gazette de Lausanne*)

Comme La Guerre et la Paix, *le* Docteur Jivago *ne restitue pas seulement des destinées particulières, mais l'histoire politique qui naît d'elles et qui, à son tour, les infléchit et leur donne une signification.* FRANÇOIS MAURIAC (*L'Express*)

nrf

rucksack, avec des millions de jeunes Américains partant à l'aventure sac au dos, escaladant les montagnes pour prier... »

La recherche de l'extase mystique à travers la drogue et le jazz a fait place à la quête de la sagesse à travers la communion poétique avec la nature.

Comme le dit un critique américain, les héros de Jack Kerouac *« espèrent se purifier par la pauvreté, l'amour de la nature, des animaux et de leur prochain, des souillures que leur a infligées le XXe siècle américain ».*

En fait, ce besoin d'évasion, cette lutte pour ne pas devenir « the organization man », qui transparait dans la littérature et les témoignages de la « Beat Generation » et qui se traduisait par une sorte de nihilisme, de démission du moi, semble s'être transformé en une volonté inverse de conquête du moi, d'affirmation de soi sur un plan supérieur.

Cette élévation du débat a pour heureuse conséquence un style extrêmement poétique, remarqué par les critiques américains qui concluent : « De l'espoir pour la « Beat Generation »... poétiquement parlant. »

POUR LES PRIX

● *La jeunesse des « fruits secs ».*

Le remue-ménage

par Claude Francolin. Ed. Del Duca, 259 pages, 700 francs.

« LE Remue-Ménage », c'est l'éducation sentimentale d'un jeune intellectuel de souche prolétarienne qu'un long séjour dans un sanatorium avait écarté d'une vie normale et qui se retrouve, à 24 ans, assailli par des problèmes d'adolescent.

Jean-Jacques Dumont, dont la mère fait des ménages, pourrait devenir avocat et venger ainsi les humiliations qu'a subies la vieille femme, mais il rêve d'être metteur en scène, ce qu'il serait devenu s'il n'avait rencontré Geneviève, cruelle petite bourgeoise, nièce d'un grand producteur.

Après cet amour déçu, le héros cultive inconsciemment l'échec social, à travers des expériences qui lui font connaître des milieux aussi divers que celui du cinéma, des étudiants et du syndicalisme militant. Le parti, qui aurait pu être source d'équilibre s'il avait pris quelque tâche à cœur, ne lui est d'aucun secours.

UNE JEUNESSE QUI EXISTE

Claude Francolin abandonne son personnage tel qu'il nous l'a fait connaître : un adolescent débile et qui vit mal.

S'il est parfois mal écrit, cet ouvrage est à coup sûr l'un des meilleurs portraits d'une jeunesse. L'atmosphère de ces cafés du Quartier Latin où grouillent des velléitaires, le refus de l'action, cette sensiblerie qui cohabite avec une lucidité introspective — tout cela est « vrai ».

Ces jeunes gens tourmentés sont démunis devant la vie. Une grande générosité en précipite vers le communisme. D'autres se forgent une carapace d'arriviste... Mais « Le Remue-Ménage » pourrait aussi s'appeler « les fruits secs » : le refus romantique empêche tous ces héros de s'accomplir.

Quelle que soit l'interprétation qu'on en donne, les personnages de Claude Francolin « vivent » et leurs problèmes « existent ».

Après le Référendum :

« Un message d'une extrême actualité »
Théodore MONOD

Jacques RICHARD-MOLARD
PROBLEMES HUMAINS EN AFRIQUE OCCIDENTALE

« Je me bornerai à mesurer l'énorme enrichissement de pensée et de connaissance que Richard-Molard propose au géographe à propos de l'Afrique »
Maurice LE LANNOU (Le Monde)

Editions « Présence Africaine »
42, rue Descartes, Paris (5e)

ROMANS FRANÇAIS

LA TENTATION DE NE PAS VIVRE

par MADELEINE CHAPSAL

COMME « La Modification », « Les Vainqueurs du jaloux » et quelques autres des meilleurs romans actuels, « Le Prisonnier » (1) est un livre difficile. Et même rebutant : des personnages médiocres, des aventures piteuses, une intrigue insaisissable. Parce que l'histoire, celle qui intéresse l'auteur et qu'il entend communiquer, ne se passe pas sur le plan des faits bruts, ni des événements extérieurs, mais uniquement dans la conscience du héros.

On se souvient du sujet de « La Modification » : au cours d'un voyage en chemin de fer, sur le trajet Paris-Rome, Léon renonce à quitter sa femme pour sa maîtresse. C'est tout pour l'événement ; le reste, l'essentiel, a lieu dans l'esprit de Léon. Le héros de Bernard Pingaud, Antoine — qui ressemble beaucoup à Léon — est également un tranquille, un effacé ; il vit à peine, sans plaisir, sans ambition, puis à la fin du livre coule définitivement dans l'indifférence.

Entre temps, il a quitté sa femme, rompu avec une jeune fille qu'il pouvait aimer, sa mère est morte, les Allemands ont fui Paris. Incidents accessoires. Ce qui compte, le seul, le véritable sujet du livre, c'est la personne d'Antoine. Sa façon de voir et d'entendre. Ou plutôt la manière têtue, suicidaire, dont il renonce progressivement à voir et à entendre.

EN tête de l'ouvrage, une reproduction photographique d'un tableau de Georges de La Tour, « Le Prisonnier » — d'où le titre du livre — sert de modèle au roman. L'auteur s'en explique en préface, très brillamment. Que fait cette femme, une bougie à la main, penchée sur le visage d'un homme, un vieillard à demi nu *« assis sur son misérable siège de bois, les mains croisées sur ses genoux »* ? Ce vieillard est un prisonnier, aveugle, certainement, et sourd. Ainsi paie-t-il le prix de sa faute : *« Il a préféré aux choses mêmes la recherche des choses, il n'a pas su prendre ce qu'on lui offrait. »* Quant à la femme, elle contemple dans ce prisonnier l'image anticipée de son destin, elle aussi va devenir, est déjà une morte vivante pour avoir commis le même crime : à la réalité, préférer l'ombre.

Et c'est également la tentation d'Antoine. Lui aussi est de cette race inquiète, trop attentive aux signes, plus sensible à l'idée qu'à la chose, intellectuelle en somme, pour qui vivre c'est d'abord se comprendre, s'interroger. Face aux scènes de son passé ou du présent, Antoine, comme Pingaud devant le tableau de Georges de La Tour, scrute, questionne, rejetant une réponse pour une autre, puisque toujours une autre, plus complexe, naît de la précédente. Poursuite qui ressemble singulièrement à une fuite. Rose a dit quelque chose, mais qu'a-t-elle voulu dire et qu'a-t-elle dit qu'elle n'avait pas voulu dire ?

Incapable bientôt d'aucune certitude, Antoine se retire en lui-même, tous liens sectionnés avec les vivants, dans un engourdissement prénatal.

CELA ne fait pas du « Prisonnier » un roman très gai ; il captive pourtant. A cause du doute, des secrets. Entre la réalité et le lecteur, il y a Antoine. Nous ne connaissons les autres personnages, sa femme, sa mère, Josée, qu'à travers ce qu'Antoine en voit ou en pense. Voit-il mal ou de travers ? Il revient sans cesse sur ses opinions ; croit que sa femme le trompe, que Josée ne l'aime pas, puis change d'avis ; il aurait conclu trop vite, sur des paroles, des gestes à double sens. Peut-être même a-t-il tout inventé ?

En vérité, le comportement d'Antoine, qu'on dirait fuyant, imprécis, le conduit très exactement où il veut aller. A la solitude, au vide parfait. Ainsi la façon dont il évite, en se déclarant toujours à contre-temps, que sa rencontre avec Josée ne tourne à l'amour. *« On ne doit pas être heureux. Pourquoi ? Parce que ce serait trop simple. »*

Nous l'abandonnons dans son fauteuil, à l'écart de tout, le jour même où les armées de la Libération pénètrent dans Paris. Pour Antoine, tapage inutile.

Sous cette indifférence, un rien de fierté. Il n'est pas donné à tout le monde de vivre à distance. Et la rançon de l'exil est souvent l'art, la création. Contemplant dans la chambre de son amie Josée la reproduction du tableau de La Tour, Antoine a pressenti son destin (ou son désir). L'y voici : absent de lui-même. Peut-être — à l'exemple de Léon — va-t-il maintenant écrire un livre. Que ferait-il d'autre ?

BERNARD PINGAUD
« On ne doit pas être heureux. »

UNE phrase de Pascal, un tableau de Georges de La Tour, Paris occupé, dans cet ouvrage serré, intelligent, tout est miroir à la conduite d'Antoine. Lucidité peut-être excessive : Antoine sait tout de lui-même et sait aussi que son erreur, sa faute, mais également sa supériorité, est de tout savoir. On a parfois l'impression de lire, en un bloc, le roman et déjà sa critique.

D'où une certaine froideur ; sécheresse d'un récit parfaitement composé, écrit avec soin. Heureusement l'émotion n'est pas toujours épongée : Antoine, pour rentrer dans son enfance, demande à sa mère de lui raconter « autrefois » ; quand il ne savait se livrer qu'à des jeux orgueilleux et nuls de petit garçon solitaire. Sans vouloir parler d'amour au long du Paris mystérieux de l'occupation, Antoine se promène amoureusement avec Josée. Excellentes aussi les relations conjugales de Rose et d'Antoine, liés par une tendresse lâche, de tristes égards presque fraternels. On reconnaît, grandi, affirmé, le bon auteur de « L'Amour triste ».

(1) « Le Prisonnier », par Bernard Pingaud, La Table Ronde, 288 pages, 850 francs.

"Lisez frais"
TUTTI FRUTTI
de Jacques Rouré : Marins, commères, retraités, étrangers, fadas, c'est toute la Faune pittoresque des côtes de la Méditerranée.
500 fr. **SEUIL**

le CONTRAT SOCIAL

Revue bimestrielle
165, rue de l'Université, Paris-7e

AU SOMMAIRE DU N° 5 VOL. II QUI VIENT DE PARAITRE

Yves LEVY	Le Réformateur
Michel COLLINET	L'armée et la société
Léon EMERY	Le « progressisme » chrétien en France
Maxime LEROY	Itinéraire intellectuel
Paul BARTON	La législation du travail en U.R.S.S.

Pages retrouvées - Livres et revues

ABONNEMENT ANNUEL (6 numéros)
France et Union Française .. 1.000 francs
Etranger .... 1.200 francs

Le numéro : 200 francs

DEUX DU « NOUVEAU ROMAN »

par FRANÇOIS ERVAL

Le succès de Michel Butor, l'année dernière, au Renaudot semble avoir décidé deux éditeurs à tenter, cette fois-ci encore leur chance avec des œuvres relevant de ce que « Esprit » a appelé récemment dans un numéro spécial « le nouveau roman ». « Entre les rues » (1) de Jean-Pierre Faye est un roman poétique, alors que « La mise en scène » (2) de Claude Ollier de stricte obédience robbe-grilletiste manque de cette qualité.

Claude Ollier raconte sèchement, d'une façon « objective » et classique à la fois, son histoire, Jean-Pierre Faye la démantèle et essaye de l'enrober des prestiges d'un style qui connaît des réussites éclatantes et des échecs inquiétants, ces derniers dus à un excès de facilité, où l'auteur se laisse aller à une inspiration poétique qui ressemble parfois à un automatisme de type surréaliste quelque peu provoqué.

UN LUXEMBOURGEOIS MALADE

Dans le récent numéro d' « Esprit » un des articles a attiré l'attention sur un aspect particulier du « roman nouveau ». L'auteur de cette étude montrait que la plupart de ces livres avaient un caractère « déambulatoire » où le héros se promène à la recherche de rencontres et de solutions. En un mot il s'agirait de romans de quête. Cette remarque semble particulièrement appropriée aux deux romans qui nous préoccupent.

Aussi bien le héros de Claude Ollier que celui de Jean-Pierre Faye sont en quête dans une contrée qui les dépayse, comme elle dépayse le lecteur. Ollier situe son roman dans une Algérie inconnue et déserte, alors que Jean-Pierre Faye nous conduit aux Etats-Unis. Son Amérique, malgré les luttes syndicales, malgré les milieux d'intellectuels de gauche qu'il nous fait voir, est pourtant un pays abstrait, ce que l'auteur reconnaît d'ailleurs, peut-être ironiquement, en ajoutant à sa dédicace personnelle la constatation qu'il s'agit « d'un mauvais témoignage ».

Mauvais témoignage donc, roman contestable qui ne laisse pourtant pas indifférent. Son narrateur est un jeune immigrant luxembourgeois qui découvre un crime, dont les auteurs sont recherchés à la fois dans les milieux syndicalistes et fascisants des Etats-Unis. Ce n'est pas cette poursuite policière qui constitue l'intérêt de ce roman, mais la recherche des responsabilités, l'interrogation que se pose le lecteur.

Jean-Pierre Faye a trouvé même un procédé pour rendre plus insolite cette aspect policier. Son héros a subi une opération de lobotomie, ce qui rend son récit fragmentaire. Il est censé être sans réaction affective, pour n'apercevoir que le déroulement extérieur des événements, tels qu'ils se réfractent surtout dans les objets.

ENTRE ROBBE-GRILLET ET FAULKNER

Je dois avouer que ce « truc » n'est pas convaincant. C'est par lui que l'auteur cherche à s'insérer dans le courant du « nouveau roman » où l'objet est roi. Mais on a l'impression que cette description qui se veut objective glisse souvent vers le subjectivisme. Je fais cette constatation sans aucun esprit de reproche, car je crois que le véritable talent de l'auteur est justement dans la subjectivité. Quoi qu'il fasse, Faye reste fort éloigné des perspectives du roman préconisées par Alain Robbe-Grillet pour se rapprocher de celles de Faulkner.

On a essayé de faire un parallèle entre le narrateur handicapé de Faye par son opération de lobotomie et Benjy, l'idiot de « Le Bruit et la Fureur » de Faulkner. Comparaison qui malgré les intentions différentes des auteurs et l'attitude fondamentalement différente de leurs héros (d'une part la perception mécanique du Luxembourgeois, de l'autre les souvenances purement affectives de Benjy) n'est pas sans profit. Sans vouloir écraser Faye par une comparaison qui accablerait à peu près tous les auteurs contemporains — « Le Bruit et la Fureur » reste le chef-d'œuvre de Faulkner — il convient de dire que malgré ses intentions différentes il reste beaucoup plus près de l'esthétique de Faulkner que de celle de Robbe-Grillet.

Claude Ollier s'est voulu robbe-grillétien jusqu'au bout des ongles. Il a réussi dans cette entreprise et découvre (dans tous les sens du mot) malgré lui les limites de cette école.

UNE ESTHETIQUE D'ARPENTEUR

Un jeune ingénieur arrive en Algérie, chargé par une société minière d'établir le tracé d'une route devant servir à l'exploitation d'une mine. Il pénètre dans un territoire qu'il ignore, dont les habitants et la langue lui sont étrangers. Ici encore un crime a eu lieu dont le puzzle est reconstitué par une série de témoignages contestables, voire suspects. L'auteur, témoin pur, refuse de choisir (il en serait d'ailleurs incapable) et laisse finalement son héros et le lecteur dans l'incertitude la plus absolue.

Nous retrouvons ici la problématique de Robbe-Grillet. Dans tous ses romans il s'agit sinon d'un crime, au moins d'une recherche à caractère policier. Une seule innovation chez Ollier : son héros est un innocent, alors que les personnages de Robbe-Grillet sont mêlés aux événements. Dans ce sens on pourrait dire que Claude Ollier a poussé avec une rigueur digne d'intérêt jusqu'aux ultimes conséquences les tentatives arrêtées à mi-chemin d'Alain Robbe-Grillet.

Mais au-delà de cette tentative expérimentale poussée jusqu'à ses extrêmes limites, se pose le problème de la réussite de « La mise en scène ». Les moyens employés par Claude Ollier me semblent inadéquats pour créer chez le lecteur l'impression qu'il s'agit d'une expérience convaincante.

Quels sont ces moyens ? D'abord et toujours une attention soutenue accordée aux objets : « La tête repose droite sur l'oreiller, à un mètre de la fenêtre. Le corps étendu coïncide donc avec l'axe médian de la chambre, que parcourent en plein jour les rayons du soleil filtrant à travers les étoiles de contrevents ». Il s'agit d'une description froide du monde qui nous entoure et nullement de l'obsession des objets que nous trouvons par exemple dans « La Nausée » (3). Il s'agit finalement d'une esthétique d'arpenteur.

VERS LA PHOTOGRAPHIE

Il est d'ailleurs significatif que Claude Ollier ait cru nécessaire d'ajouter à son livre deux cartes montrant la situation topographique des lieux où se déroule l'action. Ces cartes sont moins convaincantes que ses descriptions qui ne manquent pas de talent, mais elles minent toute son esthétique. Si une carte peut être plus explicative que l'écriture, demain on remplacera cette dernière par des photos, encore plus « objectives » que toute carte et ainsi de suite. Les comics photographiés ne sont pas loin.

Il est à la fois utile et dommage que Claude Ollier ait poursuivi jusqu'à la limite extrême son expérience. Il vaut mieux qu'elle et il est à espérer que ce premier roman l'aura libéré des chaînes trop pesantes d'un procédé qui risque de le conduire à l'impuissance.

Une Algérie abstraite, une Amérique abstraite, voilà où nous mène une école qui se réclame d'un nouveau réalisme. Ce n'est pas contradictoire : la description tatillonne des détails a fini par faire perdre à ces écrivains les grandes vues d'ensemble.

Sociologiquement, cette fuite dans le détail à l'intérieur d'un monde désintégré est facile à interpréter et elle a sa raison d'être. Mais il ne suffit pas un roman de signifier : il faut qu'il soit également bon.

(1) Jean-Pierre Faye : « Entre les rues ». Ed. du Seuil. 218 pages, 600 francs.

(2) Claude Ollier : « La Mise en Scène ». Ed. de Minuit. 248 pages, 990 francs.

(3) Voir l'étude intéressante d'Alain Robbe-Grillet dans le numéro d'octobre de la N.N.R.F.

PAUL ARNOLD
LES DÉVOYÉS
Le jeune assassin de la petite Maryse !
Le meurtre des époux Nimer de New-York !
Loulou arrêté à Marseille au moment où il vole une voiture... Ouvrez les journaux : ils sont pleins de ces lamentables « faits divers ». L'enfance, la jeunesse dévoyées, douloureux sujet qui ne prête que trop à la littérature. Paul ARNOLD, par ses contacts personnels, a été à même de se pencher sur cette jeunesse, une certaine jeunesse qui, « au sein de tous les milieux, poursuit une vie de débauche ou de méfaits que sa morale approuve ou recommande », et il nous apporte avec ce récit un documentaire de première main, véritable témoignage sur une des plaies de notre temps.
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

ÉDITIONS DE PÉKIN
en langue française
GUIDE de CHINE
Un ouvrage qui donne une idée précise de ce grand pays. Les deux premiers chapitres sont consacrés l'un à la Géographie, l'autre à l'Histoire de la Chine avant 1840, puis de la Chine moderne et de la Chine contemporaine. Les autres chapitres montrent la structure de l'Etat, l'organisation sociale, politique, économique de ce grand pays de plus de 600 millions d'habitants.
300 pages - Relié soie. 400 fr.
Franco de port .... 470 fr.
en vente dans toutes les librairies et à la
LIBRAIRIE DU GLOBE
21, rue des Carmes, Paris-V°
Envoi du Catalogue sur demande
C. C. P. ALAP - PARIS - 9.694-67

PETITE BIBLIOTHÈQUE RÉPUBLICAINE
Vient de paraître
HUBERT JUIN : LE POUVOIR, POURQUOI FAIRE ?
(L'exemple du général Boulanger)
PATRICK KESSEL : MOI, MARECHAL BUGEAUD
(Un soldat de l'ordre)
Le volume 300 Frs Chez tous les bons Libraires
ODÉON - DIFFUSION - 24, rue Racine - Paris VI°
E/R

del DUCA, Paris
LE REMUE-MÉNAGE
Une jeunesse qui ne sait pas vivre mais qui veut vivre en comprenant pourquoi elle vit.
par CLAUDE FRANCOLIN
collection "le demi-siècle du roman" dirigée par Pierre de Lescure

中国
LA CHINE
Une magnifique REVUE MENSUELLE en couleurs
ÉDITÉE EN CHINE - TEXTE FRANÇAIS
abonnement 1 an 750 fr.
Vient de paraître EN LANGUE FRANÇAISE
une nouvelle revue mensuelle
LA CHINE POPULAIRE
Les sujets les plus variés - La vie politique et économique - Les sciences et les arts - L'histoire et la géographie de la Chine - Mœurs et coutumes - Photos - Reportages - Reproductions d'œuvres d'art - Suppléments éventuels -
abonnement 1 an................... 600 fr.
avant fin 1958, prix exceptionnel 450 fr.
Les abonnements et réabonnements à l'une ou l'autre revue donneront droit à un magnifique calendrier 1959 qui sera adressé en fin d'année.
attention !
Les collecteurs d'abonnements à ces revues recevront :
1 - pour 25 Abts. transmis en une fois : 3.400 fr. de timbres-poste chinois
2 - pour 10 Abts. transmis en une fois : 1.000 fr. de timbres-poste chinois
3 - pour 5 Abts. transmis en une fois : un nouveau livre "Guide de la Chine" d'une valeur de 500 fr.
Souscrivez vos abonnements au
C.D.L.P. 142, Boulevard Diderot - PARIS 12°
C.C.P. Paris 4.629-39
IMPORTANT. - La revue « LA CHINE » sera bi-mensuelle à partir du 1er janvier 1959. Prix inchangé (750 fr.) pour tout abonnement souscrit avant le 31 décembre 1958

(Bertrand)

SIMONE SIMON
Attention tout le temps.

BEAUTÉ

Une discipline de fer

« QUE faites-vous pour être belle ?
— Un peu de savon X, et puis c'est tout. »

Telle est la réponse que la plupart des vedettes donnent quand on les interroge.

La vérité est bien différente. Cinq jolies femmes l'ont confiée, sans fausse coquetterie à « L'Express ».

● Simone Simon : *« J'ai mal mais je me tiens droite. »*

« Je suis effroyablement paresseuse. Même prendre rendez-vous avec un masseur m'ennuie énormément. Seulement, je crois que l'allure d'une femme dépend en grande partie de la façon dont elle se tient. Il faut se tenir bien droite, avec un joli port de tête. Remarquez comme un dos voûté donne tout de suite l'air vieux. Alors j'y porte une attention de tous les instants, et comme je souffre beaucoup du dos, de la colonne vertébrale, c'est pour moi un effort constant.

Pour la peau, j'essaie de mettre le moins de produits possible. Je reste hâlée autant que je peux. Mais une fois par semaine je me fais nettoyer la peau. A mon avis, cela n'est que de la simple hygiène. »

● Ludmilla Tchérina : *« Je meurs de faim depuis dix ans. »*

« Comme je fais au moins deux ou trois heures de barre et d'entraînement chaque jour, je n'ai pas besoin de gymnastique et les sports ne sont en général pas indiqués pour les danseurs. Mon drame, c'est une très bonne santé qui me donne un très bon appétit. Si je me laissais aller, je dévorerais, mais quand je me suis vue à l'écran pour la première fois, je me suis trouvée si grosse que j'ai immédiatement cessé de manger. Depuis, je

LUDMILLA TCHERINA
Maquillage au lit.

me pèse tous les jours. Le moindre « bon petit dîner » et je grossis de cinq cents grammes. Alors, depuis dix ans, je meurs de faim. L'autre discipline que je m'impose est de ne jamais sortir si je ne suis pas impeccable. Bien sûr, dans le travail, je n'y fais pas attention, mais si je dois aller dîner en ville, je me prépare avec autant de soins que si j'entrais en scène. J'estime que c'est une politesse envers les gens qui vous regardent. C'est d'ailleurs un plaisir pour moi, car je me prépare en me reposant. Je me détends dans mon lit et je me maquille couchée, avec une glace sur une table à petit déjeuner et un panier contenant les fards. Essayez. Au lieu de vous fatiguer devant votre glace inconfortable et de vous dépêcher, vous effacez votre fatigue à mesure que vous embellissez. C'est mon meilleur traitement pour être en forme. »

● Michèle Morgan : *« Je surveille ma santé. »*

MICHÈLE MORGAN
Dormir les pieds surélevés.

« Impossible d'être belle si l'on n'est pas en bonne santé. C'est un principe très simple mais irréfutable. Aussi, je surveille de très près ma santé. Il faut que tout fonctionne parfaitement. Le teint, la ligne, les yeux, tout dépend de l'état général. Aussi, je vais régulièrement chez le médecin. Je ne fais pas vraiment de régime, mais je ne mange pas de pain et je ne bois pas pendant les repas. Si, malgré tout, je me sens un peu grossir, alors je serre la vis et ne me nourris plus que de viandes grillées.

Je ne fais pas de sport et utilise deux ou trois crèmes de beauté. Ma seule manie est de toujours dormir les pieds surélevés. »

MICHELINE PRESLE
Un petit bout de gruyère.

● Micheline Presle : *« Je me calme les nerfs. »*

« Je ne fais malheureusement aucun sport, car la pratique d'un sport demande un entraînement suivi, incompatible avec mon métier. Tous les matins, en revanche, je me force à faire un quart d'heure de gymnastique respiratoire. La gymnastique respiratoire est extraordinaire, car non seulement elle donne des muscles, mais aussi elle calme les nerfs.

C'est aussi très bon pour le « coffre », donc pour la voix. Et je n'ai eu, grâce à elle, aucun mal à me mettre à chanter, ce que je vais être obligée de faire bientôt dans « La Vie parisienne ».

Le régime ? Je n'en ai jamais suivi un régulièrement, mais j'évite de temps en temps de déjeuner. Quand je sens que le gros grain de ma jupe me serre, alors je ne déjeune plus pendant quelques jours. Il faut être occupé à l'heure du déjeuner. Je mange un petit morceau de gruyère si j'ai trop faim, mais finalement ce n'est pas trop dur.

Les massages m'ennuient et je n'y crois pas beaucoup. On se laisse faire, alors qu'il faut faire un effort personnel pour obtenir un résultat.

Pour la peau que j'ai très sèche, j'emploie l'huile d'amandes douces « Baby Oil ». Je la mets comme base de crème, comme démaquillant, tout le temps. Je me sers aussi de la crème « Gelée royale ». Ça, c'est le triomphe de la publicité ! A dix-huit ans je ne me mettais rien sur la peau et je me maquillais énormément. Maintenant, je commence à faire attention, et j'ai banni à tout jamais le fond de teint, même sur la scène ou au studio. »

● Aimée Mortimer : *« Je n'accepte pas de vieillir. »*

« J'ai toujours fait très attention à ma ligne, et j'ai toujours eu tendance à grossir. Maintenant, faire attention est devenu une seconde nature et je ne me rends même plus compte qu'il n'y a pas d'huile dans ma salade.

J'ai aussi toujours été attirée par toutes les réclames de produits de beauté. Dès que l'on m'en conseille un nouveau, je l'essaye. En ce moment, je suis la proie de la « crème à l'abricot ».

Mais la seule chose à laquelle je crois vraiment, c'est la discipline et le refus de vieillir. J'ai toujours détesté le sport, mais depuis cinq ans je me suis mise à monter à cheval. Le matin, je me fais réveiller par le masseur à 8 heures. (J'essaye depuis quelque

(Harcoutt)

AIMÉE MORTIMER
Une seconde nature.

temps une crème de massage qui me semble très bien.) Et puis je vais faire un tour à cheval. Cela, même si je me suis couchée tard. Quand je dois travailler très tôt et que je n'ai pas le temps, je fais de la gymnastique couchée.

Cette année, j'ai commencé pendant les vacances à jouer régulièrement au tennis. Je n'ose pas jurer toutefois que je continuerai. »

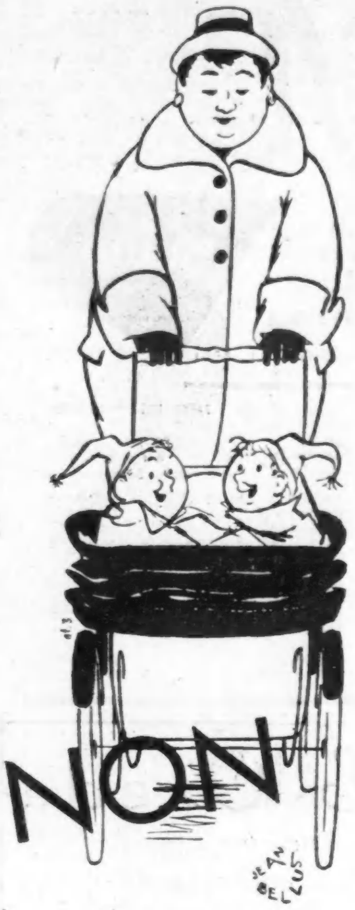
LE POINT D'EQUILIBRE

Très impressionnée par le courage et la volonté de ces cinq femmes, Madame Express, au lendemain de cette enquête, s'était juré de perdre les trois kilos qui la séparaient de la silhouette de ses rêves, de faire régulièrement de la gymnastique, de se maquiller avec attention. Le premier jour, tout alla bien, mais elle n'était pas de très bonne humeur le soir en se couchant (elle avait faim) et le matin en se levant (elle n'avait pas envie de se précipiter devant la fenêtre ouverte). Pourtant, elle se sentait en pleine forme 48 heures avant ses héroïques résolutions. Fallait-il volontairement s'empoisonner l'existence ?

C'est bien là que réside le problème. Ce que chaque femme devrait déterminer, c'est le point d'équilibre entre

→

"Il est normal d'être plus grosse si l'on a eu des enfants"



Non, dit GAYELORD HAUSER, encore une idée fausse. Ce ne sont pas les grossesses qui laissent aux femmes des kilos supplémentaires, mais bien les mauvaisés habitudes alimentaires qu'elles ont acquises, poussées par l'idée de « manger pour deux » et décidées à reléguer au second plan - temporairement, croyaient-elles... - leurs soucis de coquetterie.

Rééduquez votre appétit

La façon la plus saine, la plus facile, la plus rapide et la plus durable de maigrir est celle que je vous propose : réglez à nouveau votre appétit, ce qui ne signifie pas vous priver de nourriture ou supprimer tout ce que vous aimez. La SUPER LEVURE, prise 10 minutes avant chaque repas (une cuillerée à dessert ou quelques comprimés), calmera votre appétit déréglé, vous permettra de faire des repas plus légers, sans aucune sensation de faim. De plus, la SUPER LEVURE, par sa richesse *exceptionnelle* en vitamines indispensables, en protéines et en sels minéraux, apportera à votre organisme tous les éléments essentiels dont il a besoin pour être fortifié et rajeuni. Un essai de deux semaines vous convaincra.

Vente : pharmacies, maisons de régime. Existe en flacons de comprimés (350 fr.) ou en boîtes de poudre (280 fr.).

Documentation gratuite sur simple demande au Centre Gayelord Hauser (service Publications), 4, rue du Faubourg-Saint-Honoré, PARIS (8e).

le styliste
de la maille

STÉ ANONYME DES FIBRES NOUVELLES
safino
FERRIERES (LOIRET)

PARMI NOS DÉPOSITAIRES

JOTYL 89, rue la Boétie
MARIE-MARTINE 9, rue de Sèvres
VIRGINIE 168, Faubg Saint-Honoré

ANGERS DIANE
BAYONNE DARAMY
CHARTRES LELONG
LA ROCHELLE RENÉ
LE HAVRE KARINE
MONTPELLIER KORINA
SAINT-ÉTIENNE SIMONE MAÏCEN
SAINT-QUENTIN GERMAINE
TOULON SYLVIE
TOULOUSE CYLBA
TOURS JANYNE
LAUSANNE JASMINA
SARREBRÜCK AENNE LINN

E. Oxeda
recherche beaux bijoux
anciens et modernes
et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-68 - RICHELIEU : 81-80

sa coquetterie et sa nonchalance, qui lui permette d'être contente de vivre. Il est différent pour chacune. Certaines acceptent de « mourir de faim » pour avoir 50 centimètres de tour de taille, ou de se lever une demi-heure plus tôt le matin pour commencer la journée maquillées au « petit point ».

Elles souffriraient bien davantage de grossir ou de présenter des ongles écaillés.

D'autres ne peuvent s'imposer cet effort sans y perdre leur gaieté et surtout sans gêner la vie des autres. Et rien ne remplace la gaieté.

Une seule leçon nous semble donc à retenir. La beauté est un don du ciel que le ciel reprend très vite. Quelle que soit celle qui vous est départie, elle ne se maintient qu'avec une discipline de fer.

A chacune de décider si le jeu en vaut la chandelle. C'est un choix strictement subjectif.

(*Enquête de Michèle Manceaux.*)

MODE

Où trouver la perle rare ?

AVEZ-VOUS besoin d'un manteau d'hiver ? Oui. Madame Express a couru cette semaine pour vous aider à trouver cette perle rare. Parce que, bien entendu, VOTRE manteau (celui dont vous rêvez) sera chaud par grands froids et léger les jours gris, « sport » dans la journée mais « correct » pour aller au cinéma le soir, « moderne » pour avoir l'air neuf cette année mais « classique » pour durer trois ou quatre saisons.

Les modèles que Madame Express a sélectionnés cette semaine n'ont pas tous toutes ces qualités mais ils en ont beaucoup. De 15.000 à 60.000 francs, du plus classique au plus « mode », à vous de choisir, mais avant d'acheter, rappelez-vous que :

- Les beiges et les tweeds noir et blanc sont un peu « sport » mais, étant neutres, ils se portent facilement.
- Le vert et le rouge sont les deux couleurs les plus commodes pour celles qui trouvent le noir un peu trop austère.
- Les jupes risquent d'allonger l'année prochaine ou dans deux ans. Vérifier la ressource de l'ourlet.
- Les tissus velus de cette année sont ravissants, mais s'élimeront plus vite aux poignets et au col et « marqueront » à l'ourlet.
- Les grands cols lancés par les couturiers engoncent celles qui n'ont pas le cou mince et long.
- La taille haute simulée par des poches est charmante, à condition que les poches soient plaquées. Vous pourrez toujours les enlever l'année prochaine.
- Les manches 7/8 ne sont pas commodes, et surtout pas douillettes par grand froid.
- La carrure est le seul point important pour acheter un manteau tout fait. La « cuvette » dans le dos, entre les épaules, ne s'arrange jamais, même si l'on vous promet la plus merveilleuse retouche.
- Si vous circulez beaucoup à pied : attention aux manteaux qui pèsent lourd. Pourquoi s'imposer une fatigue inutile... surtout si vous êtes rhumatisante.

VU A PARIS

● **13.000 FRANCS « CLASSIQUE »** : en lainage gris uni, genre poil de chameau. Forme droite, grand col à revers, poches à rabat, double boutonnage, dos droit, manches montées. (Galeries Lafayette.)

(Rodriguez.)

CLASSIQUE : *le natté noir et blanc et la martingale.*

● **15.900 FRANCS « MODE »** : en tweed vert bouteille et noir ou bleu roi et noir. Forme droite, col arrondi décollé, poches de poitrine à rabat, manches montées, poches invisibles, verticales dans les coutures de côté, boutonnage bord à bord (boutons de cuir). (Franck et Fils.)

● **21.000 FRANCS « CLASSIQUE »** : en lainage natté façon tricot, chiné blanc, gris et noir. Forme pardessus, classique, col rond, boutonnage bord à bord, manches montées, martingales. (Galeries Lafayette.) (*Voir photo.*)

● **24.000 FRANCS « SPORT »** : en sweet-bear (lainage imitation fourrure) deux teintes blanc ou marron glacé. Grand col à revers, forme droite avec martingale, manches montées, doublure ton sur ton. (Galeries Lafayette.)

● **25.900 FRANCS « MODE »** : en « bouclor » de Raimon, lainage à bouclettes, deux teintes : rouge et beige. Grand col mode, rond, deux poches de poitrine à rabat, large ceinture tissée assortie portée sous la poitrine, boutonnage bord à bord. (Printemps.)

● **29.500 FRANCS « MODE CLASSIQUE »** : en tweed noir et blanc, col et poignets bordés de jersey à côtes, poches de poitrine, doublure matelassée. (Lérys, 101, rue de Passy.) (*Voir photo.*)

● **38.500 FRANCS « SPORT »** : en gros lainage sec, à très grands carreaux noirs et moutarde sur fond chiné moutarde. Droit, manches montées, poches plaquées, double boutonnage, grand col pointu. (Perrine, 50, fg Saint-Honoré.) (*Voir photo.*)

● **44.500 FRANCS « MODE »** : en poil de renne beige ou vert amande, col pointu, deux fausses poches hautes et poches fendues dans la couture de côté, dos droit. (Marie Martine, 8, rue de Sèvres.) (*Voir photo.*)

● **48.500 FRANCS « MODE »** : en tweed bouclettes blanc et noir, col rond astrakan, doublure taffetas, martingale partant devant sous la poitrine et nouée derrière sous la taille, manches montées, poches en biais parallèles à la martingale. (Old England.)

● **60.000 FRANCS « SPORT »** : en poil de chameau de fabrication anglaise, col à revers classiques, double boutonnage, ceinture, manches montées. (Old England.)

ENFANTS

Jeudis en tous genres (Suite)

NOUS avons parlé la semaine dernière des clubs de peinture et d'art et des clubs à activités diverses qui existent à Paris et hors Paris pour occuper le jeudi des enfants. Cette semaine : la musique et la danse.

● AU ROYAUME DE LA MUSIQUE, Mlle François, 163, rue de Rennes, 6e. Lit. 11-15.

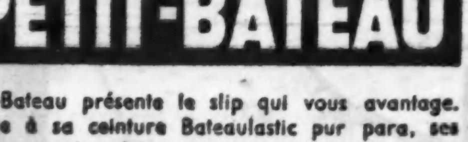
Enseignement du solfège selon la méthode figurative. A partir de 5 ou 6 ans, cours d'initiation une heure par semaine le jeudi à 14 heures : 2.000 francs par mois ; la seconde année, solfège et piano, une heure et demie le jeudi ou le vendredi : 3.000 francs par mois.

(Rodriguez.)

MODE : *le tweed et les poches plaquées*

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.



MARIE-MARTINE
8, RUE DE SEVRES - PARIS
BAB. 16-44

SPORT : *les grands carreaux et le double boutonnage.*

ULTRA-MODE : *le poil de renne et l'empiècement.* (Rodriguez.)

● ÉCOLE D'ART MARTENOT, 23, rue Saint-Pierre à Neuilly. Mai. 34-08. Enseignement de la musique par la méthode active Martenot. L'école possède dix-sept succursales en province (se renseigner au siège), et propose :

— un jardin musical pour les 4 à 6 ans ;

— un cours de solfège vivant ;

— un cours de danse expressive ;

— un cours de chant choral ;

— un cercle d'enfants le jeudi qui fonctionnera pour la première fois cette année.

Prix : 2.500 francs par mois pour tous les cours sauf le chant choral : 1.000 francs. Réduction à 2.000 francs si l'enfant s'inscrit à trois cours au moins.

Un chauffage idéal...

avec Airflam, calorifère à mazout

AIRFLAM chauffe plusieurs pièces, par circulation d'air, en répartissant une chaleur égale, saine et confortable.

Si pratique: s'allume avec une simple allumette, et se règle instantanément comme un poste de radio.

Si propre: plus de cendres, plus de poussières, aucun nettoyage: finie la corvée de charbon...

Installation facile, sur n'importe quelle cheminée.

Totalement silencieux et sans aucune odeur. Fonctionne sans moteur ni soufflerie.

Plus sûr : double sécurité par carburateur U.S.A.

et quelle économie!

avec le mazout, le meilleur marché des combustibles

Gai comme un feu de bois, par flamme largement visible.

Présentation luxueuse, en harmonie avec l'intérieur le plus élégant.

Garantie 2 ans

Des dizaines de milliers d'utilisateurs, enthousiastes, attestent leur satisfaction totale.

Pub. ALAIN

mazout airflam TECHNIQUE SUISSE

DÉMONSTRATION PERMANENTE
8, Place de la Madeleine - Paris 8e

EN VENTE CHEZ LES BONS SPÉCIALISTES DU CHAUFFAGE GÉNÉRATEURS D'AIR PULSE. CHAUDIERES DE CHAUFFAGE CENTRAL POUR APPARTEMENTS ET PAVILLONS

Etudes et devis gratuits sur demande

● JARDIN D'ENFANTS MUSICAL, maison Ram, 135, rue de Rennes. Se renseigner auprès de Mlle J. Barbulée, 7, rue Lentonnet. Tru. 80-37.

Musique en groupes et enseignement par jeux rythmisques. Prix : 2.000 francs par mois.

● INSTITUT JACQUES DALCROZE, 52, rue de Vaugirard. Dan. 96-87.

Danse rythmique et solfège selon la célèbre méthode Dalcroze. A partir de 4 ans, un cours par semaine.

1.500 francs par mois ou 3.800 francs par trimestre. Inscription : 300 francs.

● DANSE ET PATINAGE : en studio et au Palais de glace une heure par semaine, les mercredis, jeudis et samedis. Se renseigner auprès de Mme Vala Bovie, studio Pleyel. Car. 06-30.

● MAITRISE JANINE SOLANE, 74, rue Notre-Dame-des-Champs. Odé. 79-78.

A partir de 4 ans, danse rythmique puis classique. Les cours d'une heure ont lieu le mercredi soir, jeudi ou vendredi selon les âges et les niveaux. Inscription annuelle : 2.400 francs par mois.

● LES MUSIGRAINS, 11, rue Saint-Louis-en-l'Ile, 4e. Odé. 10-34.

Concerts commentés pour 8 à 15 ans, une fois par mois, le jeudi à 17 h. 30. Les parents peuvent accompagner leurs enfants. Premier concert le 6 novembre. Location dès maintenant, de 900 à 1.500 francs pour les enfants, 1.100 à 1.800 francs pour les adultes, pour six concerts.

Pour être mince il n'y a pas de recette magique !

La gymnastique affine votre silhouette en changeant vos mesures

Doris HALPHEN

Sa gymnastique ne fatigue pas
Elle amuse et relaxe

Renseignements : au Studio, 16, rue St-Simon-7e de 15 à 16 h. - Par téléphone LITtré 78-58

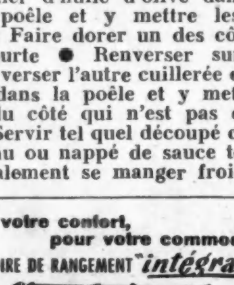
RECETTE

La tourte de spaghetti à la Napolitaine

— 250 grammes de spaghetti très fins. — 50 grammes de beurre. — 100 grammes de gruyère râpé. — 2 œufs. — 2 cuillers à soupe d'huile d'olive. — Sel et poivre.

● Cuire les spaghetti à grande eau bouillante pendant dix minutes environ ● Egoutter et incorporer le beurre et le fromage râpé ● Ajouter deux œufs battus en omelette et bien mélanger le tout ● Faire chauffer une cuiller d'huile d'olive dans une grande poêle et y mettre les spaghetti ● Faire dorer un des côtés de cette tourte ● Renverser sur une assiette, verser l'autre cuillerée d'huile d'olive dans la poêle et y mettre la tourte du côté qui n'est pas encore doré ● Servir tel quel découpé comme un gâteau ou nappé de sauce tomate. Peut également se manger froid.

Pour votre confort,
pour votre commodité,
L'ARMOIRE DE RANGEMENT "intégrale"



Étudiée et conçue en fonction des nécessités du rangement moderne, elle offre à chaque problème particulier 12 possibilités d'aménagements différents : penderies, tablettes, tiroirs à l'anglaise, tiroirs-socles, etc... et rend ainsi utile chaque cm³.

Fabrication chêne, se fait en 120, 150, 180 et 200 cm.

Livraison Paris-Province.
Facilités de paiement.

ARMOIRE "intégrale"

Liste des Dépositaires et Documentation "R" sur demande

4 CHEMINS-MEUBLES

138-140, av. de la République, AUBERVILLIERS. FLA. 08-08

à 500 mètres du Métro : Pte de la Villette

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

MALAGAR, 11 OCTOBRE

Il est 6 heures. Immobile au milieu de la cour, j'épie l'aube. Elle doit être là déjà, sinon je ne saurais pas qu'il y a du brouillard. Mais je le reconnais peut-être à son odeur. Les coqs des collines et de la plaine saluent ce jour, de travail et de souffrances pour tant d'êtres dont les yeux s'ouvrent en ce moment, — pour moi, le jour de mon anniversaire, et les chiffres s'inscrivent sur ce tableau noir, sur ce fond de ténèbres. J'ai résolu de le passer à Lourdes : la Grotte est àdeux cents kilomètres de ma maison, il n'y a que les Landes à traverser.

Combien de fois y serai-je allé au cours de ma vie ? J'essaie de me rappeler ces pèlerinages depuis l'enfance. Rêvant ainsi immobile comme un arbre dépouillé, face aux charmilles, que j'inspirerais de pitié à ce professeur de philosophie du lycée de Saint-Gaudens qui a fait une grande découverte qu'il ne veut pas que j'igaore : c'est que le nombre des « oui » au référendum est proportionné à la foi religieuse des populations. « La sainte trouille », selon notre homme, qui a lu Lucrèce, crée les dieux, mais aussi les hommes providentiels.

Je le veux bien. N'empêche que je suis en droit d'exiger d'un professeur de philosophie qu'il tienne compte des faits, même et surtout de ceux qui contredisent la loi qu'il se flatte d'avoir découverte : presque tous les chrétiens de gauche, autour de moi, ont voté « non ». En revanche, des athées de tout poil, voire des communistes chevronnés, ont voté « oui ».

Ah ! croyez-moi, cher philosophe, il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel que ne le raconte toute votre philosophie. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Shakespeare. Je vous jure bien que dans aucun milieu on n'use plus de la raison raisonnante que chez les théologiens, et l'on se méfie plus de ce que vous appelez « viscéral ». Les mystiques, dans l'Eglise, ne triomphent qu'une fois morts. De leur vivant, ils doivent se cacher et se garder de rien écrire s'ils ne veulent pas avoir d'ennuis. Presque tous les hommes sérieux, parmi nous, sont avec Bossuet contre Fénelon, et l'ont toujours été; c'est assez dire de quel côté je me trouve moi-même.

La famille d'esprits dont Pascal est le type, les adorateurs « du Dieu sensible au cœur, non à la raison », croyez-vous que ce soit « la sainte trouille » qui les inspire ? Ce que Pascal entendait par le cœur, je pourrais développer ce thème et peut-être le professeur de philosophie de Saint-Gaudens me donnerait-il une bonne note, car c'est un sujet que je connais bien et qui m'inspire.

« La sainte trouille » ! C'est bien la peine d'être professeur de philosophie pour ramener à ce mot le mystère chrétien — ou le mythe chrétien selon mon philosophe ; mais mystère ou mythe, s'il n'était né que de la crainte, ce grand feu serait éteint déjà depuis des siècles. « Dieu est amour. » L'amour et non la peur assure cette relève, de génération en génération, en dépit de la moquerie qui ne finira jamais du professeur de philosophie de Saint-Gaudens. Quelle relève ? Celle des apôtres, celle des martyrs, toutes ces vies de femmes et d'hommes sacrifiées ; et je ne pense pas seulement à ceux et à celles qui se reconnaissent à la soutane ou à la bure qui les revêt.

Le dernier roman que j'ai écrit s'appelle « L'Agneau ». J'ai découvert depuis qu'il existe de par le monde beaucoup plus d'agneaux que je n'imaginais : d'êtres immolés, ou qui se croient immolés. La Communion des saints, si notre philosophe a quelque idée de ce qu'elle est pour nous, doit lui paraître de toutes les folies la plus folle. Et je lui accorderai qu'elle l'est en effet.

Lourdes est cela pour celui qui y vient avec un cœur préparé. Ici une réponse est donnée à la question : pourquoi la maladie ? pourquoi la souffrance et la mort ? Cette foule autour de ces grabats est humble et pauvre comme l'était la jeune fille glorifiée qui voit s'accomplir ici, plus que partout ailleurs dans le monde, la prophétie que l'évangile de Luc met dans sa bouche : « Et toutes les générations me proclameront bienheureuse. »

C'est le dernier jour du dernier grand pèlerinage. Quelques heures ne suffisent pas pour s'insérer dans cette vie de Lourdes. Des prédicateurs allemands me chassent de la Grotte où leurs voix répercutées par les micros ressuscitent le Führer. La nouvelle église souterraine est vide quand j'y pénètre. Mais vide, elle perd sa dimension essentielle ; sa raison d'être est de contenir vingt-cinq mille pèlerins. Aujourd'hui, une arroseuse de désinfectant s'y balade dans un fracas de course d'autos. Je me réfugie auprès d'un autel blanc où brûle la lampe annonciatrice et m'y recueille. Alors je découvre tout à coup que cet autel est dédié à saint Pie X — ce saint dont j'avais écrit un jour ici même qu'il n'est pas de ma paroisse ! Cette fois, il m'a eu : j'invoque donc saint Pie X de tout mon cœur pour la paix du monde, lui qui au seuil de la Grande Guerre et au moment d'entrer dans l'éternité, n'a voulu bénir que la paix.

Retour au crépuscule. Pau, Aire-sur-Adour, Roquefort, que cette route était belle avant les grands incendies qui ont détruit la forêt landaise ! Aujourd'hui mieux vaut fermer les yeux et la regarder au-dedans de moi telle qu'elle n'est plus.

13 OCTOBRE

Le jour du retour est proche. Adieu silence, adieu solitude, adieu travail qui ne se distingue pas du repos, adieu maison plus humaine pour moi qu'un être humain. Je serais encore capable de ce geste puéril du dernier jour des vacances, qui me faisait appuyer les lèvres sur certains arbres préférés. Mon philosophe de Saint-Gaudens va triompher de cette preuve écrasante d'infantilisme que je lui donne. Voilà bien ma chance : je ne risque pas de retomber en enfance, ne l'ayant jamais quittée.

Je suis toujours bien humble devant un philosophe. Mais je repense à la lettre de celui-là. C'est précisément au lendemain du 13 mai que j'ai cédé à la passion : mon premier mouvement tout viscéral m'a fait désirer que les généraux factieux fussent mis hors la loi par une gauche unanime. Je m'y serais rallié, quels qu'en eussent été les risques. Et c'est au contraire la raison devant cette gauche irrémédiablement divisée, et donc vouée à l'écrasement, qui m'a fait me tourner vers de Gaulle. Non que le sentiment n'ait joué aussi. Je mentirais si je le niais ; et qui me croirait ? Mais le sentiment n'a pas joué d'abord. Dès l'instant où la gauche non communiste, même devant les paras de Massu, n'a pas surmonté sa méfiance et est demeurée séparée d'une si grande part de la classe ouvrière, il n'était pas besoin d'avoir fait sa philosophie à Saint-Gaudens pour comprendre que de Gaulle allait donner à la gauche sa dernière chance : le temps de se reconstituer. Que certains aient cru qu'elle pouvait le faire contre lui, c'est à mon sens une erreur tactique dont ils se fussent préservés s'ils avaient cru davantage à ce viscère que méprise mon philosophe et qui est le cœur.

Les raisons du cœur en politique, il faut que la raison les connaisse. Jamais ma raison et mon cœur ne furent mieux accordés que le jour où j'ai dit « oui » au général de Gaulle. Je ne voudrais pas faire la leçon à un professeur de philosophie. Mais qu'il se méfie des oppositions qui ne sont que dans les mots. Le choix le plus « viscéral » peut être éminemment raisonnable. Notre cœur ne cesse pas de battre, même quand nous nous appliquons à dégager l'idée d'une situation politique donnée. Et de même, nous ne nous arrêtons pas de raisonner lorsque par d'autres routes que par la raison, nous pressentons, nous faisons mieux que pressentir, qu'il existe ce royaume qui n'est pas de ce monde, bien qu'il se trouve déjà au-dedans de nous.

F. M.

(Copyright L'Express : « Mondial Presse. »)

RÉUSSITE EN MATHÉMATIQUES : AVENIR ASSURÉ !...

L'enseignement des mathématiques, comme celui des langues étrangères, demande une organisation spéciale des cours, tenant compte du niveau réel des élèves. Au sein de l'Institut d'Etudes Supérieures (IDES), le Centre de Normalisation et de Réalisations Pédagogiques a créé à cet effet différentes sections :

1° Sections de mathématiques supérieures et mathématiques spéciales ouvertes aux élèves bacheliers, ou du niveau de la seconde partie, désirant poursuivre des études scientifiques. La formation qu'ils reçoivent dans ces sections est celle d'un enseignement supérieur, donc de spécialisation, qui leur permet de préparer une grande Ecole, une Ecole supérieure spécialisée ou des examens de Faculté. Les cours, les interrogations individuelles et les nombreux exercices écrits vont de pair avec un entraînement constant pour acquérir une véritable méthode de travail.

2° Les classes de niveau de Mathématiques supérieures - Mathématiques élémentaires évitent de perdre une année aux élèves malchanceux à l'examen. Tout en assurant une nouvelle préparation au Baccalauréat Mathématiques Elémentaires, elles constituent une préparation efficace aux Concours d'entrée de certaines Ecoles Techniques Supérieures ou Ecoles d'Ingénieurs.

Dans ce domaine encore, le C.N.R.P. met au service de ses élèves quinze années d'expériences et de succès !

Demandez la brochure gratuite qui vous exposera, d'une manière détaillée, les Méthodes Modernes d'enseignement de

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ORIENTATION

6, avenue Van-Dyck, PARIS (8e) - Tél. CAR. 22-05

Une édition de grand luxe à des prix inconnus à ce jour

VOICI LES ŒUVRES COMPLÈTES DE FRANÇOIS MAURIAC

PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

La Bibliothèque Mondiale, en marge de ses collections habituelles, offre au public amateur de belles éditions les œuvres complètes de François Mauriac en 12 magnifiques volumes (format 15 × 20) reliés plein cuir par Michel Kieffer, sur vélin du Marais. Tirage limité à 4.600 exemplaires, tous numérotés. Prix exceptionnels avec larges facilités Documentation gratuite sur demande à Bibliothèque Mondiale. (Serv. EX. 86), 8, rue de Berri à Paris.

EMPIRE-FOURRURES

8, *avenue de Wagram* CAR. 22-82 (PL. DE L'ETOILE)

MAISON FONDEE EN 1924

Actuellement

VISONS

CASTORS

ASTRAKANS

RATS D'AMÉRIQUE

AGNEAUX DES INDES

à des prix sans concurrence

CONTREX CONTRE les kilos